

PIERRE GRÉGOIRE

INVOCATIONS MÉRIDIANNES
OU
LES SOUFFRANCES SUBLIMÉES

PIERRE GRÉGOIRE

INVOCATIONS
MÉRIDIENNES
OU
LES SOUFFRANCES
SUBLIMÉES



1978

VERLAG «DE FRENDESKREES» LUXEMBURG

© 1978 „De Frëndeskrees” - Luxembourg
Imprimerie Saint-Paul, Société Anonyme, Luxembourg

AVANT-PROPOS

J'ignore encore d'où vient ce mélange de plaisir et d'inquiétude qui me fait juger ma position dans l'histoire comme étant le milieu, exactement, entre ce qui est passé et ce qui passera. Le présent, partageant les siècles, d'une façon symétrique, me semble-t-il, fait que, des deux côtés, les parties, obtenues par l'incision de l'actuel, se ressemblent étrangement : le passé n'est qu'un avenir renversé, à moins que l'avenir ne soit l'inversion du passé !

L'homme intelligent, c'est-à-dire l'homme qui se rend compte d'une telle possibilité, afin de pratiquer la leçon qu'elle paraît imposer, devra forcément, par l'étude toujours plus approfondie de l'histoire, apprendre à prévoir, à pressentir les dangers qui le menaceront et à se prémunir contre ceux qui, tôt ou tard, viendront le frapper. Tout ce qu'il aura à faire, s'épuisera dans un jeu, assez amusant, de comparaison et d'appréciation, si, toutefois, il n'oublie pas d'être sur ses gardes au sujet des espiègleries du plan réflecteur temporel : celui-ci présentant le contraire de ce qui a été, il faudra, évidemment, qu'il songe à opérer le renversement des faits, afin d'éviter des erreurs mortelles dans l'interprétation des données.

Or, l'histoire me prouve à satiété que les événements se suivent, en se ressemblant, tout en se différenciant, alors que les créatures aimables qui les font, pour les subir, qui les subissent, pour les refaire, sont moins intelligentes que leur « progrès » ne leur en donne l'air, puisqu'elles font les mêmes bêtises, absolument, que leurs aïeux. Il y a, dans le tragique des

sorts qu'elles se préparent ainsi, un comique indéniable qui, toujours, me fera faire la grimace au moment où j'aurai à prendre connaissance de la logique dans la suite des naïvetés humaines, mises en action. Pourquoi, dès lors, me flatter des valeurs d'une civilisation et des avancements d'une technique qui n'arrivent qu'à nous faire exterminer dans les mêmes impasses ? Les efforts à tenter pour revoir les actes et rétablir les gestes du passé ne sont jamais inutiles ; invariablement ils me donnent l'impression de les vivre dans un présent plus ramassé. En voici une preuve :

« Les désordres sociaux et politiques de ces populations les avaient tellement abruties qu'elles se voyaient sur le point d'être réduites en esclavage, mais ne s'en effrayaient pas.

Les Barbares étaient déjà presque à leur vue sans qu'elles bougeassent, ni songeassent à se fortifier contre eux.

Personne ne voulait périr et personne néanmoins ne cherchait les moyens de ne pas périr.

Tout était dans une inaction, une lâcheté, une paresse, une négligence inconcevables ; l'on ne songeait qu'à boire, à manger et à dormir. »

A qui s'applique cette description, douloureusement exacte ? De qui est-elle ? De G. K. Chesterton ? De Jacques Maritain ? De Peter Wust ? Ou de Golo Mann ? Ni de l'un, ni de l'autre ! Elle date du cinquième siècle, l'auteur en étant Salvien, le prêtre. Relisons ses textes ! Remplaçons les barbares par ce qui s'impose à nos connaissances ! Et réjouissons-nous de l'aise avec laquelle nos contemporains parviennent à se sentir bien au-dessus des hommes d'un passé, plus que lointain, qu'ils savent copier à la perfection !

Les rapports établis entre les deux cités qui s'affrontent en permanence : celle de Dieu et celle du diable, n'auraient donc pas changé ? L'Occident renoncerait, encore et encore, à l'essentiel de sa mission, en refusant l'effort à faire pour que l'homme aille de la figuration du monde, qui l'entoure, à une transfiguration progressive, dans sa raison et dans son âme, de toute la Création ? Son détestable orgueil l'empêcherait, plus

que jamais, d'en appeler à la Puissance divine pour suppléer sa propre impuissance intermittente ? Sa pauvre science des faits et des gestes quotidiens n'arriverait pas à se transformer en conscience, produisant des actes qui écarteraient la magie de Satan, pour embellir la Cité de Dieu ?

Certes, « depuis que le vacarme du néant rempli de plus en plus les cœurs et les esprits, la musique des sphères devient de moins en moins audible » à l'homme du continent privilégié. L'astuce et la bêtise fusionnant, pour faire le commerce des mots, la confusion règne, en maîtresse absolue, sur le sens de l'expression et sur les sens de l'« être pensant ». De plus en plus le verbe perd sa valeur intrinsèque. Depuis que le verbiage peut, impunément, être diffusé, amplifié et multiplié à l'infini, pour ainsi dire, par des moyens techniques, les hâbleries des gens qui n'ont rien à dire ont un droit de priorité dans le domaine spirituel qui, jusqu'au jour où la radio et la télé ont été inventées, était le champ de culture préféré des élites. Malheureusement, les cacophonies et les imageries produites par les raseurs-imagiers officiels n'affectent pas leurs auteurs qui, pourtant, auraient mérité un séjour dans des asiles créés ad hoc, mais rendent malades les auditeurs-spectateurs innocents, auxquels on impose, avec des arthi- et des vidiconneries, toutes les niaiseries stérilisantes, alors que les moins épris s'attendent à des paroles d'esprit fertile et à des portraits vivants, reflétant au mieux l'« imago Dei ». Enfin, les folies de l'homme-machine ont trouvé les instruments appropriés ; les yeux et les oreilles de tout le monde sont invités à admirer les âneries et à goûter les crâneries de chaque fol qui s'évente !

Quand l'Eglise « insistait pour que les gens se transformassent dans la Vérité, au lieu de transformer la vérité en eux, sous l'impulsion surtout de faux théologiens, elle avait bien prévu les changements que le temps ne manquerait pas d'opérer dans les hommes laïcisés. Nous sommes, à tous les échelons de la vie sociale, morale, politique ou culturelle, les témoins impuissants du fait que la Vérité, une et indivisible, est étrangement et atrocement mutilée en tous ceux qui sont trop paresseux ou trop bêtes pour travailler à se métamorphoser dans la lumière éclatante de la Révélation, seule capable de chasser, avec la nuit du malheur, les ténèbres de l'angoisse ».

Certes, on s'excusera, en se référant à la vocation à l'échec de cette pauvre nature humaine contre laquelle, depuis 1917 ou depuis 400, toutes les puissances infernales semblent s'être liguées. L'excuse peut paraître valable pour les hypocrites, les imbéciles, les cyniques et les pourris ; elle ne le sera jamais pour les jeunes, conscients de leur état d'exception, ni pour les vrais croyants, conscients de leur état de grâce, celui-là étant, tout comme celui-ci, la conséquence directe d'une attitude, tant intérieure qu'extérieure, conforme à la nature des uns et des autres. Donc, la jeunesse fidèle au Christ aura doublement tort de se mettre — ou de se faire mettre — au niveau des mufles athées ou des déviateurs froqués qui cumulent les faiblesses des pourris et des cyniques avec les défauts inhérents aux imbéciles et aux hypocrites.

Ces gens-là ont, eux aussi, leurs droits et leurs privilèges : une multitude de droits et de privilèges qu'ils n'omettront pas d'énumérer en notre présence, sans toutefois insister sur celui que nous leur voudrions accorder par-dessus le marché : le droit de se cacher, parfois, de se mépriser, de temps à autre, et de se taire, honteusement, devant les innocents qui se voient seuls et isolés, dès qu'il s'agit de remplir la vraie condition humaine dans toutes les catastrophes matérielles et spirituelles que les autres, à tour de rôle, se plaisent à provoquer.

Qu'ils fassent, comme Salvien l'avait dit : qu'ils cultivent leurs sensations de réplétion, qu'ils boivent, mangent et dorment en surabondance ! L'aisance perdra leur monde que la pauvreté aurait pu sauver. Car l'aisance a le don de l'insatiabilité ; l'aisance part en guerre contre ceux qui refusent la richesse et l'opulence ; l'aisance abolit la paix ; l'aisance tue le repos ; l'aisance assassine l'amour.

Mais « on s'en remet facilement à la Providence, quand les choses vont mal, professant ainsi une espérance bien curieuse, faite d'arrogance et de fainéantise, puisqu'on exige du Ciel, pour ainsi dire, qu'il dénoue ce que les hommes ont noué et qu'au cours des événements il impose une direction contraire à celle que les créatures avaient voulu au début ».

L'historien strictement scientifique observe un monde du faire ; il décrit une humanité en mouvement et, s'il ose aller

au fond, découvre dans ce mouvement des courants qui cherchent à se soustraire à l'emprise de la nature, de la grâce et de Dieu ; il s'occupe surtout des fabrications de la raison ou des fabulations de l'irraison humaine, en acceptant, tels quels, les produits d'une entreprise gigantesque qui se glorifie d'être le monde en devenir.

L'historien croyant, en revanche, n'arrive pas à se détacher de la Création ; il s'attache de préférence au monde du donné et à l'humanité marchant vers l'Absolu, en s'abandonnant aux puissances impénétrables avec lesquelles elle ne ruse pas.

Pour le scientifique pur, épris du manifeste, de l'authentique et de l'évident, la vérité n'est que le réel dévoilé dans tous ses empêtements, dans toutes ses complications et dans toutes ses corrélations. Pour le croyant, aspirant à la certitude, elle est ce même réel ajouté à la Réalité révélée.

L'Histoire, certes, peut être une très grande mutatrice d'idées aussi ; grâce aux plus révoltés, aux plus révoltants de ses supports, elle ne manque jamais de changer en idéologies celles qui sont valables et, de ce fait, universellement reçues : en les déformant et en les inversant, elle en fait des matières de propagande, bien pénétrées de haines, corrompues dans leur essence, initialement pure, et empoisonnées jusqu'au noyau de leurs irradiations persuasives.

Mais ce ne sera pas le douteux qui dosera le certain ; ce ne sera pas le contingent qui déterminera le nécessaire ; ce ne sera pas l'aune qui cordera l'infini ; ce ne sera pas le son qui jaugera le silence ; ce ne sera pas le souffle qui cubera l'esprit ; ce ne sera pas l'homme qui sondera Dieu, et ce ne sera pas le Temps qui mesurera l'Éternité : tous les relatifs ajoutés à tous les limitants et à tous les imparfaits seront impuissants à fixer les dimensions, les poids et les degrés de ces absolus que les « nouveaux historiens théologisants » ont pourtant la prétention de pouvoir épuiser, e contrario, pour ainsi dire, par un processus d'intellection progressive, capable de loger le zéro dans le néant et d'ainsi faire remplir de valeurs comptables ce qui est sans fond et sans cadre. C'est leur façon d'ébrécher l'Illimité et l'Inconditionné par un abus manifeste de science, dite historique.

Les plus arrogants, parfois, se font les prophètes de leurs contemporains, en proclamant l'échéance imminente de l'âge d'or ou de l'âge d'airain. Pauvres prophètes sans mémoire, c'est-à-dire dépourvus de la faculté essentielle du visionnaire qui, en se rappelant le passé, se rendra compte de la structure possible de l'avenir. Ayant oublié, comme tous les autres et avec les autres, ce qui a fait le malheur des générations mortes sur les champs de la misère, physiques et métaphysiques, ils seront forcés, avec ceux qu'ils voudraient conduire et comme ceux qui se laisseront faire, de revivre les catastrophes d'hier et d'avant-hier.

Alors, mais alors seulement s'infligera à leur vue la différence totale entre la société non-chrétienne, a-chrétienne et anti-chrétienne et celle que les fidèles de Dieu entendent incarner ; celle-là sera captive du mal, du crime et du despotisme, tandis que celle-ci sera et restera le dernier refuge de la justice et de la liberté.

Leurs principes imposeront aux chrétiens une certaine modestie, modestie dans la fierté qui leur est propre, parce qu'ils sont enfants de Dieu ! Ils leur procurent, en même temps, par la grâce du Ciel, cette espérance qui donne à leur profession de foi une chaleur envahissante et communicante, sous l'effet de laquelle périra l'anxiété du monde d'aujourd'hui, la peur du monde à l'envers qui ne produit que pour mieux détruire ce que Dieu a créé.

Tous ceux qui se taisent en présence de ces suites de la stupidité agissante et babillante, ressemblent aux lâches qui, résignés, prêtent le cou à l'étrangleur, au lieu de joindre les mains et d'invoquer la Grande Médiatrice, accordant ses Consolations à nos Peines. Face à ces faillis de la foi, « je n'ai qu'un désir, je n'ai qu'une volonté, je n'ai qu'une fierté : faire servir ma parole ».

Côtoyant, tel Livingstone au bord du Congo, les rivages de l'Histoire, je m'efforce de marcher vers la source lointaine du Temps naissant. Ce n'est qu'à la fin de mes jours que je me sens entraîné dans la direction de l'impénétrable delta d'ères d'une autre nature. Et face aux frères, charriés comme moi,

emportés avec moi, je ne peux que retenir mes ultimes cris dans l'affliction, pour faire entrer dans le dernier souffle l'abrégé de ma vocation, enfin retrouvée :

« Ut testis, non judex sim ! »

Que je sois, de plus en plus, témoin lucide des faits et des phénomènes qui se passent dans les deux réalités et, de moins en moins, juge — par usurpation — des hommes-acteurs et, donc, des hommes-pécheurs !

I

INVOCATIONS MÉRIDIANNES

Quand les bruits du monde commencent à m'exaspérer, quand partout s'élève, en grandissant, le tumulte du progrès et le vacarme de ses boucaniers, il ne me reste qu'un seul refuge, celui que Vous incarnez dans Vos belles éclosions, Sainte Marie, et dans lequel je me retire totalement, pour deviner l'âme du Silence, exhalant la Paix qui décante.

Voici donc que, don gratuit de la Providence, fait de chair et d'esprit comme de boue et d'or, je Vous aborde, en accomplissant, dans les régions les plus mystérieuses de l'existence, ma très longue marche vers l'Éternel. N'est-il pas naturel que, parfois, je m'arrête aux points de vue exaltants pour noyer, dans les chants glorificateurs de ma gratitude, les fatigues de la route et les peines de mon calvaire ? Dès lors les invocations, dites, chantées et lancées pour Vous toucher, visent autant l'immensité de Votre bienveillance que l'exiguité de ma nature en détresse : c'est à travers Vous que je me cherche ; c'est par Vous que j'explore la pauvreté de mon âme ; c'est avec Vous que j'exerce ma volonté à se nourrir de force et d'endurance, tout en obligeant mon esprit à dépasser son peu d'envergure dans toutes ses dimensions géographiques et métagéographiques, — si j'ose dire. Agissant ainsi en franche liberté, je m'accroche à Vous, quand-même, afin de me sentir aidé dans l'entreprise de sauvegarder la stabilité de ma raison, quel que soit l'envol que prendra ma pensée débridée.

Que pourrais-je sans Votre aide incessante, lors de ma montée vers le salut, combien de fois reprise, et de mes mouvements ascensionnels vers la Parousie, où me conduiront les mérites de Notre Seigneur, par Vous préparés ?

Je suis un peu conquistador de la Réflexion, et Vous ne l'ignorez pas : c'est que j'aime, à la fois, l'idée et l'exotisme, la logique et l'aventure, l'errance solennelle de la philosophie et le vagabondage spirituel de l'imagination. Cela ne m'empêche pas de rester conscient du but qui m'attire, ni d'entrer de plain pied dans un domaine où tout tend à me faire transcender.

Expliquerais-je ainsi le fait de raisonner passionnément en zig-zag et de flâner avec délice, entre coins et recoins, pour

pénétrer soudain au foyer même d'un sujet, lourd aussitôt des feux et des flammes de mes emportements ? Que faire, alors, pour arriver à l'immobilisation de l'attention, invitée à se perdre dans une méditation tout en profondeur, afin que je Vous saisisse dans la partie charnelle de Votre double existence de Théotokos et d'Assumpta, vêtue de sainte beauté et ornée de simple dilection ?

Ah, Sainte Mère de Dieu, depuis que je prie, j'éprouve des difficultés à affronter cet écran de je-ne-sais-quoi, cette cuticule mentale, placée entre Vous et moi, entre Votre Fils et moi, que je n'arrive pas à percer de mes organes perceptifs pour faire passer de « l'autre côté » mes paroles invocatoires. Il est là, cet « autre côté », je le sais, en le sentant ; j'en suis séparé par une matière que je crois perméable et à travers laquelle je devine des lumières, venant de sources d'au-delà du tangible.

Ce à quoi je me bute, trois fois par jour, selon le sentir de mon intellect, ne fait qu'endolorir ce qui est à la limite du physique, à la frontière du spirituel, et qui fait que, par Votre intermédiaire, je m'adresse à Votre Fils, en m'écriant :

« Domine, fac ut videam ! »

Vous savoir répondre à mon appel, Vous découvrir là, droit devant moi, Vous y soupçonner en état de surréction, n'est pas trop difficile. Vous sentir à la même place, y pressentir aussi Votre Fils, entouré des anges en liesse, voilà qui dépasse encore mes facultés de perception fatiguées : trop souvent la réponse de mon imagination aux souhaits de mon cœur comme aux sollicitations de mon âme est négative, tout simplement.

Serai-je admis un jour, bien avant d'être logé dans la tombe de l'Attente, au passage du visible à l'invisible, du tangible à l'intangible, du connu à l'inconnu, du certain à l'incertain, du conscient à l'inconscient, de l'évident au pressenti, du raisonnement à l'intuition, de l'inspiration et de la divination à la révélation ? Pourrai-je jamais, par Votre intercession, jeter un regard furtivement ouvert derrière le Rideau de la Promis-

sion ? Serait-ce téméraire et présomptueux de ma part — et donc condamnable aux yeux de Votre Fils — de vouloir forcer l'opacité du voile démarcatif pour entrer pleinement dans la lumière du « *cognitum habere* », alors que Notre Seigneur nous a prescrit le retour bénévole à l'état d'innocence des petits enfants ?

Parfois, Sainte Vierge des Vierges, quand l'Univers a l'air de faire son adoration dans le Sanctuaire du Très-Haut, les yeux clos et les cils lourds de saintes pensées qui dégouttent, et quand, plein d'égards pour tout ce qui s'est fait silence par respect, je cours dans la direction de mon but final, je perçois, à travers les mille parois du calme sans fêlure et de la paix infiniment intime, l'écho de mes pas et le retentissement de ma respiration : le naturel en appellerait-il alors au surnaturel pour éveiller sans retard son reflet acoustique ?

Tout à coup Vous êtes là, et à partir de mon arrêt momentané, derrière la coupure, j'arrive à capter les ondes de Votre présence accompagnatrice.

Vous vous rendez compte, alors, que ma foi n'est autre chose qu'un amour épris non moins de l'infini dans le parfait que de l'éblouissant dans le spirituel, avisant Dieu à travers le prisme de ma volonté de conquête. Quelle est, en ces instants sans nom, la force de propulsion, qui me pousse à entrer en communion avec Lui, et d'attraction, qui ne cesse d'augmenter le potentiel communicant de l'avisant et de l'Avisé, si ce n'est pas celle que Vous me faites envoyer ?

Depuis bien des lustres Vous connaissez mon désir de disposer d'un pouvoir créateur — ou recréateur — permettant d'éterniser les très rares minutes d'approchement, pendant lesquelles j'ai une sensation plus qu'étrange, — celle de palper, en hésitant, les bords de Votre robe maternelle, à moins que ce ne soit celle de Votre Fils que j'oserais effleurer, à l'exemple de l'hémorroïsse de Capharnaüm, avec des tremblements, naissant au milieu d'une peur, dont j'ignorerais, subitement, si elle est encore amour et rien qu'amour, privé, par choc et

contrechoc, de la chaleur qui, normalement, réplique à celle venant d'en haut. Mais là tout est illusion : ma langue et ma sensibilité, car l'exercice auquel je me livre avec joie, depuis que Vous m'avez reconduit à la fontaine désaltérante, se répète, invariablement, à chaque lever du soleil : boire à la source de l'être, étancher ma très brûlante soif, tous mes désirs s'abreuvant à l'unisson, et revenir fortifié pour étreindre à nouveau la réalité mineure, avec la majeure toujours bien en vue !

Même en disparaissant dans une mer d'amour, en me perdant dans les profondeurs des invocations, déchirées par les éclairs, trop rares, d'une sorte d'écho éclatant, je suis loin encore, oh ! combien loin, d'être une créature faite d'adoration et de prières.

Malgré mes velléités à m'abandonner, totalement, aux méditations que je désire inspirées et illuminées, je suis resté trop raisonneur dans une région de mon être que n'a pas encore réussi à couvrir le flux de ma reddition à Dieu. Pourtant, je demeure assoiffé de solitude, révélatrice d'indicibles, de très grandes, d'incommensurables présences, tout comme je suis affamé d'éternité, dans laquelle je pourrais loger la plénitude de cette assistance pressentie. Méditations métaphysiques sans fin, allant, revenant, s'ouvrant vers le haut et s'approfondissant, à tour de rôle, du fond desquelles je sens monter, de temps à autre, quelque chose comme le passage en souffle de la grâce qui élève, en ennoblissant ! Oui, c'est une solitude recherchée qui, au fil de mes pérégrinations mentales, se fait éjaculatrice, tout à coup, et, par une force motrice que je ne veux pas encore nommer, me lance dans l'épuisette de Notre Seigneur. A la fin je me retrouve dans un enclos de calme, dans un puits de paix qui, mystérieusement renversé, me fait tomber vers le haut, infiniment, délicieusement, où est nié mon état de solitaire avec ma condition de créature inassimilable.

Vous n'ignorez pas, Mère du Christ, que dans mes prières il ne s'agit pas de réciter des formules toutes faites, des phrases que la tradition a sacrées, des mots touchés par des milliards de lèvres et échauffés par des millions d'haleines. Non, ma

Mère, il s'agit de prendre contact dans mon repère d'altitude le plus haut, au-delà du visible et de l'audible ; il s'agit de réussir l'entrée en communication avec l'En-face ; il s'agit de me hisser au niveau du correspondant indétectable ; il s'agit de faire prendre la charge des vocables et de la faire entrer dans Celui que j'aborde, pour que, de Son côté, Il fasse la percée par laquelle sortira, s'Il le veut, la grâce, à laquelle je « mouillerai ».

Dans les temps lointains, où les enseignants, maîtres d'école, prêtres et parents, savaient encore l'art d'instruire catholiquement (l'adresse de faire désapprendre l'essentiel vint avec les experts, titulaires de diplômes universitaires ; aujourd'hui le génie dans le domaine de la déculture savante est à son point culminant), mes bons éducateurs m'inculquaient la notion de la vraie prière qui, selon eux, revient à s'entretenir profondément, sincèrement, chaudement et longuement, dans la plus pure simplicité de cœur, avec le Père. C'est une conversation continue avec le Créateur ou encore, d'après Sainte Thérèse d'Avila, un entretien amical avec Celui que nous savons qu'Il nous aime.

En élevant ainsi mon esprit, sur le point déjà d'exalter Votre splendeur, reflet intense de la Majesté de Votre Fils, je supplie, par Vous, avec Vous et à travers Vous, l'Omnipotent de m'accorder pardon et salut, de l'accorder à un homme qui, brusquement, éprouve le besoin de se faire enfant, afin de pouvoir raconter bien candidement ses misères les moins en vue.

Vraiment, Mère de la grâce divine, ne me faudrait-il pas, en dirigeant les regards de mon âme remuée, de mon esprit tendu et de ma mémoire entrouverte vers le coin de terre qui m'a vu naître, grandir, partir et revenir par intermittences, chanter la beauté des foyers retrouvés, les bruits mystérieux des bois estivaux et les songeries d'une nostalgie transformée en res-souvenance ?

Non, car voici que, subitement, à l'orée de la sagesse, l'heure des lucidités automnales voudrait que je me fisse plus méditatif que jamais, afin d'explorer les puissances qui, par les moyens

les plus simples, apparemment, les plus insolites aussi, sinon les plus inattendus, arrivent à changer en transparence, en légèreté et en intimité cordiale ce qui, auparavant, avait été opacité, lourdeur et étrangeté. Ce qui, en mon for intérieur, avait résisté à l'invitation du milieu d'antan, singulièrement ressuscité, à traduire en musique la solennité des nouvelles rencontres, parvient à se mettre à l'écoute, intensément, dès qu'à l'autre bout du temps une voix sonore, familière, voisine, venant d'outre-tombe, une voix bien timbrée, pourtant, très agréable, fredonnante, d'abord, barytonnante, ensuite, commence à faire vibrer tout mon être sous l'effet d'accents de cantilènes, alternant avec des modulations propres aux complaints, aux cantiques et aux hymnes. Et c'est à travers cette voix de facteur des Postes, de maître d'école, de camarade disparu ou d'ami transfiguré que toute mon enfance se remet à chanter, pour ressentir, dans quelque ton timide, les petites douleurs d'un cœur déçu, dans une inflexion claire, fraîche et jubilante les joies mitigées d'une jeunesse prête à reflurir. Alors que, durant de longues décennies, la vie m'avait fait chanter sur un autre ton, une centaine de minutes à peine suffisent pour corriger les défauts d'une note personnelle qui, hier encore, avait pu détonner : aujourd'hui, bien facilement, elle va s'ajuster aux échos mélodieux des chantres en fête pour s'intégrer, finalement, dans l'air majeur d'une communauté villageoise modestement satisfaite.

Quelle est donc cette magie qui me fait muer d'humeur et d'état d'âme, dès que, entré en contact avec la poésie d'un chant bien rythmé, je suis pris et bouleversé à la fois ? Son action, est-elle libératrice, à la longue, en me forçant d'oublier les peines du matin et les malaises du soir ? Est-ce, par l'élan des verbes alliés aux sons, la diffusion de certaines grâces, faites de lumière, d'allégresse, de chaleur et d'amour, qui manifeste une force de pénétration et de transpercement tellement merveilleuse qu'elle fait tomber les parois de toutes les ouïes, rompre ce qui, dans le temps et dans l'espace, est continu et me projeter, pour ainsi dire, dans une sorte d'entre-les-deux, où les choses tangibles et concrètes commencent à s'estomper, alors que l'abstrait semble subir un processus inverse ? L'inaudible de tous les jours, en brisant les formes de sa fixité, surgirait dans mon petit monde aux aguets pour me faire tendre l'oreille,

percevoir, entendre et m'appliquer à remplir mon attention en croissance de tout ce qui pourrait soulager, expliquer, humaniser, élever, sanctifier et rendre plus pieux ? La rupture produite par le seul pouvoir d'un chant parfaitement exécuté, serait-elle capable de séparer l'éphémère de l'éternel, le transitoire du permanent, le matériel du spirituel et de permettre à l'auditeur de passer, tout à coup, en se déliant de trop de ligatures terrestres, à un étage supérieur de l'existence où il affronterait brusquement la réalité du Mystère, contre lequel il ne cesserait plus de buter ?

Vous m'avez vu, Mère très pure, Vous me voyez encore dans ce village natal, à l'heure de mes premiers tressaillements d'âme, primitifs et inoubliables, où, voyant apparaître au-dessus du « Knapp » le disque solaire en feu, je reçus, à l'âge de quatre ans, le choc décisif de ma vie, en me trouvant, pour la première fois, face à l'insondable fascination du Mystère infiniment élargi de l'Être.

Vous m'avez entendu, Vous m'entendez toujours, dans cette belle église paroissiale, chanter à voix d'or Votre gloire, après celle de Votre Fils.

Vous m'avez aperçu dans le même village, quitté, revu et requitté, à tour de rôle, Vous continuez à m'y apercevoir, errant à travers champs et bois, traînant en moi l'impatience de mes années d'études et mes languissements vers celle qui, plus tard, devint ce que j'ai de plus précieux au monde.

Vous m'avez regardé, Vous me regardiez sans cesse, ciseler dans la pente rocheuse d'une carrière abandonnée du « Guéiser » la formule invocatoire, à laquelle je ne devais plus renoncer : Sancta Maria, ora pro nobis !

Vous n'avez pas failli à suivre mes retours, oui, Vous aimiez à contempler mes échappées successives vers ce coin surélevé pour Vous réjouir, du moins je le suppose, de mon émerveillement à la vue du changement opéré dans le réduit de ma prière de burineur, transformé, au cours des décennies, en chapelle rustique de plein air et en lieu de pèlerinage en Votre honneur, Mère très chaste, qui, par belle statue interposée, y êtes maintenant présente, visiblement.

Vous n'avez pas oublié, oh ! Vous n'oublierez certainement pas la plus mémorable de ces fugues, par laquelle je cherchais à dominer l'impuissante rage de mon cœur, ulcéré à mort à la suite d'une trahison, exigeant l'arrêt de mes études universitaires et déclenchant, en guise d'équivalence, ma passion de librivore.

Vous m'avez perdu de vue un peu, pardon, Votre vue sur moi s'est légèrement embuée, quand je m'écartais de Votre Fils, à l'époque bêtifiante de la jobarderie juvénile, où le savoir accumulé par tant d'études veut en imposer même à la sagesse divine ; toutefois Vous m'avez vu revenir assez vite, — que de fois ne me voyez-Vous pas revenir vers Celle qui a toutes les raisons du monde — du monde, forcément ! — de pleurer, mais que je préfère voir sourire, fût-ce même à travers Ses saintes larmes.

Vous vous rappelez mon passage-éclair, avec mon fils de quatre ans, au moment de la seconde invasion prussienne, à un quart de siècle d'intervalle de la première (qui avait bien marqué mon enfance effrayée), alors que, déjà, toute la population était décidée à diriger vers Vous ses tempêtes de prières et ses explosions d'espoirs.

Vous m'avez suivi — m'y suivez-Vous encore, la nuit, quand les démons se mettent au travail pour transformer en rêves hallucinatoires l'irréfutable réel d'alors ? — dans les enfers de l'inhumain fait acte, gueulement, vocifération et bestialité dans les camps de concentration de Sachsenhausen et de Mauthausen, où mes appels ont été souffrances et mes douleurs oraisons, alors que mes études supérieures, au sens le plus élevé du terme, ont dû se faire sur la pauvre créature humaine, traitée chiennement, et sur la grande création, réduite à l'état sauvage, tandis que Votre aide, sensible encore au centre des excès de la barbarie déchaînée, m'a préservé miraculeusement et sauvé in extremis.

Vous avez été avec moi à mon retour, Vous avez assisté à ma renaissance comme Vous assistez à la longue suite de mes recommencements, pour prêter l'oreille à ce qui, des tréfonds de mon âme, du foyer brûlant de mon cœur, du milieu créateur de mon esprit, tous réformés, remodelés et réessencialisés en proportion des extensions prises sous la chaleur dilatoire des

supplices endurés, entend exprimer à Votre égard l'immense gratitude de celui qui a été racheté, qui se sent emporté, qui se sait soutenu et qui voudrait se rassurer soi-même, en vue du salut définitif, par des recours sans cesse répétés qui seraient autant de louanges, à Vous dispensées et en Vous bénies.

Ainsi vit mon âme : aspirant la joie et expirant l'amertume, si ce n'est pas le contraire. Toutes mes jubilatons vont s'éteindre sous des pleurs à peine remarqués, et toutes mes larmes ne font qu'arroser ma foi en fleurs. Ô souffrance, source de toute qualité ! Ô mal, bouche de l'abîme et trouée de l'enfer ! C'est par la première que se fait la conquête, longue et languissante, de la spiritualité ; c'est par la seconde que s'acquiert, soudainement et joyeusement, l'orgueil.

Voilà, Mère sans tache, une pensée que j'ai eu la très vive sensation de concevoir tout seul, que je crois voir se penser en moi jusqu'à la toute dernière conséquence, dont je ne mesurerais ni la hauteur, ni la profondeur, ni la lourdeur. Car voici que, sans crier gare, elle se retourne, elle me saisit, je ne sais par quels tentacules spirituels, pour prétendre me penser, totalement, obstinément, jusqu'à ce que, plein de frayeur, je me mette à l'égorger.

Serait-ce parce que j'aurais lu, dans une appréciation visant mon grand maître, Léon Bloy, que cet écrivain extraordinaire — Vous le connaissiez bien : « concipiens extra ordinem rerum mediocrarum » — aurait eu l'orgueil d'avoir été choisi par Vous, par Votre Fils, pour accomplir, en territoire chrétiennement littéraire, de fort belles choses, immenses en foi et grandioses en vérités toutes nues ?

Dites-moi, Mère toujours vierge, est-ce vraiment de l'orgueil quand on a, comme ce Pèlerin de l'Absolu, la vocation — « vocatus certe fuit » — de faire œuvre de missionnaire dans le royaume des Lettres ? Ne serait-ce pas terrible pour qui-conque, se sentant appelé, ne répondrait pas à l'ordre reçu d'en haut, de peur de commettre un péché d'orgueil ?

Certes, dans le temps j'ai cherché la gloire du monde plutôt que celle de Dieu et de Ses Saints. Vous savez, cependant,

combien j'ai frappé la vanité pour qu'elle tombât. N'amenais-je pas ainsi le temporel à se transformer en spirituel et ma passion des belles-lettres à s'élever au niveau de l'art religieux ? N'ai-je pas voulu faire vivre, spirituellement, par reflet, en projetant les rayons de mon âme réveillée et mise à découvert vers ceux qui, peu faits pour saisir les causes de leurs inquiétudes métaphysiques, moins aptes encore à définir ce qui, sourdement, les travaillait, se miraient dans mes propres troubles exprimés, avec l'intention à peine voilée de me les imputer à mal, le cas échéant ? Voilà le danger que me fait courir mon engouement pour les faits mis en verbes et les gestes intimes, coulés en figures. Y sentant les vraies pulsations de l'humain, privé de tout masque et de toute hypocrisie, face à l'Eternel, je ne saurai me soustraire aux risques de la profession qui m'a saisi et du métier que j'adore.

Toutefois, Vous avez pu voir que depuis force lustres, déjà, j'ai fait un sort aux applaudissements, venant des classes supérieures, à ce qu'on dit, à l'envie voilée par l'indifférence, se manifestant au « juste milieu », et au mépris, évaporé par la haine, éclatant en bas. Ai-je été trop attiré, en passant, par celui qui a dû s'écrier un jour :

« Je suis toujours regardé comme un écrivain excentrique, incommode, importun, déplaisant ; on me décerne une ruade, on me pique d'un coup d'épingle, les femmes s'en mêlent, et tout est dit... Plus que jamais je me demande si je suis du monde, si j'y compte ou si je dois me regarder comme une âme en peine qui revient effrayer les vivants et à qui ceux-ci refusent des prières ? »

Indubitablement, il était exagérateur-né, ce pauvre Pierre-Joseph Proudhon, qui continue, cependant, à me passer son miroir, pour qu'à travers les traces d'exhalaison que sa face reflétée paraît avoir laissées, je m'aperçoive de quelque chose ressemblant à mes propres traits effarouchés. Car je me sais entouré d'idoles ; je sais que le serpent me guette, comme il guette le monde, en attendant que Vous veniez l'écraser de Vos pieds ; je sais qu'il ne s'agit plus pour moi de fixer des culpabilités dans le temporel, hormis les miennes, ni de porter des jugements sur les attitudes civiles ou inciviles de mes

contemporains, — j'ai à sonder mon âme — et celle du prochain qui voudrait bien m'imiter — devant l'arrière-fond des situations faites à notre misérable chrétienté.

On me dira, Mère digne d'amour, que c'est mon milieu villageois qui m'a fait chrétien, que c'est l'atmosphère familiale qui m'a élevé dans les pratiques religieuses. C'est pourtant ma propre réflexion qui, au-delà de deux décennies de tiédeur dans l'exercice de mes devoirs de croyant, m'a fait choir en pleine foi : cette foi, j'ai dû la conquérir de haute lutte, une fois, trois fois, vingt fois, trente fois, je ne sais plus au juste, car une fois, trois fois, vingt fois, trente fois la vie, la « grande vie », l'affreuse vie, la vie tragique m'a fait des crocs-en-jambes tellement graves que leurs tout derniers effets ont réussi à ébranler certains de mes pouvoirs spirituels, difficilement tempérables. Et, pourtant, cette foi, exposée à toutes les attaques du temporel, a besoin, immensément, de la vie de tous les jours, de la vie vraie, réelle et ouverte, avec ses molleses, ses bassesses, ses veuleries, ses trahisons et ses lâchetés, afin que, chaque jour, elle puisse s'éprouver, se confirmer et s'affermir, pour qu'après elle rentre dans l'humilité, qui est son foyer, et y retrouve la Charité et l'Espérance, qui sont ses sœurs bien aimées.

Mon impatience, sensible dans les moindres excitations de mon esprit actif, n'est que désir, traduit en impulsions de volonté, de transmettre mes vibrations intérieures à quiconque se tiendrait sur la même longueur d'onde. Ah, les belles rencontres fortuites, faites à tous les étages de la vie, dans toutes les régions de l'intellect, du cœur, de la volonté, du pressentiment, du conscient et de l'inconscient, — rencontres qui, peut-être, se sont manifestées au grand jour ou qui sont restées cachées pour porter des fruits, des fruits à jamais ignorés : fruits de sympathies, fruits d'admiration, fruits d'irritation, fruits de dédain, à coup sûr, et fruits d'amour, dont se nourrira l'oubli !

Apporter ainsi ma part quotidienne à la glorification du Seigneur et ma contribution, matinale et vespérale, à Votre magnification qui, elle aussi, ira déboucher pleinement dans

l'autre avec, en sus, Votre incommensurable apport, dès que j'aurai bien réussi à faire voir Votre splendeur, Votre richesse et Votre générosité : voilà ce que veut mon attachement à l'Au-delà !

Non, il n'est pas facile d'imiter ainsi de Frédéric Ozanam « la crucifixion à la plume », pour souffrir, en travaillant à la gloire du Très-Haut, toutes les peines de l'écrivain non écouté, non suivi, mais trop bafoué à cause des sujets qu'il a osé traiter. Je continuerai, quand-même, à faire timidement mes pas dans le sens indiqué par ce franc Français, descendant spirituel du Saint d'Assise et infatigable accusateur des nie-Dieu qui cherchent à coller leurs étiquettes athées à tous les vents des siècles de malheur.

Ah, ces abstractions vagues et ces idées chimériques, venant de gens qui aiment à se dire libres-penseurs, alors qu'ils ne font qu'exercer l'art d'obnubiler les esprits ! Charles Maurras, en revenant, aurait un travail fou à faire pour détrôner, en bon disciple d'Aristophane, tous ces Nouveaux Princes des Nuées libéralo-marxistes.

Me faire chasseur de billevesées dans l'empire du progressisme : que ce serait séduisant — et lucratif, en même temps ! Seulement, je n'ai, à cette fin, ni l'œil du tireur d'élite, ni l'attirail du fouilleur. Je me bornerai donc à tendre mes pièges à conviction aux plus belles espèces de la faune philosophale.

Quelle est, dans mon audace à ce sujet, la force active par laquelle je suis dirigé vers Vous, Mère admirable, pour que Vous veniez m'assister dans mes efforts, patiemment refaits après chaque échec, de surmonter ce que mes actes auraient d'intéressé, d'utile ou de nécessaire ? Je voudrais les habiller, enfin, les nourrir et les échauffer, jusqu'à l'incandescence, de générosité à l'égard du Seigneur, afin de pouvoir jouir, sans l'ombre d'un égoïsme, d'un reflet de la Gloire Divine.

Mais voilà que j'hésite, encore une fois, en déniait l'égoïsme dans mes opérations d'exaltation. Comment pourrais-je abstraire toute trace d'intéressement, si l'acte d'apologie est entrepris

dans l'intention d'amener le Très-Haut à m'abandonner un très, très mince calque de Sa Béatitude ?

Et encore, Mère du bon conseil, j'ai prié, je prie, je prierai, tantôt seul et tantôt avec des frères, tantôt en pleine détresse et tantôt avec empressement, l'« ora pro nobis peccatoribus ». Car c'est tel que je l'ai appris, c'est tel que je l'ai reçu et c'est tel que je le transmettrai. Au fond, cependant, c'est un refuge ; c'est une cachette dans laquelle j'essaie de me rendre invisible ; c'est un anonymat qui m'autorise à ne pas faire ma propre confession de pécheur. Oui, c'est un permanent « ora pro me peccatore » que j'aurais dû lancer vers Vous, depuis que j'avais compris, face à Votre pureté, tout en grandeur et tout en humilité, mon indignité et mon néant. Et qu'ai-je fait ? Je suis allé jeter dans ce néant, à tour de rôle, des éclats d'or et des éclaboussures, celles-ci n'arrivant pas à me faire prendre fond et ceux-là couvrant l'abîme d'une couche lumineuse d'illusions.

Les gens qui me disent que rien n'arrive dans leur vie, que leurs jours s'écoulent bien doucement et que leurs nuits se passent dans la paix profonde du sommeil, que peuvent-ils savoir des tempêtes qui font rage dans l'âme d'un homme, appelé à souffrir deux fois, ou des tragédies qui, entre Dieu et la Bête, se jouent dans le cœur du « Dei semper cupidus » ? Non, ils ne voient rien du sublime qui se fait à côté d'eux ; ils ignoreront toujours l'élévation, dépassant les dernières limites de l'humain, qui s'opère dans les esprits les plus âpres à l'Absolu et les moins propres à se divertir avec les bouffons du diable.

Voilà trente ans, quarante ans, Mère du Créateur, que je cherche à choisir, définitivement, entre plusieurs charges, s'imposant à mes responsabilités chrétiennes :

Ma mission exigerait-elle que je fisse comprendre aux amis et connaissances que Dieu est présent au monde comme il est présent à l'homme ? Ou devrais-je établir, farouchement et ostensiblement, la priorité qui me ferait offrir mon âme à la Clémence éternelle et exalter, du même coup, quoiqu'à l'arrière-plan, mon souci concomitant de placer l'homme dans les réa-

lités brûlantes de son univers ? L'homme doit-il être traité, en tout, partout et toujours, comme un limon perfectionné, rampant, produisant de la glaire, vivant et raisonnant visqueusement, pour aller s'enterrer dans un magma pâteux ; ou doit-il se faire considérer, enfin, comme un être supérieur, conscient de sa provenance et capable de nourrir des idées sublimement profondes sur sa destinée ?

En prétendant qu'après trente ou quarante années de lutte, je serais parvenu à un stade de maîtrise dans lequel, par un simple recours au surnaturel, je dominerais, à tout moment et en toute circonstance, mes plaisirs et mes déplaisirs, mes goûts et mes dégoûts, mes sympathies et mes antipathies, mes aises et mes malaises, je me tromperais gravement sur la force de ce qui, n'étant plus naturel aujourd'hui, est devenu le mobile le plus funeste dans l'alliage d'éléments démembrés, diviseurs et désorganisateur, s'attaquant, dans l'ordre de leur nocuité, à notre malheureux monde en perdition.

Infortunément j'ai suivi trop de maîtres, en allant de Platon à Maritain, de Virgile à Claudel, de Cicéron à Kierkegaard, de Horace à Chesterton, de Newman à Haecker, de Cortès à Kraus, de Descartes à Wust, de Claudel à Du Bos, de Blondel à Léon Daudet, de Hello à Psichari, de Barrès à Pieper, de Saint Augustin à de Maistre, de Hamann à Maurras, de Görres à Bloy, de Veuillot à Massis, de Montesquieu à Péguy, de Dante à Belloc, de Proudhon à Gilson, de Bergson à Bernanos, de Joukowsky à Ebner, de beaucoup d'autres à beaucoup d'autres ; en m'obstinant à emprunter leurs voies, à tour d'humeur, je me suis égaré dans le labyrinthe des directions à choisir, jusqu'à m'arrêter devant un chaos d'idées, de distinctions, de contradictions et de controverses.

A la fin de mes passions d'apprendre, de pénétrer les secrets et de m'éclairer de la plus grande clarté, j'ai repris en mains, tel un abécédaire, le livre des livres et j'ai pu fixer mon esprit, mon cœur et mon âme, inquiets, ainsi que ma volonté, brûlante, sur la parole de l'Apôtre :

« Magister vester unus est, Christus. »

A partir de là, j'ai vu mes saints patrons Pierre et Paul exiger de moi plus grande peine encore : une opposition sans répit à l'éternel « Avanti ! » des dégringoleurs de l'humanité, au furieux « Marchons ! » des sciences déchaînées, au cruel « Combattons » ! des infatigables rebarbarisateurs et au dangereux « Détruisons les formes transmises ! » des novateurs écervelés.

Depuis lors, la formation de mon esprit s'est amplifié en fonction de la présence sue du Christ, du Christ reçu plus cordialement, senti plus intensément, écouté plus profondément et vu plus grandement à travers une foi plus épurée. Sans retard nos relations, pour naturelles qu'elles aient pu être, ont viré à l'intimité et se sont ornées de sainteté.

L'odeur de sainteté, émanant d'un peu partout, est sans contredit le plus fin des parfums, la plus suave des fragrances et le moins flairable des arômes. Malgré l'air désodorisant qui distingue la nouvelle civilisation de celles qui les ont précédées, malgré les chefs-d'œuvre inodores des cultures actuelles et malgré les faits malodorants des politiques du jour, j'arrive encore à deviner l'indicible Majesté voilée qui exhale sa beauté vivante dans sa pleine simplicité d'être : elle est subodorable à quiconque s'acharne, contre chocs et échecs, à réaliser sa volonté de sanctification.

Vous permettez, Mère du Sauveur, qu'à chaque instant je vienne Vous parler de mes soucis et de mes joies, de mes inquiétudes et de mes satisfactions. Peut-être qu'à la fin mes remerciements seront à la mesure de mes plaintes, — je n'en sais rien encore. J'aurai pu, cependant, me soulager auprès de Celle que nous appelons Consolatrice des Affligés, chez nous, et qui, plus souvent, devrait se nommer « Laetificatrix gaudentium », Fertilisatrice de nos allégresses humaines ou « Mulier laetabilis », Femme qui crée la liesse.

Vous n'oubliez pas les jours, les semaines, les années passés dans le Temple, à Jérusalem, où Vous viviez assez dans l'intimité de Dieu pour faire fuser, à tout moment, Vos courtes

ferveurs, Le visant suffisamment pour L'aller frapper en plein amour. Vous Vous souvenez donc des manœuvres entreprises par certains pharisiens dans le but de cacher, sous toutes sortes d'inventions oratoires, le corps vivant du Décalogue, sans se douter du fait qu'ils ne faisaient que préfigurer d'autres collègues, plus habiles encore et plus capables, un jour, d'étouffer les Dix Commandements avec tous les autres sous un immense verbiage de lettré.

Mais là, Vierge très sage, il y aurait une belle histoire à raconter en marge : celle d'une aimable enfant, innocemment simple, vivant à l'ombre du grand monde, grandissant dans la lumière intérieure du Temple, vêtue des effluves du Sacré, sans cesse renouvelé, souriant aux grands prêtres et bien soumise aux doux parents qui l'appelaient Marie.

Là, il y aurait une étrange histoire à raconter : celle d'une jeune fille, bellement simple, finement éclosée, fiancée à un aimable charpentier qui l'aimait d'un amour très pur, silencieusement distant et merveilleusement sincère.

Il y aurait une longue histoire à raconter : celle d'une sainte mère, virginalement modeste, suivant de loin Son Fils martyrisé, traité comme une bête de somme qui Se traînait vers le dernier supplice sous le poids écrasant d'une Croix, faite de bois d'olivier, peut-être, et de tous les péchés du monde, passé, présent et à venir.

Et là ne s'arrêterait pas cette grande histoire d'une femme innocemment, bellement, étrangement, tragiquement, glorieusement et saintement simple qui avait tant le désir du Fils crucifié, inhumé, ressuscité et emporté vers le haut que l'inexprimable Aimé dût la prendre dans Son Royaume, manquant de Reine, et qui a tant la nostalgie de ses enfants abandonnés dans le Monde qu'Elle se plaît à y revenir, pour s'entretenir maternellement avec des gens, l'égalant presque en simplicité et en humilité.

Votre Fils m'a imposé la « via purgativa », débouchant dans les camps de concentration, pour que je revienne, avec Votre protection et Sa Permission, par la « via illuminata » qui m'au-

torise à Vous aborder de plus en plus intimement, de plus en plus spirituellement par la « via unitiva ». Comment aurais-je pu, comment pourrais-je réussir sans Votre aide ?

Maintenant Vous m'aidez certainement, Vierge digne d'honneur, à parfaire ma « forma mentis » par le développement forcément ascendant de ma « forma vitae ». Vous m'avez déjà assisté dans ma tentative de trouver, au-delà de ma conception de l'univers, cette règle de conduite, par laquelle j'espère interpréter chrétiennement, au maximum, mon existence, ma misérable existence de croyant dans un monde qui, manifestement, est à la dérive. Tout y semble concourir pour s'attaquer, rageusement, sagacement, à la personne humaine dans son intégrité ; tout y paraît décidé à dissoudre la personnalité bien faite dans l'acide du nivellement avant de l'annihiler dans le climat meurtrier du démocratismé égalisateur.

Ne comptez pas nos lâchetés devant les conventions sociales, nos capitulations devant les « situations acquises », nos démissions de chrétiens devant les tentations temporelles, nos actes répétés de résignation face aux assauts de Vos pires détracteurs, ni nos timidités manifestées à l'égard des hontes étalées par trop de nos soi-disant frères et sœurs, — Vous n'en finiriez pas ! Il ne serait pas difficile de démontrer — non à Vous, puisque Vous les connaissez mieux que moi, mais aux hommes — que l'humanité actuelle est aussi gâtée que lâche et jalouse, aussi perfide que grossière et sans cœur, ayant trop de ventre, trop peu d'esprit sain et pas d'âme qui vaille. En un mot : il y a trop d'ivrognes d'antichristianisme comme il y a trop d'intoxiqués de la libre-pensée.

En présence de ces faits, une question me poursuit : Fais-je assez dans mon domaine pour maintenir « l'inviolabilité de la certitude divine » ? Et tous ces maîtres du penser chrétien qui nous font voir l'abîme des « trahisons catholiques » ou des « abandons ecclésiastiques », dont ils semblent se régaler, qu'ont-ils entrepris pour les neutraliser dans leurs effets les plus désastreux ? Que tentent-ils encore pour respecter la Vérité, la Foi, la Morale, l'Espérance, la Justice et la Charité ?

Ce qu'ils font ? Ils ont hâte de mettre les masques des Apôtres du Catastrophisme.

L'idée me chatouille de développer, dans une sorte d'écrit à succès, la « Catastrophie » ou « Le Catastrophisme », si ce ne peut être « La philosophie du catastrophique ». Elle est bien séduisante, cette notion d'une humanité qui aime le jeu dangereux de penser aux drames, aux fléaux, aux infortunes et aux calamités possibles, de les redouter et de les appeler par la force même de ses ruminations, — mais j'attendrai encore le passage des premiers cataclysmes — dès que la Providence cessera de les économiser — afin de voir, si je survis, ce que les victimes les plus coupables en auront tiré de leçons régénérantes.

En attendant, nous ne vivons pas seulement le drame d'un monde en voie d'effondrement, nous y sommes engagés, acteurs et actionnés, à la fois, formants et formés, déformants et déformés au cours d'un terrible batifolage, insupportablement long, dans lequel tout le monde veut être comme tout le monde : les prêtres ont la nostalgie du commun, les enseignants travaillent à déséliter les écoles, les élus de jadis s'efforcent de ressembler aux malotrus, la médiocrité fait la loi du jour, la bassesse prêche la rébellion contre le pouvoir établi et s'entête à prendre la relève dans le domaine dirigeant de la crapulerie généralisée. Il est notoire, déjà, que, dans les affaires de la Foi, les incroyants et les malcroyants ont les plus fortes opinions, tout comme, dans les questions politiques, les imbéciles ont les convictions les plus tranchantes. Ils Vous jettent des bouquets, on les croit roses et ils sont orties.

Oui, notre âme est triste, Vierge digne de louange, comme le sont les jours que nous emplissons de nos insuffisances, comme le sont les horizons que nous assombrissons des suites de nos actions, qui ne sont pas réjouissantes, et comme le sont les nuits dans lesquelles toutes nos déchéances et toutes nos méchancetés se donnent rendez-vous. Notre cœur est en détresse, parce que la bonté a été chassée de nos routes et la joie pure se voit polluée par les décharges continues de nos

impuretés variables. C'est que, voyez-Vous, on nous a volé notre Dimanche ; c'est qu'on nous a frustrés de notre Jour du Seigneur ; c'est qu'on nous a supprimé la poésie intrinsèque du vrai sabbat, en sécularisant à outrance et en mondanisant, bêtement, les valeurs sacrées. Oui, c'est par effraction dans les régions les plus intimes de notre croyance qu'on nous a dérobé le Vénérable et le Sacro-Saint. Et, déjà, on s'en prend au dernier réduit de notre inviolabilité, à la dernière retraite de notre intangibilité : à l'esprit créateur qui voudrait encore s'épancher à la gloire du Divin.

Vous voyez les tragédies qui se déroulent dans l'Eglise du Sauveur, et Vous en pleurez ; Vous voyez les comédies qui s'y jouent, et Vous en pleurez davantage. Mais que les Léo Taxil modernes, plus tragi-comédiens que leur ancêtre, se multiplient à la cadence des rats d'égouts, c'est à faire sécher les tout derniers reflets d'humidité dans Vos yeux, brûlés par les feux de la flétrissure, de l'humiliation, de l'affront, de l'horreur et de l'affliction. Avec anxiété je me demande ce que seront, demain, les fruits que donneront tous ces mauvais arbres dans le verger de Votre Fils. Car rien n'est plus criminel que le détournement des consciences fidèles, tenté par des catholiques, se cosmétiquant encore de fidélité.

A partir de maintenant, il n'y a plus qu'un mal : c'est le schisme qui se prépare, c'est l'hérésie qu'on nous inflige. Que de Maisons de Dieu, en France, en Allemagne, en Belgique, aux Pays-Bas, en Suisse, en Autriche, en Italie même et chez nous, où les bénitiers sont aussi vides que les cœurs de trop de visiteurs sont secs, où les lampes près du tabernacle sont éteintes et où les officiants, très peu concentrés sur leurs actes de piété, oublient de s'agenouiller devant le Sanctissime ! Ah, que nous sommes loin, en vivant au jour le jour un simulacrum de vie exigée par la foi, des premiers chrétiens qui, eux aussi, ont dû le faire dans un milieu de décadence culturelle et morale, sans avoir recours, ni à la frime, ni au postiche !

L'Eglise, la vraie, l'indestructible, qui a la sagesse pour elle, qui a la sagesse avec elle, a bien mis en garde contre

l'extrême danger que courra l'âme sous l'emprise de l'« induratio », — c'est l'endurcissement qui cause la mort, qui remet à mort Votre Fils Rédempteur dans l'âme incrustée ou pétrifiée par le phénomène de la dégénérescence spirituelle.

Oui, Vierge puissante, la masse des femmes et des hommes, se disant vivants en Lui, alors qu'ils ne sont que viveurs, cascadant drôlement en dehors de ce qui donne du relief à l'existence, me rend malade, intellectuellement, et me peine, spirituellement. Lorsqu'alors je me crois perdu dans les ténèbres de la dépression, quand je recommence mes méditations intermittentes sur l'inexhaustible thème de la Souffrance et de la Miséricorde, de l'Homme-Malheur et de Dieu-Amour, j'arrive, à force de volonté, à me retourner vers les courtes consolations de Monseigneur Philippe Gerbet :

« La paix est le seul héritage terrestre que le Christ ait promis à ses disciples. Pourquoi tournerions-nous l'amour de Dieu à être un tourment pour l'âme ? Il nous fait supporter les peines, mais il ne les crée pas. Il est le feu qui consume la matière des sacrifices, mais ce n'est pas lui qui fournit cette matière. »

Etant nous-mêmes les infatigables fournisseurs du combustible qui, surabondamment, enflamme nos misères, pourquoi rechercherions-nous les petites satisfactions de vivre en Pères Peinards et en Mères Chagrines, alors qu'à un niveau supérieur nous aurions d'autres compassions à faire valoir ?

C'est dans la misère, en effet, c'est dans la misère surtout que je rencontre Votre Fils, le Christ — dans la misère de l'esprit et dans celle de l'âme, avant toute autre. C'est là qu'Il est le plus exigeant, — et les « théologiens », générateurs de cette détresse religieuse, paraissent s'en moquer ouvertement. Aurai-je jamais le courage de mon frère en foi, Léon Bloy, qui, un jour, décida de ne plus faire qu'une seule prière, en demandant au Seigneur qu'Il lui envoyât des peines extraordinaires, énormes, des tourments exquis, pour qu'ainsi il pût expier pour ceux qu'il aimait, qu'il aimerait ou qu'il devrait aimer, quels qu'ils fussent, y compris les assassins et les prostituées. De quoi ai-je peur, en rapportant le fait, sinon de la perfection

et de l'immensité avec lesquelles il a été exaucé ? C'est qu'il avait bien reconnu la nécessité de la souffrance qui serait « une contrainte providentielle sur le misérable cœur d'homme pour le porter où il n'irait pas de lui-même ».

J'ai constaté, pour ma part, que nous avons renversé totalement le christianisme de Saint-Paul, des Pères du Désert et des premiers fidèles, en niant sciemment, par notre répudiation totale des biens du monde, les valeurs humaines et les mérites sociaux. N'avons-nous pas réussi à accomplir la transmutation de toutes les qualités, au sens du « prophète » de Sils Maria, en faisant de la jouissance illimitée des plaisirs d'ici-bas, réels et problématiques, notre nouvelle religion ? La théologie moderniste, n'est-elle pas, déjà, gangrenée, par la philosophie hédoniste, comme là nécrose s'attaque à l'os ? D'énormes efforts quotidiens me sont nécessaires pour que je ne condamne pas, en sentant, en pensant comme je le fais, l'essence de l'homme, qui est bonne, avec son état qui, de mauvais, tend à se faire diabolique.

Me voici donc, comme tout le monde, au croisement d'un état sociologique effarant et des arcanes de l'Eglise, soumis aux douleurs de la torture spirituelle, inventée par les questionnaires « théologiques », et enchaîné au chevalet des docteurs tortionnaires ! Situation terrifiante, dont je prends connaissance, dont je prends conscience, pour m'en distancer avec effroi et commotion !

M'élever ? Je veux bien. Me surpasser, intellectuellement, intuitivement, spirituellement, en me dressant par tout ce qui est charnel en moi ? D'accord ! Il me faudra, cependant, pour haut que je sois parvenu, la terre sous mes pieds et la nature autour du corps, tendu vers l'invisible, afin que les rayons chauffants, envoyés d'en haut, puissent être reflétés à mon profit ; il ne faut pas moins que mon esprit ait le support du corps, duquel il pourra s'élancer et auquel il aura tendance à revenir pour se reposer. Non, les mouvements ascensionnels les plus fins et les moins compréhensibles de mon âme vers l'Eternel ne parviendront pas à m'extraire de la création visible,

à m'abstraire de ce qui me porte, en me retenant : le catapultage le mieux réussi et le plus glorieusement couronné de succès se fera, que je le veuille ou non, en fonction de l'excellente bricole charnelle, de laquelle je dépends. Voilà pourquoi je n'arrête de Vous dire :

« Gardez-moi de la médiocrité, ma grande peur et mon aversion de toujours ! Faites que je parvienne à réaliser ma prière : , Omnia in Deum et omnia in Deo facere ! ' »

Et pourtant, Vierge très bonne, nous sommes trop portés à la critique, — à celle qui vise les autres et se plaît à ignorer ses propres insuffisances. C'est que nous ne sommes pas — *maxima nostra culpa* — des saints à l'exemple de Pierre d'Alcantara qui, à un comte plus critique que croyant, dit une fois :

« Que votre Seigneurie ne s'afflige point ; il y a un remède très simple à ce mal. Commençons, vous et moi, par être ce que nous devons être, et nous aurons par là remédié au mal pour notre part. Que chacun en fasse autant, et la Réforme sera très certainement efficace. Malheureusement chacun parle de réforme pour les autres, nul ne pense à se réformer lui-même. »

Oui, je sais que, très souvent, trop souvent, je pense à contre-courant et j'agis de même, en traduisant mes idées en actes, aimant à prendre à contre-poil les agissements de ce que j'ai osé appeler « faux frères ». L'envie ne m'a-t-elle pas pris d'être encomiaste et de récrire d'Erasme le fameux « *Encomium moriae* », dénommé « *Laus stultitiae* » par des gens de moindre érudition latine, et dit « *Eloge de la folie* » en France, où l'on a soin, toutefois, de faire comprendre que cette folie n'a rien de la déraison, ni du crétinisme, mais tout de la sottise et de la faribole ? Pourquoi ce désir soudain ? Pour faire valoir, je suppose — et ce serait encore une fois l'orgueil qui voudrait percer — mon pouvoir railleur, faisant le déplaisir des sujets les plus exposés aux sarcasmes d'un observateur comme moi qui, par amour pour la vérité plus crue et plus transperçante, irait mettre tout à l'envers, en rendant désinvolte le sérieux, en transformant le clair en obscur, en donnant à la vertu l'apparence du vice, en chargeant de mépris le sourire, en habillant

la bienveillance d'antipathie et en forçant la beauté de mettre le masque de la laideur.

Non, je ne me ferme pas à la plus urgente nécessité de présenter au public intéressé le reflet exact de ses innombrables stupidités politiques, sociales, littéraires, artistiques et philosophiques dans une « objurgatio fatuitatis », brûlante d'actualité profane, dans un « Blâme à la bêtise », défiant tous les démons de la vie civile, mais je m'en tiendrais de préférence à une sorte de poésie lyrique qui me permettrait de rester dithyrambique dans les meilleurs élans de ma satire ménippée, allant fustiger, comme il se devrait, les travers de mille espèces qui font aujourd'hui le décor, dans lequel on voudrait nous faire entrer, de la Nouvelle Eglise, où l'un a sa conviction faite de foi claire et l'autre de préjugés qui étouffent.

Si j'y renonce, Vierge fidèle, c'est que tout le mal, auquel on s'applique à mettre les catholiques, les vrais, ne supporte plus les teintes du ridicule ; le sacré en serait corrodé et le saint, pris de biais, me ferait trop souffrir.

Il y a quelques heures à peine, cinq ou six au maximum, j'ai terminé ma prière matinale qui, longuement, sincèrement, véhémentement parfois, s'adressa à Vous et à Votre Fils. J'y ai dépassé les bornes, peut-être, dit trop de mal de mes frères fautifs ou trop de bien de mes amis négligents. Si j'ai outré la parole, si je n'ai pas ménagé les entrepreneurs de démolition ecclésiastique, désorganiseurs, du dedans, de notre christianisme, Vous direz tous mes regrets à Votre Fils, en Lui faisant comprendre que c'est ma foi ulcérée qui m'a fait prendre le mors aux dents.

Ah, qu'il peut être effarant, le pouvoir, activé sous l'aiguillon de la volonté, d'aller au bout d'une idée et de creuser, jusqu'aux tréfonds, un sentiment, l'une se faisant atrocement exigeante, à la fin, au nom de la sincérité s'accouplant à la vérité, et l'autre débouchant subitement dans la honte, pour s'écouler dans la contrition : ce qui avait paru méritoire au départ, se découvre indigne et affligeant à l'arrivée.

Ainsi pour le prêtre ! Qu'avons-nous fait en vue de son estime et de son honneur ? Qu'avons-nous entrepris pour l'aider à sortir du mépris dans lequel le tient ce monde des abominations ? Qu'avons-nous risqué, face aux vils contempteurs de la prêtrise, afin de faire taire, dans leur ignominie, les jacasses de tout sexe ?

Qu'ai-je fait moi-même pour répandre autour de moi l'estime appropriée et l'amour nécessaire ? Qu'ai-je hasardé pour créer, dans mon milieu, le climat propice aux belles vocations ? Et si j'ai semé le bon grain, n'aurais-je pas pu fertiliser davantage ?

Avons-nous même essayé de songer à ce qu'il coûte aux croyants de maintenir dans le monde, qui, à grandes enjambées, se détache de l'Eglise, l'esprit absolu de l'Evangile ?

Vous savez bien que mes chers contemporains n'admettent la vie ascétique qu'au moment où leur état de santé, généralement déficient, permet au médecin de prescrire, sans objection majeure, des mesures d'abstention et d'abstinence radicales. Alors ils concèdent au physique, « spiritu absente », un certain repos dans l'écoulement normal des jours qu'ils ont trop l'habitude de passer, en même temps, « in civitate Dei » et en pays de cognac. Etre bien installés dans leurs chaises pliantes, au pied d'une haute montagne, en admirer la cime et s'attendre à y prendre leurs ébats, bientôt, sans les moindres efforts d'ascension : voilà la manière d'agir des catholiques de façade, dont une certaine partie, pourtant, serait contrebattable, très facilement, par un seul croyant sincère.

Serait-ce pour cela que le Seigneur m'enverrait vers les révoltés qui, contre Lui, se sont rebellés ? Voudrait-Il que je m'aperçusse de leurs têtes dures et de leurs cœurs endurcis, comme il est écrit dans Ezéchiel ? Non, les hommes n'ont pas tellement changé dans leurs attitudes à l'égard de Dieu. Peut-être m'envoie-t-il réellement, pour que je leur dise : écoutez le Seigneur, engeance de rebelles !

J'ai bien peur, toutefois, qu'ils ne m'écoutent pas. Cela aussi a été dit, cela aussi se trouve inscrit dans la Bible, cela aussi fait que je me sens si peu à la hauteur de ce que j'aimerais

tenter et de ce que je devrais dire. Ô Miroir de la Sainteté divine, venez à mon aide ! Je ne cesserai pas de Vous implorer, pour que Vous leur fassiez comprendre que je ne désire d'aucune manière leur affaiblissement numérique, ni leur disparition finale, mais que je m'efforce, par faits et prières, d'obtenir leur conversion.

Evidemment, la philosophie instable du « devenir » permet à ces rebelles toutes les commodités dans le changement perpétuel des positions ; elle souffre qu'ils ne s'établissent jamais dans le définitif, surtout de leurs opinions ; elle les envoie dans le vague, en les faisant aller ça et là, errer à l'aventure et acquérir de faux jugements, précurseurs de préjugés meurtriers ; elle les autorise à esquiver le fixe, dans leurs promesses comme dans leurs engagements : leur conception du monde est papillonante.

Ainsi se fait et ainsi vit le « christianisme bourgeois ». On me dit que cela existe, que cela s'étend, que cela se propage par télécontagion et que cela a prise, déjà, sur la caste des oints de Dieu. Mais là je me ferai contestataire à mon tour, pour au moins la moitié des termes. Qu'il y ait une bourgeoisie en progression, une nouvelle bourgeoisie, surgissant du prolétariat émancipé et faisant souche avec l'autre, personne n'osera le nier, face aux faits qui prouvent que les « aristos » d'hier, eux aussi, par leurs tout derniers descendants, réaliseront leur ralliement de corps et d'âme à la tourbe marxiste.

Cependant je nierai, catégoriquement, que le décalque vaguement catholicisant, offert à la vue distraite des flâneurs dominicaux par les bourgeois endimanchés, ait quelque chose à voir avec le christianisme, habité par Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est que, voyez-Vous, ces gens ne font rien dans les enclos de la foi, — et n'y rien faire, c'est encore faire des bêtises ; c'est faire le mal à double titre : en perdant le temps accordé pour les belles créations de la piété personnelle et en se faisant solidaire de tous les abandons des appelés, courant à la trahison.

La fine fleur de la bourgeoisie, fleur bien fânée, hélas !, mais toujours friande de l'insolite, se fait auditrice et s'amuse folle-

ment à l'écoute du solitaire et de ce qu'elle appelle ses interminables soliloques. Pourquoi m'emporterais-je à son sujet, puisque je la sais aussi dure de l'ouïe que de l'âme et incapable d'entendre, dans mes grands dialogues avec Dieu et Ses Saints, ces voix subtiles et affinées, imprégnées d'absolu et animées de charismes qui, au-delà de la mienne, sortent leur dire d'une sublimité, à laquelle ne peuvent atteindre ses sens trop émoussés.

Jamais les cloutiers littéraires à son service n'arriveront à étouffer, par des exercices centuplés de style railleur, ces ineffables résonances qui sont d'un tout autre ordre de qualification que leurs verbiageries bien perceptibles.

Oui, Trône de la Sagesse, j'en ai toujours voulu aux prudhommesquineries de ceux qui, bien qu'arrosés de l'eau baptismale, continuent, à l'âge de quarante ans et davantage, de sentir les mouillés moisis, démentant, au défi de tout flair, les plus déliés des effluves du parfum chrétien. Ne sont-ils pas en train, dans certaines régions autour de nous, de mêler leurs poires profanes au Bon Dieu, de le faire d'une telle manière que ces poires de choix, en théologisant, se croient appelées à le faire, sans effort, au-dessus du niveau de penser et de conclure de Saint Thomas d'Aquin ?

Oh, je n'ignore pas qu'il y en a parmi eux qui ont la prétention d'aller à Dieu et de se rendre au Christ ; ils le font comme Nicodème, au milieu de la nuit, à l'exemple de ceux qui, pendant la journée, ont fait les courageux en athéisme et les grands en « objectivité ». Au crépuscule du soir ils accourent pour faire leur révérence à ce dont ils ont eu peur, tant qu'il y avait de la clarté : La Lumière dans l'obscurité les attire comme l'éclairage les chauves-souris ; du lumignon de leur propre raison ils tirent l'éclat de leurs connaissances, mais le Haut Luminaire des Sciences Modernes les aveugle complètement.

Ne raisonnent-ils pas et n'agissent-ils pas comme si les sciences, dans leurs progressions respectives, se développeraient selon des règles strictement définies, logiquement, déductivement,

conséquemment, chaque nouveauté sortant automatiquement de la dernière en date, par la force des choses mêmes, pour ainsi dire ? Mais quelle est donc cette « force des choses » qui semble ignorer complètement la force des esprits, la force des intelligences, mise en marche pour réaliser les étapes successives ? Ignoreraient-ils que la ligne des sciences en marche est loin d'être une droite montante ? Ne sauraient-ils pas qu'elle montre des chutes, des retours, des courbes, des écarts, des interruptions pour se continuer plus tard, de la même façon, mais sur un autre plan, avant de s'arrêter, définitivement peut-être ? Combien de thèses et de théories ont mené dans un désert ? Combien de travaux ont obtenu le succès contraire à celui qu'on avait escompté ? Et dans quelle mesure sont-ils redevables, non à la « force des choses », mais tout simplement à l'intuition subite d'un homme inspiré, au génie d'une seule personnalité et au don plus ou moins mystérieux d'un chercheur d'élite, appelé à éclairer l'un et à enflammer l'autre de ses semblables ?

Ah, ces progrès scientifiques et leurs conséquences ! Si, hier, on pratiquait encore, rarement, il faut le dire, la « fuga saeculi », aujourd'hui on se livre prétentieusement à la « fuga aeterni ». A la même vitesse — motorisée — et dans les mêmes dispositions — techniquement, électroniquement soutenues — l'examen de conscience se fait critique de la connaissance intuitive du bien et du mal. D'ores et déjà le résultat se sait : demain on n'aura plus de conscience du tout !

Mon problème, Cause de notre joie, se fera oppressif, de plus en plus, quand je devrai regarder en face la belle moyenne de ces gens prétendument mis les uns au diapason des autres, animant les basses régions de la ciscendance : par quels moyens arrivent-ils à éluder Dieu ? Je ne parle pas des journées qu'ils savent remplir des bruits les moins imaginables et des excentricités le plus audacieusement inventées. Je pense aux heures du réveil intérieur — fort rares, j'en conviens, mais accidentellement probables — quand, parfaitement isolés du monde qui s'amuse, ils seront condamnés à s'affronter eux-mêmes ; quand il n'y aura plus d'échappée vers une distraction temporelle quelconque : se dégageront-ils réellement de toute pré-hension du surnaturel ? Ou feront-ils semblant de n'être jamais

sous l'emprise de cet inexplicable qui me fait haleter, souvent, d'émotion, de peur et d'expectative ? Leur athéisme, comment se présentera-t-il alors ? Et l'athée, que pourra-t-il encore représenter en ces instants de frappe métaphysique ?

C'est l'écrivain hors pair, philosophe socialisant avant Marx, homme de caractère, croyant légèrement antithéiste, à la foi curieusement vacillante, flambant contre la hiérarchie établie, mais dispensant une morale bien fondée, Pierre-Joseph Proudhon qui, avec ses définitions tiquantes, n'a pas toujours tort, à condition de les voir justement interprétées, aimait à dire, il y a plus d'un siècle déjà :

« L'athéisme se croit intelligent et fort : il est bête et poltron... l'athéiste est un matérialiste abject, sans respect de la justice et de l'humanité, qui se fait une loi de son égoïsme, un dieu de son ventre, un culte de l'assouvissement de ses passions... »

Ce qui, en présence de ces constatations claires et exactes, m'agite, en me troublant, c'est de voir des gens, croyant encore marcher sur la route impériale de l'Eglise, accréditer dans leurs cercles, par des actions tard venues, la figure la plus lugubre, la plus généralement sinistre de la littérature française, André Gide, déclamant :

« Il ne tenait qu'à l'Eglise d'empêcher le communisme ; c'était en absorbant, en résorbant en elle, comme elle sait si bien faire, tout ce que le communisme contenait en lui de meilleur et en le rendant par là même inutile. »

Qu'un André Gide ne sût pas que le « meilleur du communisme » ne fut qu'un emprunt — mis à l'envers — fait au christianisme, je le comprendrais sans effort ; mais que des catholiques ne le sussent plus assez pour résister aux transfuges et renégats, clerics gidiens par médiocrité, cela, évidemment, dépassera toujours mon entendement.

Un des plus simples pêcheurs de Hollande, ignorant tout des problèmes moraux en discussion et se désintéressant complètement des progressistes à la tête des destructeurs du droit

naturel, me dit, en pointant sa pipe vers les digues, derrière lesquelles il a trouvé espace de vivre et protection :

« Ah oui, c'est formidable ; c'est beau ; c'est incroyablement rassurant ; mais c'est exténuant ; c'est avide de surveillance, de contrôle et de réparation ; cela dévore nos repos, en nous accordant la sécurité dans l'existence. Inouï, oui, c'est le mot. Et dire que, là-bas, on s'en moque ! »

Là-bas ? C'est la ville, ce sont les citadins, ce sont les névrosés des grandes agglomérations qui, parfois, se gaussent des remue-sable et des porte-sacs, peinant le long des polders, battus par les vagues révolutionnaires de la mer en fureur. Ce sont les libres-penseurs des siècles « éclairés » qui se soucient de la liberté de tout, de la liberté en tout et de la liberté partout, de celles des vagues comme de celle des commandements, de celle des eaux comme de celle des passions : A bas la digue ! A bas le décalogue ! Et vivent les invasions des forces déchaînées !

Que ne font pas, que n'entreprennent pas les zéloteurs de la « Nouvelle Religion » pour nous faire entrer dans leur jeu de basse, de très basse complicité ! Ne vont-ils pas jusqu'à nous retrancher, jusqu'à vouloir nous retrancher de notre Eglise catholique ? Comme s'ils pouvaient représenter, à eux seuls, la Chrétienté ! Comme s'ils avaient le pouvoir supérieur de nous éliminer de la Communauté des Fidèles, de laquelle, à mon sens, ils se sont détachés, calamiteusement. Ce qui est malade en eux, c'est moins le cœur, le rein, le système nerveux ou le foie, — c'est la tête, c'est l'esprit, c'est l'intelligence, c'est la foi ; ce sont l'esprit et la foi, affreusement attaqués par le venin de la ratiocination bêtifiante qui fait distordre la vue sur les deux réalités de l'existence.

C'est que notre époque se fait vraiment démoniaque, jusque dans les sphères les plus protégées, apparemment : celle de la femme. Je le constate à travers la vénération grandissante que ces dames portent aux bichons de toutes espèces pour l'enlever, progressivement, aux enfants-rejetons. Ainsi le terme de « démonie » va puiser à sa prime source et reprendre son sens

intégral d'idolâtrie, prodiguée à la créature la moins douée, et, par contre-choc, celui d'apostasie.

Devant Vous, Demeure du Saint-Esprit, j'aurais trop de peine à énumérer la très longue liste des apostats, prétendant que Jésus aurait été le seul innocent au monde. Ne devrais-je pas verser de chaudes larmes sur ces misérables que Léon Bloy a nommés « Judaillons » et qui ignorent tout, ou presque, en niant gaillardement les antécédents et les conséquents du dogme de l'Immaculée Conception ? Le mot juste à dire à leur sujet, c'est encore Léon Bloy qui l'a trouvé :

« Ils sont capables de livrer leur Dieu pour trente applaudissements canailles. »

Malheureusement, il y a eu pis depuis. De nos jours, il y a quantité d'oints qui quittent Dieu et son Eglise pour les deux pommes d'une dame, manifestement sans peur. Ainsi nous sommes à même de mesurer le progrès réalisé à partir des temps d'Eve : une pomme, deux pommes ! Toujours les Adam se font posséder de la même manière.

La grande parade des nus, l'exposition marchante — et marchande — des laideurs sans fard, l'inferral sabbat du sexe, tant peint que filmé et décrit, ainsi que l'incessante production du contre-nature n'est qu'un des spectacles annonciateurs de la satanisation définitive de l'homme déchu et redéchu, pris dans le chenil du Chasseur damné ou dans l'arène du Dernier Butor, fait avant-coureur du Souverain de l'En-bas.

Oui, je les entends répéter, ces maîtres de la rue :

« Vox temporis, vox Dei ! »

Le cri me frappe, tout comme l'autre m'avait frappé :

« Vox populi, vox Dei ! »

Et c'était alors, comme c'est aujourd'hui, le quiproquo des hommes agités et impatients, travaillant à la diable pour donner, devant l'Histoire et l'Eternité, un alibi à leurs vues intéressées,

absolument atteintes de strabisme. En vérité, ne devraient-ils pas dire ? :

« Vox turbae, vox Satanae ! »

Vous savez qu'on m'a accusé d'avoir trop maltraité une des idoles de cette tourbe, plus ou moins lettrée, Teilhard de Chardin, l'antipoète lyrisant qui, par des injections continues de pathétique et de « métamystique », a mis en danger la simple foi des âmes bien nées. Mes regrets vont pourtant dans la direction opposée à celle qu'on semble avoir attendu d'eux, depuis que j'ai acquis la conviction que mes paroles ont caressé ce qu'elles auraient dû fouetter à la manière d'un Jean Artenay, disant :

« Teilhard veut satisfaire le besoin que tout homme a de Dieu par l'Adoration du Vide : il remplace l'infini par le néant. »

Il remplace le Verbe par le mot qui est illusion ; c'est le mot qui fanfaronne ; ce sont les mots nouveaux qui cachent d'anciennes notions ; ce sont les mots qui font semblant d'éclairer de grandes découvertes dans le domaine de la religion, mais ce sont des mots qui tendent à couvrir de clinquant la Vérité toute simple que Votre Fils a vêtue d'austère clarté ; ce sont les mots qu'on se passe maintenant pour y faire entrer toutes les nullités du monde maroufle qui se voudrait penseur.

Parler des bêtises, progressivement habillées, en reparler selon le vocabulaire traditionnellement direct, cela finira par contrarier trop mon bon sens en éveil. Pourrais-je faire autre chose que de constater leur existence, de témoigner de leur présence et de mettre en garde contre leur pouvoir intoxicant ? Ce sont elles qui me défient ; ce sont elles qui s'imposent à ma vue ; et ce sont elles qui risquent de détourner mes droites réflexions. Ce sont elles, encore, qui se font assister de toutes les âneries, de toutes les naïvetés et de toutes les niaiseries marxistes ; ce sont elles, toujours, qui se transmettront, de génération en génération, par l'ignorance, d'un côté, et par l'im-

bécillité, de l'autre ; ce seront, demain, les idioties progressistes et les sottises marxistes associées qui, en se servant de la simplicité corrompue et de la quiétude dénaturée, feront de notre sainte « Folie de la Croix » une démente d'hommes incapables de concevoir encore leur salut.

Vous connaissez leur impudence, doublant leur cynisme, de contrefaire notre religion dans la parodie : ils appellent Dieu leur « Progrès » et Mère des Mères leur « Evolution » ! Et nous savons que leur façon de précipiter les choses et d'accélérer les mouvements ressemble plus à une chute qu'à une ascension, alors que leur « Science évolutionnaire » est à l'image d'une gaupe qui se parerait des apprêts d'une demi-mondaine.

Voici que le progressisme doctrinal, florissant dans les couches égarées du christianisme, continue de proclamer que la classe ouvrière ne pourrait être rechristianisée tant que, dans le monde capitaliste, elle n'aurait pas accomplie sa « révolution d'humanisation » ! Voici que le progressisme politique répand une philosophie attentiste et historiciste sur l'évolution nécessaire de l'humanité vers le socialisme athée. Et voici niées, de deux coups parallèles, et la volonté omnipotente de Dieu, Maître absolu du Temps, de l'Espace, des Mouvements et des Revirements, et la promptitude de Votre Fils à toucher de Sa Main le travailleur individuel comme la « masse prolétarienne », en puisant dans l'inexhaustible Fonds de Ses Grâces, gratuitement dispensées !

Le « dialogue », présenté comme la plus grande acquisition sociale du siècle finissant, ne se fait plus entre parties représentant le Bien, entre Dieu et Ses Créatures en détresse, croyantes et priantes, malgré tout, il se fait uniquement entre parties représentant le Mal, entre le Perturbateur et ses victimes, qui pestent et qui maudissent.

L'« Eglise progressiste », démocratisable à souhait et s'entêtant à usurper la plus difficile des formes d'Etat, ne pourra exister sans une forte morale, acceptée et respectée par tous

ses comparses ; celle-ci faisant défaut, visiblement, la « Nouvelle Communauté » sombrera nécessairement dans le chaos, — qui de nous ne s'en aperçoit pas déjà ?

Ne désirant ni choquer ni être choqué par l'emploi des termes, toujours impropres, de « progressiste » et d'« intégriste », croyant la guerre civile déclarée, en pleine famille chrétienne, pour des appellations doublement désavouées, je proposerais de nous en tenir aux dénominatifs qui ont été si chers au Cardinal Newman : « chrétiens dogmatiques » et « latitudinaires », si je ne savais pas que le recours à ces expressions, selon eux, équivaldrait à une provocation, visant la « liberté » des uns et l'« indépendance » des autres.

Quoi qu'il en soit, je n'ignorerai pas que dans notre Eglise le diable mire toujours deux buts bien en vue, deux buts à la fois : la Très Sainte Vierge Marie et le Saint-Père à Rome. Quand donc le curé Dix — nom d'espèce, désignant tous les malcroyants, abondant dans le même sens — reproche aux fidèles, selon le jargon progressiste, une « mariolâtrie exacerbée », quand il dit qu'il faudrait « laisser la Vierge à sa place de créature » et quand il estime que la « mariologie tient très peu dans la théologie », il se fait « adjutor Satanae », disposé, déjà, à effilocheur aussi son vocabulaire établi à la gloire du Pape.

Ce matin j'ai relu une exclamation, faite il y a cent-vingt-cinq ans par le Suisse Huber-Saladin et rappelée, dans ses « Mémoires », par le Comte Gonzague de Reynold :

« Le temps est venu de savoir prier devant tous les autels, car le même ouragan passe au-dessus de tous les temples. »

Ce qui pourrait être, aujourd'hui à plus forte raison qu'hier, une invitation à nous agenouiller aux côtés de nos frères séparés, en prévision du miracle qui viendrait réaliser ce rêve, à relent alpestre : l'œcuménisme arrivant au but ! Mais d'ici-là on nous sert, prestement et adroitement, la morale laïque, ignorant toujours si elle procède de Marx ou de Voltaire, de

Jean-Jacques ou de Jean-Paul. En tout cas, c'est un joli mélomélo, dans lequel le meilleur flaireur ne sentirait rien d'éthique, ni le plus farouche des libres-penseurs ne subodorerait la moindre velléité de contrainte.

Le monde devenant de plus en plus monodéiste, depuis que le pluralisme fait la loi dans tous les domaines, il est de moins en moins possible de se retrouver dans le supermarché des théories, des thèses et des « idées reconnues ». Je me suis mis à collectionner, passionnément, les jolis roboters, sortis des fabriques philosophiques, sociologiques et théologiques du vingtième siècle déclinant. Je les aligne autour de moi pour admirer leur construction extraordinaire : ils gesticulent, ils marchent, ils parlent. C'est exact dans le rythme des mouvements, ponctuel dans le retour des mêmes petites poussées et surprenant dans la répétition des mots aboutés : Moi, Progrès, Nature, Marche du Monde, Evolution, Histoire, Libération, Adultes, Impérialisme, Ethique, Colonisation morale, Blocage et autres.

Ces philosophies baragouinées, ces sciences jargonnantes et ces exégèses charabiatiqes ou charabiatisées avec leurs inimaginables « vitalisations de la nature », « hominisations de la vie », « spiritualisations de l'humain », « dématérialisations de l'essence », « intériorisations de la conscience », « universalisations de la culture », « libéralisations des dogmes » et surnaturalisations de jenesaisquoi, toutes ces curieuses « fiérisations » de l'existence nous feront assister un jour à la surrection des pierres, au penser des roseaux, à la philosophie des ânes et à la danse des livres progressistes, appelés à vie par la seule force de leur « loi évolutionnaire ».

Ah, que je voudrais voir figurer, dans l'Eglise de mon curé de campagne, Notre-Dame de la Sagesse ou Notre-Dame de la Clarté ou encore Notre-Dame des Elucidations, alors que les mille et une confusions, allant du désordre liturgique au gâchis dogmatique, jettent la perturbation dans la Communauté des Inébranlables ! Vous diriez peut-être, Demeure comblée de gloire, et Vous pourriez dire ce que je n'ose pas encore : que

le brouillamini irait, en s'intensifiant, du mensonge officiel à l'imposture épiscopale ; Vous feriez mettre en vue, dans toute la laideur de leurs actions subversives, les agitateurs luciféro-philés, occupant déjà les points stratégiques de la forteresse de Saint Pierre.

Je me trompe peut-être — le fait de me pouvoir tromper comme tout le monde étant notoire — mais, en suivant de très près ce qui se passe dans certains évêchés et archevêchés de France, par exemple, ce qui se fait dans certaines assemblées ecclésiastiques françaises, j'ai nettement l'impression qu'on n'y aime pas tellement l'humilité, base même de la Hiérarchie universelle, qu'on a un peu trop ouvertement la nostalgie de l'Eglise gallicane ou, pour le moins, la nostalgie des temps d'Avignon, des temps où la résidence forcée des Saints Pères était en France et qu'on serait hiérarque, tout à fait, si le Souverain Pontife, de nationalité française, avait à nouveau son siège sur le Rhône.

De l'histoire je sais que, jure canonico, les évêques peuvent condamner des prêtres brûlant de zèle pour Notre Seigneur, mais refusant d'apostasier en faveur de l'Eglise des progressisto-marxistes, et se faire voir aux yeux des simples fidèles, incapables de saisir maintes astuces, comme les meilleurs prélats orthodoxes. Seuls les experts se rappelleront, sans remonter jusqu'à Jeanne d'Arc, les faits identiques qui ont eu lieu aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, quand un évêque comme Guy de Sèves se plut à persécuter un Père Clifton, tout comme, de nos jours, des hommes vêtus de pourpre s'attaquent, avec l'aide d'autres Guy de Sèves, à des abbés et à des évêques dont je tairai les noms. La différence entre les deux parties du parallèle est qu'aujourd'hui on sait, d'irréfutables documents le prouvant, que les Guy de Sèves ont eu tort, alors qu'il faut attendre la mort des martyrisés et des martyrisants du vingtième siècle finissant, avant de faire éclater toute la vérité : une vérité qui aura tué son défenseur, afin que son bafoueur eût sa gloire terrestre d'autoritaire à outrance.

Au dix-huitième siècle, comme aujourd'hui, l'indifférence religieuse aimait à prendre le masque de la tolérance et l'esprit

critique à se draper de dévotion, en faussant les consciences et en servant aux renégats en puissance un ersatz de philosophie, une sorte de philosophisterie, provenant d'idées irritées, excédées, corrompues, tournant à l'idéologie, qu'on se plaît à appeler morale laïque.

D'abord nous avons eu l'école sans Dieu, puis l'Université sans Dieu, puis les sciences sans Dieu, puis le droit sans Dieu, puis la politique sans Dieu, puis l'Etat sans Dieu et enfin le monde sans Dieu. Je m'étais dit, dans le temps : « Malheur à nous, car nous l'avons accepté et nous l'avons avalé ! » Aujourd'hui j'ai honte, en répétant : « Mais nous voici au terme de nos traîtrises de catholiques ! »

Au terme ? Quelle incommensurable erreur, puisqu'on nous prépare, publiquement, le summum de l'antinomie : l'Eglise sans Dieu ! Une certaine prêtrocratie est en train de se suicider, spirituellement, et les théologiens seront banquiers, demain, et banqueroutiers aussi dans le domaine réservé à Mammon. Vous avez contre Vous, déjà, l'armée des savants — et parmi eux le sous-groupe des docteurs qu'on dit versés dans la théologie et qui se laissent abuser. Votre fille Jeanne-Louise, de Kérizinen, l'a bien dit :

« Le siècle des lumières est devenu, en effet, celui des ténèbres. Que ne fait-on pas pour obscurcir les intelligences ? Les hommes abusent de la science pour surprendre la foi des simples qui croient en Dieu. »

Qu'étaient-ils donc, les cardinaux et les évêques de Vatican-Un, pour dire à leurs ouailles que la science de la foi, révélée par Dieu, n'aurait pas été proposée à l'ingéniosité des hommes comme une invention philosophique à perfectionner, mais comme un dépôt divin, remis à l'Epouse du Christ pour qu'Elle le gardât fidèlement et le déclarât infailliblement ? Etaient-ce des « minus-scientes », comparés aux porteurs actuels de crosse ? Des moins visités par l'Esprit Saint ? Ou des charlatans, aimant à nous faire des tours de passe-passe théologiques, que les graves et nobles dignitaires d'aujourd'hui changeraient, d'une façon plus que géniale, en haute érudition ecclésiale, par Dieu bénie, mais bien mal servie par le saint curé d'Ars ?

Si Sainte Bernadette n'a craint que les mauvais chrétiens, combien grande doit être Votre tristesse face à ces milliers, à ces millions qui, en se disant fidèles, dansent et redansent, aux sons des sous-fifres du frénétisme néo-païen, en pleine apostasie ? Pourquoi leurs guides-tentateurs doivent-ils travailler, inlassablement, dans le sens de la diminution de notre foi ? Pourquoi s'acharnent-ils à opérer cette érosion continue ? Pourquoi font-ils remonter le monde, en faisant descendre l'Eglise ? Pourquoi, sans cesse, ajoutent-ils des valeurs au temporel qu'ils arrachent au spirituel ? Pourquoi augmentent-ils le nombre des idoles mondaines, après avoir diminué celui des saints ? Serait-ce pour ramener tout à leur niveau que, pourtant, ils croient extraordinairement élevé ?

Non, Demeure toute consacrée à Dieu, la « religion » des néo-païens n'est que notre religion invertie, privée de toute croyance en Dieu et à Ses Lois. Je dis « invertie », parce que ce paganisme, lustré de sciences, a renversé le supérieur vers le bas, en l'infériorisant, et le bas vers le haut, en le bêtifiant. En même temps il a produit la nouvelle race des invertis — et des inverties —, échangeant leurs rôles naturels, d'abord, et faisant, ensuite, des négatifs du positif dans tout l'empire de la culture, des arts, de l'intelligence, de la conscience, du temporel et du spirituel. Le fait qu'ils veuillent immonde leur monde et dégoûtants leurs goûts collectifs, n'est donc pas pour me surprendre. Vivre dans la bauge, comme le sanglier, c'est vivre aussi, mais c'est vivre inhumainement, c'est vivre bêtement ; vivre comme les gens de Sodome et de Gomorrhe, c'est vivre aussi, mais c'est vivre anormalement, c'est vivre monstrueusement, quand même on appellerait « humanisme » les façons bizarres de défier les orages de sel et de soufre. Et nous voici forcés de côtoyer cette sorte de gens qui, selon le mot d'Ernest Psichari, « ont mis de beaux habits propres sur leur immense saleté ».

C'est ce qu'ils disent « vivre librement » ; c'est ce qu'ils proclament « être vraiment libre », l'être absolument, à ses propres risques et périls ; c'est par quoi ils se sentent réellement « dans le vent de l'histoire ».

Comment ? Elle me voudrait libre, cette histoire ? Et à ce point-là ? Mais en bousculant ma liberté, en me roulant comme un caillou de mer dans les vagues, elle m'attache inévitablement à ses contingences. C'est que je ne suis pas son objet, tout simplement ; je suis d'elle, j'en suis la partie faite chair et sang, esprit et âme, la partie pensante, la partie active, malgré la passion qu'elle doit supporter en permanence ; j'en suis la partie pressentante qui ne cesse de se convaincre que, quoi qu'on en dise, la Révélation Divine continue à se parfaire, à s'accomplir au rythme des poussées de ce qui fait passer pour faire arriver. Et qui, en dehors de moi, me dit que c'est le Saint Esprit qui se manifeste ainsi comme l'incassable lien entre le Créateur et moi, sa pauvre créature ?

Un des plus grands littérateurs français a cru qu'il n'y aurait pas de philosophie contre la raison, de bataille contre la guerre, d'art contre la beauté, de foi contre Dieu. Pauvre cher Péguy, prophète admirable, pourtant, qui n'as pas prévu les renversements qu'opérerait le « Progrès » en quête de records, amenant les sophismes des théoclastes, les propagandes armées et arman-tes des communistes, les horreurs abstraites, mais colorées, des ultramodernes et les künigorismes des nouveaux théologiens ! Il serait opportun qu'un autre Frère Jean de Werden, à l'égal du franciscain du quinzième siècle, composât un nouveau recueil des nécessités théologiques à savoir et à acquérir en une seule matinée pour être mises en pratique sans retard :

« Dormi securi vel dormi sine cura ».

Je souffre, Rose mystique, de voir trop de Vos premiers serviteurs, appelés à Vous faire abordable dans un climat de chaleur admirablement constante et choyante, dans une intimité de beauté véritablement appropriée à Votre état d'Immaculée, commettre tant de péchés profanatoires, en exigeant que Votre grandeur entre dans les abjections de ce qu'ils ont la bassesse d'appeler « nouvel art à l'Eglise ». Je Vous demande pardon, en subissant avec Vous les trop nombreux mensonges esthétiques qu'ils accumulent dans le Sanctuaire de Votre Fils, où ils contribuent, par leurs crimes consécutifs de lèse-Majesté et de lèse-Gloire, à faire perdre le sens du Mystère, comme ils

ont réussi à étouffer celui du Sacré dans un univers trop fertile en malignités retapées.

Nil novi..., je le sais. Voilà pourquoi, afin de modérer mes peines à la vue de ce qui se passe dans ce monde en mutation, appelé catholique de moins en moins et chrétien de plus en plus — ce qui permet de cacher sous un vernis protestant empoisonnant le décolori général —, je ne me lasse pas de nourrir mes satires aux bêtisiers richement garnis du passé, tout en me soumettant aux lois naturelles de la répulsion. Il y a presque un siècle Léon Bloy, dans ses « Dernières colonnes de l'Eglise », avait fait prévoir certains développements :

« Leur sourde manière consiste à répandre, par l'orifice de tous les clairons, qu'on est le plus fidèle et le plus indispensable des serviteurs, à l'instant même où l'on remplace le vin par de la litharge et les sonnettes de la maison par des crotales. »

Il s'était fait, à lui-même, cette confiance que la simple foi des martyrs et des confesseurs serait décidément une vieille blague, indigne de l'attention d'un robuste moine, et qu'en somme il serait étonnant de voir qu'aucun prêtre catholique n'eût sérieusement entrepris de laïciser l'Evangile.

Aussitôt il s'adjudgea le filon et se mit à l'œuvre.

Si les Jésuites et les Capucins ne sont pas contents, les rationalistes et leurs dames lui enverront des baisers, cependant que Dominicains et Protestants sèmeront des fleurs sous ses vastes pieds, en le bénissant d'avoir assez élargi l'arche séculaire de la tradition pour que, désormais, tous les animaux, à la fois, puissent y pénétrer. En actionnant ainsi le robinet du ridicule liquéfié, afin de noyer toute velléité du genre esquissé, Léon Bloy s'est magistralement trompé : son humeur caustique a été prise au sérieux, quelques décennies plus tard, par les incroyables béliîtres du Progrès-en-tout-partout-et-toujours et sa farce exécutée, très minutieusement, très pédantesquement, très gravement, par l'agénie du cuistre calotté.

Non, ces prêtres-là n'ont pas tellement changé depuis que Zola les a marqués dans son livre, ignoble et bête, sur Lourdes,

bien au contraire : en se modelant sur l'abbé Pierre — celui du dix-neuvième siècle, bien sûr — ils sont entrés dans le concret, en plus grand nombre, et se réjouissent à être pris pour « des prêtres, comme il y en a tant, des prêtres sans foi, qui font chastement, honnêtement leur métier ».

Vous voyez agir cette « honnêteté », fondée sur l'improbité, alors que la vocation présuppose la foi ; Vous voyez luire cette « chasteté », faite d'impureté, d'indécence et de cynisme, baignant les paroles dans le doute et noyant les actions dans la méfiance ! La conviction est pour les cancre et la croyance pour les péronnelles, à ce qu'il paraît, les uns et les autres bien vus dans le monde des zoolâtres, où l'on devient avide de bourdes et friand de gaffes ! Je prie, Tour de David, pour que les bêtificateurs nouvellement créés n'aient pas, demain, leurs paillards dans nos églises et que les gaudrioles de la Cathédrale de Reims ne se répètent plus, de peur de les voir se multiplier pour s'universaliser à la fin.

Le plus poignant de mes griefs va à l'encontre des abbés qui, par peur de la prêtraphobie du monde putrescent, se sont jetés dans la mer des masses dépersonnalisantes : contre ceux qui, en désenchantant le service religieux, ont enlevé aux catholiques l'appétit de la sanctification. Comment leur ferez-vous comprendre à nouveau que la sanctification ne se fait guère dans les collectivités, sous le haut commandement du curé, disposant de plus d'autorité usurpée que de sagesse chrétienne, mais qu'elle s'accomplit, bien lentement, dans une atmosphère où le mystérieux se sert de tous les éléments, captivant l'âme, en circonvenant l'esprit et en charmant le cœur ? N'est-ce pas à dessein — ô sinistre visée ! — que ces « théologiens », pratiquant une « libera scientia indifferentiae », s'efforcent de faire de leur discipline une science absolument séparée de tout contenu métaphysique de notre nature humaine, dégagée de toute relation et voguant librement en elle-même, selon la belle définition du philosophe allemand Peter Wust ? Ainsi le faux messianisme des Teilhard de toute espèce, dernier message de salut du prophète-plus-que-prophète, s'acharnerait à éclipser la Bonne Nouvelle, annoncée et répandue de Votre vivant ?

Le reproche d'hyperdulie ou de culte à Vous rendu, pour le distinguer de la simple dulie, revenant aux autres Saints, n'est-ce pas celui que les protestants ont formulé et que les calvinistes ont lancé contre Vous ? N'invite-t-on pas, comme aux temps de Luther, les Bonnes Sœurs à rentrer — par étapes — dans le monde pour y prendre mari ; ne bouchonne-t-on pas les Frères et Pères pour qu'ils se fassent embrigader par les enchanteurs du paradis terrestre ? Et n'arrive-t-on pas trop, déjà, à reconverter des catholiques, afin qu'ils acceptent encore d'autres dons de Danaëns, venant des luthériens et autres baptistes ? Voici que l'ami de Léon Bloy, Louis Montchal, vient nous répondre, en décrivant, lui l'ex-protestant, l'essence asphyxiante du protestantisme :

« Parce qu'ils ont volé un peu de lait à la Maternelle Eglise et qu'ils l'ont coupé du vinaigre de la Réforme, les protestants s'imaginent qu'ils ont fait une religion. Les malheureux ! ils nous ont bouché tous les pores, et notre âme religieuse ne peut plus respirer. »

Quand on avait encore le courage de ses opinions et l'héroïsme de sa foi, on nous répétait, jusqu'à la fatigue, que le catholique a l'impérieux devoir de veiller à son salut personnel et à la pureté de sa croyance. Aujourd'hui, où la couardise nous a établis derrière les ganaches de la civilisation anticulturelle, on n'a même plus la hardiesse de trembler devant la condamnation qu'expriment, contre nos soi-disant chefs, les inspirés du Seigneur. C'est encore Léon Bloy qui, en parlant de l'Oblat de Huysmans, a eu cette trouvaille, plus que jamais applicable à certains hommes d'Eglise :

« M. Folantin est à la recherche d'un restaurant spirituel — sans exclusion toutefois d'une cuisine plus terrestre. »

De nos jours les Folantin sont devenus plus nombreux, plus gourmands et plus prétentieux : ils se veulent propriétaires de la meilleure cuisine terrestre, sans nourrir trop d'ambitions spirituelles au-delà de leur présent bien graissé.

Et pourtant, Tour d'ivoire, je n'ai aucune peine à voir, ni à entendre, les théologiens, vraiment appelés, se perdre dans les

sylogismes les plus subtils pour discuter les dogmes et pour extraire de la Vérité révélée, sans la distordre, de nouvelles lumières ; seulement je me sens blessé, révolté parfois, quand je m'aperçois que des non-appelés, d'orgueilleux imitateurs, de simples épigones, des inventeurs de sophismes ou des collectionneurs de paralogismes, sur la foi de leur mandat de prêtre, s'égarant dans les labyrinthes de la dialectique hégélienne, marxiste ou sartrienne — pour ne pas dire chardinienne — au lieu de mettre l'Évangile en contact direct avec la vie et l'œuvre de Votre Divin Fils.

Oui, Vous me faites savoir que, même dans leur indignité la plus basse, dans l'infamie la moins croyable, qui ferait leur honte à tout jamais, ces âmes, errant dans le grand vivant, seraient et resteraient ministres de Dieu ; que, comme tels, ils seraient passibles, non seulement de notre pitié, mais encore de ce respect insondable qui, dans le sujet d'abjection, ne pourrait être retiré à l'oint du Seigneur ; et que Votre Fils, venu pour apporter, non la paix, mais la division, nous a dûment prévenus des épreuves, revers et afflictions de ce genre, en disant :

« Désormais, en effet, dans une maison de cinq personnes, on sera divisé, trois contre deux et deux contre trois : on sera divisé père contre fils et fils contre père, mère contre fille et fille contre mère, belle-mère contre bru et bru contre belle-mère. »

Votre très douce objection n'est pas pour me bouleverser, car, malgré certains échecs, j'aime à parler de leur sainte vocation qui vient de très haut, qui est nourrie de très haut, qui est soutenue de très haut, par des jets de grâce quotidiennement répétés, et qui est bénie d'en haut chaque fois qu'un individu quelconque, à l'âme fermée et à l'esprit obtus, s'ingénie à s'en gausser publiquement. J'aime à en parler, parce que j'avais cru, dans le temps, et je crois encore, aujourd'hui, en avoir été touché de loin, par effleurements, pour ainsi dire, et trop légèrement pour me faire prendre dans les rets de l'engagement total.

J'ai trop l'estime de son inhérente sainteté pour ne pas me sentir lésé à la vue de ce qu'ils ont fait : alors que son incessant appel exige l'ascension permanente des tenants, réellement

tenus, ils rivalisent, dans une sorte d'émulation diabolique, à l'identifier à une belle promenade en plaine après une descente furieusement achoppante, médiocrisante et avilissante. Non, la prêtrise, la vraie, l'admirable, n'est pas faite pour les évolutions terre à terre, sur des terrains bas ; elle se parfait dans les très hautes régions, où l'air pur des jours sanctifiés fait ressentir le souffle fin de l'Esprit-Saint qui ne dort jamais.

Hélas ! en écoutant ces « novissimi doctores » de notre belle religion, en lisant leurs stupéfiantes élucubrations, en constatant les abus de confiance qu'ils commettent, avant d'abuser de leur pouvoir, je suis littéralement essoufflé, je me perds lamentablement dans les brouillards de leurs exégèses mises à jour. Que des « prêtres-trêtres » se mettent à annuler les effets de notre travail de sauvetage, amorcé dans nos convictions transmises ; qu'ils s'acharnent à ébranler toutes nos certitudes ; qu'ils s'obstinent à nous faire douter de notre mission qui, jusqu'ici, nous avait poussés à rechercher, assidûment, le Salut ; que ce soient des appelés de Votre Fils, des élus, des oints, qui nous présentent un Evangile partiel, une religion tronquée, — voilà qui, à nos yeux de croyants, fait de la Face de Notre Seigneur un Visage lacéré, diminué, rétréci et affreusement mutilé ; voilà qui désarticule ce que nous considérons comme cardinal dans l'étonnant mécanisme du Salut.

Ah, si nous avions encore parmi nous Votre grand peintre de tentures drapées, Charles Péguy, l'immortel créateur de la Tapisserie de Notre-Dame ! Avec quelle verve, avec quelle ferveur, avec quelle force et avec quelle audace ne continuerait-il pas, en l'approfondissant, en l'élevant et en la sublimant, sa campagne contre le Parti Intellectuel avec tous ses Laudet froqués et défroqués et ses nouveaux théologiens de l'absurde ! Je le vois à l'œuvre, ô Maison d'or, je l'entends rétablir les grandes vérités, celles, d'abord, qui ont trait au surnaturel et à la sainteté, et je prends acte, avec un infini soulagement, de ses répétitions gravement scandées :

« C'est cela qui est l'histoire, la seule histoire peut-être qui nous intéresse, la seule histoire profonde et profondément réelle... »

Tout comme le temporel ne dévoile ses derniers secrets que sous la projection lumineuse et illuminante du spirituel, tout comme le physique ne se découvre complètement que devant l'écran translucide du métaphysique, l'histoire, pour moi, ne se fait arracher son sens réel que par la métahistoire, allant s'identifier à la « Révélation » que la « cosmogénèse » de Teilhard, tourbillonnant dans son « évolutionnisme », finira par dévorer. Oui, je suis pour et je suis avec Nicolas Berdiaieff, quand il s'écrie dans sa « Dialectique existentielle du divin et de l'humain » :

« Tout est histoire : l'homme, le monde, Dieu, le drame qui se déroule. La philosophie que je voudrais exposer est une philosophie dramatique du destin, de l'existence dans le temps tendant à se perdre dans l'éternité, dans le temps se précipitant vers une fin qui n'est pas la mort, mais transfiguration. C'est pourquoi tout doit être envisagé du point de vue de la philosophie de l'histoire. Mais la philosophie de l'histoire elle-même ne peut être que prophétique, révélatrice des mystères de l'avenir. »

Faire de l'histoire notre point de mire, y choisir le centre de nos vues sur l'Homme, pris dans le tournoiement des Nations, quand « Dieu souffle sur la terre la tempête des événements », selon Léon Bloy, c'est prendre le mauvais angle d'observation, c'est choisir le moins valable des faîtes de perception, — de là vient tout l'embrouillement de notre présent. Le milieu de nos orientations, le foyer de nos visées chrétiennes, le seul observatoire de nos visions de croyants, c'est, certes, le temps considéré « e conspectu aeternitatis », comme un petit cercle enchâssé dans l'éternité ; c'est l'éternité qui détermine la direction de nos scrutations quotidiennes. Notre meilleur moyen d'y arriver ? Anéantir complètement la fascination que le temporel s'est arrogée aux dépens de l'éternel ! Ne pas nier l'histoire ! Ne pas la considérer comme une illusion, mais la réduire à ses justes proportions : d'Abraham à Paul VI la suite des siècles est terriblement restreinte, dès que je la compare à ce qui l'a précédée et à ce qui lui succédera.

« Nous n'effaçons pas vingt siècles d'histoire, précédés de toute une éternité. »

Ainsi s'est écrié un jour Votre fils Ernest Psichari, et il a eu raison, — pour l'éternité seulement. Quant à l'histoire, elle est aux mains de dix-mille faussaires qui arriveront bien, non à la faire disparaître, mais à la maquiller à leur image, marxistement triste et progressivement tragique. L'histoire, exigeant des individus qu'ils se rendent compte de leurs relations patentes et latentes avec tout un chacun et de leurs rapports directs et indirects avec la communauté humaine non moins qu'avec la Dêité, les fait préférer l'exil du présent « Dei bene conscius », alors qu'ils nourrissent la nostalgie du passé tout mort et s'inquiètent en permanence du futur sans Dieu. Ce siècle historiolâtre rejoint à plus d'un point de vue le siècle anti-historique par excellence : le dix-huitième où l'arme du ridicule se doublait de celle du sophisme pour railler les catholiques intègres, pour se moquer des dogmes, pour souiller les vertus, pour auréoler les vices et pour diviniser la bête humaine, en en célébrant les inepties le plus solennellement « scientifiées. »

Pourquoi, Arche de la Nouvelle Alliance, cette passion immodérée, presque charnelle, pour l'Histoire, si ce n'est par opposition haineuse à cet Infini qu'on s'obstine à vouloir faire oublier ? L'Histoire, qui est une addition permanente du présent au passé et qui est, en même temps, une tentative, toujours répétée, d'affirmer, de réaffirmer, d'accentuer et de suraccentuer ce qui ne fait que s'écouler, par sa mise en évidence provocante s'attaque à la négation du temps qu'est l'Eternité et qu'est son rappel lourd d'exigences et d'obligations, détestées par l'homme « moderne » follement épris de ce qui bouge, de ce qui change et de ce qui se transforme. L'intransformable, — voilà son cauchemar, exsudation du temps et, donc, renouvelable avec lui.

Les obsédés de l'Histoire ont une idée précise — ou plutôt, ils ont des idées imprécises, sobres et poétiques — de leur sujet qui n'est jamais la somme des réalités ajoutées ; il est bien davantage. Il y a entre l'idée et son objet un rien de couche qui empêche leur adhérence totale et barre leur agglutination réciproque : c'est l'humidité résiduelle du sang et des larmes versés par l'humanité que, seule, la suite des réalités a retenue.

S'il me fallait représenter l'histoire, je ne choiserais pas Clio, belle déesse d'antan, portée de cime en cime, mais je m'arrêteraï à une pauvre Madeleine, séchant ses pleurs et marquant le pas, résolument, sur le sol de son froid Aujourd'hui qu'elle quitte, insensiblement, pour en conquérir un autre qui, très certainement, amènera de nouvelles misères produites par de nouveaux manquements. Comment pourrait-elle être autre chose, cette immense histoire, que le grand pénitencier de l'humanité, attendant, en la préparant plus ou moins mal, sa libération vers l'Éternel — d'en haut ou d'en bas — selon ses comportements accumulés s'exprimant, en fin de compte, dans le qualificatif de la bonne ou de la mauvaise conduite ? Et la voilà devenue bien encombrante : elle nous gêne partout, elle nous met dans l'embarras à tout moment, en se faisant cours ininterrompu de temps sans forme, coulant vers Notre Seigneur, embouchure de tout ce qui est, découlant de Jésus-Christ comme l'autre bras invisible d'une balance que le Rédempteur tiendrait en équilibre. Et pourtant ce courant charrie vers moi les événements comme des débris et des faits comme des épaves, commandant, les uns et les autres, mes gestes d'épaveur et mes charges de garde-côte. Et à chaque coulage je dois prendre une décision rapide, spontanée, pour savoir s'il me faut me constituer destructeur ou constructeur, entasseur ou ordonnateur.

Quand on ne se fatigue pas à me vanter l'unité de la chrétienté du Moyen Age ; quand on insiste pour me faire admirer l'universalisme des onzième et douzième siècles, idéal à réatteindre par nos combats ; quand, à dessein, on oublie de me parler en même temps des Cathares, des Patarins, des Vaudois et de leurs principes hérétiques ou de leurs prédications apocalyptiques ; quand on se dit fasciné par l'incalculable « *stabilitas loci* » des hommes du temps de Saint François d'Assise, glorieuse assiette de la foi en équilibre ; quand on parle mal de l'« *instabilitas loci* » de nos contemporains, en la traitant de cause première ou même de cause infernale de nos désordres matériels et spirituels, Vous me replacez simplement, silencieusement, mais fermement, dans le petit coin de l'histoire qui m'appartient en propre, en ce moment, et Vous me faites savoir, rien que par Votre présence, plus sue que sentie, qu'il est de mon devoir de sanctifier l'Instant plutôt que d'aller quérir

dans le passé tous les motifs possibles d'interrogation ou toutes les excuses, impossibles, d'abstention. Sans mot dire, Vous m'avertissez que c'est le Doigt de Dieu qui écrit l'histoire, non pas droitement pour notre bon plaisir, mais en mouvements curvilignes, selon Sa Seule Volonté. Parfois Il aime à Se faire abrupt dans le dessin des signes de Son Temps, traduits en actes humains et transposés en catastrophes régionales, et parfois Il semble les projeter vers des hauteurs insoupçonnables ou vers des vallées insondables, où iront s'éprouver, en groupes ou en masses, individuellement ou collectivement, Ses Créatures convaincues d'être les libres artisans de leurs destinées, alors que Lui, Toute-Force, Toute-Action dans la marche des saisons, dans l'écoulement des millénia et dans l'effacement des mondes, les tient à Sa Merci jusqu'à la fin qu'elles se préparent en plein flux de leurs heures de vanité rebelle et aveugle.

Que mon univers désorienté redevienne univers orienté, extérieurement et intérieurement, en reprenant conscience de sa vraie nature ! Qu'il laisse aux sciences le travail préparant aux petites révolutions, à provoquer temporairement dans les empires du savoir, du plus-savoir et du mieux-savoir ! Ces mouvements-là ne troubleront pas outre mesure la cadence de notre pèlerinage vers le Père. Ce seront des accidents de fort peu d'importance dans le déroulement général de l'histoire qui, elle aussi, ne fera que tourner, comme nous et avec nous, autour du Centre Immuable qu'est l'Être Eternel, plein de mystères et libre, absolument, dans la révélation, lente ou précipitée, par miettes ou en bloc, de Ses Indicibles Secrets.

Votre Fils, qui n'admet pas que je hâisse ce qu'Il a créé avec le Père et l'Esprit Saint, ne peut pas m'en vouloir si, autour de moi, j'admire les beautés dans lesquelles je retrouve les reflets de la Grandeur Trinitaire et les effets de Son Amour. Je me réjouis des splendeurs qui ne sont jamais absentes de Son Univers, « et laudans invoco nomen eius ». Si je ne nie pas tout à fait mon être, en m'annihilant face à Son Inexplorable Justice, c'est que je dépiste Sa Présence dans chaque frère comme je la découvre dans la magnificence de chaque parcelle de la nature et que, dans mes délices mêmes, j'ose en appeler à Son

Infinie Miséricorde : « Ego sum ! », et je suis pour Le louer, « sed ego sum nihil nisi testis eius Majestatis, agens veniam ».

Ouvrez-moi, Porte du Ciel, pour que, de plus en plus, j'arrive, en aimant la vie dans toutes ses régions matérielles, intellectuelles et spirituelles, à le faire surnaturellement. Vous n'ignorez pas que j'ai en horreur, et je l'ai déjà dit, les dames Vinaires et les sires Fiel-et-bile, tout empressés à faire des bénis de la religion un enchaînement perpétuel de forçats du Bon Dieu. Mon champ d'action étant le réel, je n'ai pas peur d'accepter la réalité dans toutes ses dimensions et avec toutes ses implications ; je m'offre à la servir en tout ce qu'elle produit de bon, de beau et de vrai, mais je m'oppose, joyeusement, si je peux, coléreusement, s'il le faut, à ce qu'elle distille de mauvais, de détestable, de pernicieux et de mortel, — à condition, toutefois, que ma colère soit assez sainte pour me faire emprunter le fouet de Notre Seigneur.

Sur ce terrain aussi Charles Péguy me rappelle à l'ordre — ordre militaire selon le cœur du héros de Villeroy :

« Il ne suffit malheureusement pas d'être catholique. Il faut encore travailler dans le temporel, si l'on veut arracher l'avenir aux tyrannies temporelles. »

Travailler dans le temporel, c'est se mettre aux aguets, c'est fortifier les postes de frontière entre le spirituel et son opposé, c'est batailler, jour et nuit, au gré des attaques déclenchées par l'ennemi, et c'est, le cas échéant, verser son sang dans l'espoir, parfois justifié, qu'il viendra d'un martyr et d'un héros, — l'héroïsme chrétiennement pur étant fait d'audace tempérée par la peur qui se perdra dans une atmosphère de prière activée.

Comment oublier que je fais bloc avec la communauté, que je suis partie intégrante de l'Eglise et qu'avec elle je partage toutes les fautes commises en son nom et toutes les tares en résultant ? Je suis au monde ; je suis du monde catholique ; j'y ai des frères et des sœurs ; dans le Christ je suis lié à eux ; je souffre avec eux ; je combats avec eux, — et me voilà doublement enfermé : dans le monde et dans l'Eglise !

Oui, je sais, l'Eglise n'a pas à s'arranger avec le monde, le christianisme étant transcendant. Face au temporel, il peut invoquer son incompatibilité. Cependant, il est aussi « incarné », et je n'ai pas le droit de faire fi de cette « incarnation », tout comme je n'ai pas la permission de mettre en question ma fidélité au Message Evangélique, qui est un message pour la terre.

Plan physique ! Plan métaphysique ! Les deux me tiennent et les deux m'interdisent toute préférence, en temps normal. Mon salut, résidera-t-il dans l'emploi simultané des moyens matériels et spirituels ? Ne suis-je pas forcé de distinguer entre le social et le personnel, entre ce qui est basement du monde et ce qui est hautement de l'Eglise ? Etant de l'un et de l'autre, je ne peux me désintéresser ni du social ni de l'individuel. Force m'est donc de participer à la mission de salut, hérité du Christ, en aidant Son Institution, par la grâce qu'en médiatrice elle transmet, à sanctifier ce qui, sans cesse en devenir, exige sans cesse le recommencement de ma tâche adjuvante.

C'est tout à fait par hasard — pardon, c'est tout à fait dans l'ordre des coups portés par la Providence — que je viens de lire un mot que l'éditeur autrichien Ludwig Ficker écrit un jour à son ami-philosophe Ferdinand Ebner :

« Le clerc, dans sa temporalité, est toujours plus coupable que le laïc dans le monde. »

Seulement, voyez-Vous, les disciples du Seigneur ont l'air d'ignorer les crimes qu'ils sont en train de commettre, par déchets interposés, en attirant, sous l'autorité de leur état privilégié, les laïcs dans les pièges de la mondanisation à effluve ecclésial. Ou dirais-je mieux : de l'Eglise basement mondanisée, faisant tomber, d'après les paroles du pourchasseur des Laudet, des pans entiers de l'Evangile.

Leur théologie mise à l'envers et contrefaite, cette théologie qui désaccentue, en retranchant, en cherchant à retrancher, dans la vie religieuse de l'individu, l'intime, le privé, pour pousser le croyant, pour le propulser dans le public, contre son

gré, afin qu'il aille s'insérer dans le collectif, dans la communauté — combien problématique ? — et lui faire perdre, peu à peu, la notion et même le sentiment du fait que c'est le privé qui porte, qui nourrit et qui soutient le témoignage manifeste de la foi.

Les Laudet d'aujourd'hui voudraient faire porter tout dans le domaine ouvert, couler tout dans la masse, brasser tout collectivement, en éliminant, en effaçant, en paralysant le privé, de la prière à la confession, de la piété personnelle à la grâce, accordée individuellement, par définition. Appelés en territoire humain, non pas pour se mêler à la tourbe, non pas pour s'abaisser au niveau des gredins du temporel, mais pour s'en distinguer, extérieurement et intérieurement, pour s'élever, pour se surélever, en tirant à eux, en s'attachant et en soulevant les êtres à christianiser de plus en plus ou à rechristianiser, le cas échéant, ils se sont enfouis dans la peau de la similitude, ils ont fait oublier l'invisible aura de leur ministère qui continue à les envelopper, malgré eux, et qui ne cessera de les différencier, supérieurement et métaphysiquement, de nous autres mortels, non envoyés pour remplir cette mission divine.

Votre Fils n'a pas fait grand cas du public ; Il n'a pas fait confondre les deux plans, bien que, d'après mon maître Charles Péguy, il ait fait « du public avec du privé ». Écoutons-le, encore une fois ! :

« Les événements publics sont gros, sont nourris d'événements privés et retentissent indéfiniment en événements privés. Les hommes publics sont gros, sont nourris d'hommes privés et retentissent indéfiniment pour ainsi dire en hommes privés... La matière de son enseignement, de sa prédication publique était privée. Toutes ces histoires de Calebasses, de lampes, de boisseau, de veuves, de drachmes, de péagers, de porchers, de bergers, qu'il nommait pasteurs, de bouviers, de vigneron, de publicains, de fermiers, de métayers, de petits cultivateurs, d'infirmités, de vagabonds, de moissonneurs, de centeniers, de Samaritains, d'aubergistes, étaient-elles des affaires publiques, étaient-elles des affaires d'Etat ? La place que détiennent les affaires d'Etat dans l'enseignement des Évangiles est infime.

Les didrachmes, le tribut à César. Cela est presque anormal, cela fait presque tache dans le tissu de cet enseignement. Cela est presque d'un autre ton. Tellement toute la matière de cet enseignement public est une matière privée... »

Et pourtant, Etoile du matin, je dois demander pardon, sans relâche, pour l'obstination avec laquelle le mal dans le monde voudrait se voir réduire, dans mon esprit, au mal dans l'Eglise et s'imposer finalement comme une preuve contre l'origine divine de la Fondation de Votre Fils.

Ah, qu'elles sont terribles, les luttes à subir dans mon âme contre les déductions suggérées par Son Ennemi qui, de l'existence du mal voudrait faire inférer l'inexistence de Dieu, alors que, promptement, la logique même déduit impérativement des actions de Satan le Bien Suprême. Dans Ses Révélations Votre Fils a fait comprendre à l'homme que « le monde est couché dans le mal » et que la victoire du bien et de la vérité présuppose la présence, dans l'Eglise aussi, de défaites et de désastres.

Il y a, cependant, un immense péril à repérer et à démasquer : c'est l'appareil publicitaire, idéologique, politique et policier qui est mis en branle, chaque jour, chaque nuit, contre Vous et contre Votre Fils. Notre devoir de Vous rendre à l'Eglise, complètement, de Vous y voir et de Vous y faire voir, afin que Votre présence, à nouveau sentie, plus nettement sue et plus ouvertement proclamée, chaque jour, chaque nuit, nous aide à rassembler les vrais croyants autour de Votre Fils ressuscité, devient d'autant plus difficile que la propagande mondaine réussit à se faire diabolique, avec l'aide même des bourreurs de crâne ecclésiastiques. Le plus grand paradoxe de notre siècle, infernalement tapageur, c'est que l'institution la plus bruyante du monde télévisé et radiodiffusé se sert des silences les plus parfaits pour neutraliser l'Eglise visible et tuer les messages venant de Rome.

On me dit et on n'arrête pas de me faire savoir que nous vivrions dans un passage, aussi obscur qu'agité, où le christianisme historique serait rejoint, d'ici peu, par le christianisme

eschatologique et que toutes nos pensées devraient être tournées, religieusement, vers la fin de tout, vers la Fin des Temps : la Mort.

Quand la mort, pour la première fois, me toucha de près, j'avais sept ans, et mon grand-père vint, tout à coup, occuper dans un immense mutisme la chambre familiale, lui, qui jusque-là n'avait, pour ainsi dire, pris aucune place parmi nous, tant il avait su passer inaperçu, en rêvassant dans son cagibi du premier étage. Ce qui me frappa alors n'eut rien de triste, rien de serrant, rien d'alarmant, non, ce fut le calme flottant autour du grand lit mortuaire et ce fut l'interruption soudaine, approfondissant par saccades l'arrêt des bruits quotidiens de la maison et donnant au cliquetis de mes billes de marbre, que je ne cessais de faire rouler autour de la bière, une résonance étrangement assourdie.

Ce ne fut que bien plus tard que je vis, face à face, face livide à face blême, face inagitée à face convulsée, la hideur cadavérique des trépassés, leur chair flasque, leurs membres gélatineux ; je les vis dans les camps de concentration, où, tout nus, ils s'entassaient par douzaines chaque jour, trois cent soixante-cinq fois par an, deux mille fois pendant mon exil forcé à Sachsenhausen et à Mauthausen. Deux mille fois je devais me glisser entre une façon sans nom de végéter et une manière incroyable de ne pas encore claquer sur la voie qui menait vers une libération de plus en plus douteuse et une rentrée, de moins en moins probable, dans une joie familiale sans d'autres sentiments que ceux que l'instinct de conservation le plus vil réussit à extorquer à notre apathie qui, elle, hésitait à se faire soit aboulie, soit ataraxie, — aboulie chez ceux que la bestialité des garde-chiourme avait déjà troublés, et ataraxie chez les autres qui, ayant fait leur pacte avec Sœur Mort, persistaient à respirer dans une sorte d'espace transdolent.

Mais le noble égoïsme, perçant devant les défunts aimés, se manifesta après mon retour, lors du départ, à moins d'un an d'intervalle, de mes père et mère, quand je sus, de certitude féale, que les morts, de l'autre côté, sont mieux lotis parfois, que nous ne pouvons l'être ici. La douleur du premier moment, aussi physique que métaphysique, fut réelle et sincère, spon-

tanée et totale ; mais, à la longue, elle se présentait comme l'expression d'un état, fait de regret au sujet de la perte subie et de déplaisir causé par une attente contrariée : ce ne fut plus la mort placée au centre des choses ou au cœur des mille et une sensations qui se suivaient, — ce fut, à bien y regarder, le propre Moi qui soupirait, qui se lamentait et qui se plaignait à propos d'un être enlevé à sa vue et soustrait à son affection.

Continuant à vivre dans un univers qui, à chaque tournant d'heure, me rappelle l'anéantissement final, vu sous tous ses aspects, je cherche maintenant, par des moyens extraordinaires pour lesquels Vous me servez de médiatrice, à m'abstraire de la mort, en la dépassant, mentalement, spirituellement, par la volonté dans la foi et, au-delà de toute frayeur, par l'acte même de l'abstraction.

Ainsi je marche à travers les innombrables chambres du Palais des Temps ; j'en quitte une, et derrière moi la porte se ferme, automatiquement ; j'entends le coup, je sens l'ébranlement, je ressens le choc passé. Une porte s'ouvre devant moi ; je bée à ce qui se débarre ; je vais béant après la nouvelle salle, après ce qu'elle cache en fait de beautés, de secrets, de promesses et de plaisirs à venir. Qu'est-ce qui craque, qu'est-ce qui gémit devant moi, hormis le vantail qui s'ouvre, qui va s'immobiliser, quand je serai tout près ? Qui ira, craquant, gémissant, se refermer avec un claquement, heurtant mon âme, en ébréchant mon souvenir. Et ainsi j'avance d'une porte qui se ferme vers une porte qui s'ouvre ; je glisse à travers des espaces étoilés de joies et décorés de peines, meublés de satisfactions et garnis de déceptions ; je marche de mon pas mesuré de visiteur qui a payé son billet d'entrée. Oui, j'ai payé en monnaie de souffrance, selon le tarif préfixé. Et j'irai vers la sortie que j'ignore encore, mais que je redoute déjà pour la vivacité de la transition qu'elle doit me réserver.

N'y pensons pas encore ! Marchons toujours ! Avançons ! Regardons ! Arrêtons-nous un moment ! Savourons ! Entre portes qui se ferment et portes qui s'ouvrent, empoignons l'instant, retenons-le, car il est d'or, il est de diamant, il porte l'éclat, il diffuse le brillant de l'Eternel, invitant à y mettre, en surimpression, le cachet de ma valorisante reconnaissance !

Mais non, mais non, — il passe, il va dans la direction opposée pour ne plus revenir. Marchons quand même ! Et pensons-y avec l'âme !

Il fut un temps, certes, où je me plus à penser avec le cœur : l'émotionnel fit la loi, et l'adhésion de ma volonté à celle de Dieu perdit en force. Aujourd'hui je n'ai d'autre souci, ni d'autre désir, que de donner liberté de penser absolue à mon âme qui, elle, s'est faite dominante en tout : c'est une âme stable, ennemie du fuyant spirituel comme du désordonné intellectuel ; elle n'aime pas qu'on persiste à confondre, ni à faire confondre ; elle veut du clair, du ferme, de l'univoque et du décidé, en se souvenant avec amertume, dans cette partie qui, à un rythme accéléré, se fait mémoire, des périodes les moins stables et les plus troublées de mon existence.

Oui, elle est un monde bien à part, ma mémoire, et elle est davantage, maintenant : elle se plaît, aujourd'hui, à étaler un univers d'hier ; demain elle s'incorporera un cosmos imaginé, s'accroissant en plein après-demain ; en ce moment-ci elle aime à s'ouvrir à une communauté de vivants de même que ce matin, elle a essayé de refaire toute une patrie de défunts. Cimetière, foire ou « civitas in fieri », — elle est vraiment « historiae vorax » ; elle se nourrit de faits pour suer et resuer, au gré de mes humeurs et de celles de mon penser, du concret plaqué de réel métaphysique. Et je tairai le macrocosme d'idées vraies et immortelles, auxquelles elle se sent débitrice « ex solis ortu usque ad occasum ».

Vous n'oubliez jamais les paroles, à Vous adressées, mais m'appartenant en propre, qui ne sont pas uniquement de Votre serviteur. Elles montent de deux, elles sortent de trois, elles proviennent de ma femme et de mon fils, elles viennent de plus loin encore, engageant tout mon clan et, par delà les tombes, toute la gamme de mes trépassés.

Qu'on crie haro sur le passé, — je maintiendrai l'habitude de m'y rendre chaque jour pour Vous y rejoindre dans Votre inaltérable jeunesse ! Qu'on chante l'Hallelujah sur l'avenir, —

je Vous y retrouverai, bien contre le gré du monde bassement matérialiste, resplendissante d'Amour et de Beauté qui resteront !

Vous connaissez, Santé des malades, mes profondes sympathies pour les grands esprits qui, dans toutes les langues, ont tellement manifesté le don de la prédiction que je n'hésite pas à les compter parmi les petits prophètes des temps modernes. Il m'arrive, à presque chaque coup, de démontrer, textes en mains et fort des faits vécus, qu'ils ne nous ont pas trompés. Voyez ce Hugo Ball, chantant si bien Votre gloire, avant sa fin, que celle-ci s'est trouvée teintée d'une sainte souffrance ! Après la première guerre mondiale il n'a pas craint de proclamer, par un noble acte propitiatoire d'Allemand, conscient de la culpabilité de sa nation, dans son livre vomé par tous ses compatriotes : « Au sujet de la critique de l'intelligence allemande » :

« Tirons la grande leçon de notre défaite ! Nous avons vécu l'empire de Satan. A nouveau nous pouvons croire qu'il y a des diables. Nous les avons vus à l'œuvre. Faisons de l'Allemagne un pays de Dieu ! Nous n'aurons qu'à poser le contraire de tout ce que, autour de nous, nous avons vu agir. Voilà mon idée de la reconstruction. Réfléchissons au sujet de la puissance et de la provenance des démons, des diables qui, peu à peu, ont pu nidifier et se fixer chez nous ! Déjouons la résurrection de leur pouvoir ! Que cela soit notre mission ! De nouveaux saints viendront d'un abîme de misère. L'état ravagé de notre esprit n'est pas à rétablir par un autre bain de sang, mais seulement par un retour intérieur décidé, en commençant à aimer le meilleur de nos ennemis. »

Il n'avait vu que très peu, le pauvre Hugo Ball ; il n'a pas dû vivre les années sataniques de 1939 à 1945, où les diables, entrevus en 1917, ont fait de l'Occident la préfiguration hallucinante du Grand Enfer, parce que la réversion demandée ne s'était pas faite, bien au contraire : le bain de sang a été doublé d'un bain de sanie, et les Saints annoncés se sont fait attendre.

Nous les attendons toujours, sept lustres après le second désastre. Toutefois, à prendre patience nous ne perdrons rien ;

nous aurons à nous occuper des victimes qu'en trop grand nombre les démons libérés et démontés ont su produire. Quand Faust vendit son âme au diable, il le fit d'ordre et pour le compte de son peuple — et pour plus longtemps que celui-ci ne l'eût pu penser. Nous les attendons comme nous attendons, les lamentables jeunesses d'aujourd'hui s'éteignant sans progéniture, l'arrivée presque miraculeuse d'une autre enfance, afin que puisse s'accomplir la belle parole de Votre apôtre de la charité, Armand de Melun :

« C'est par l'enfance que Dieu rend les siècles corrigibles et les nations guérissables. »

Avant sa rentrée dans le sein de l'Eglise catholique, le même Hugo Ball eut cette étonnante réflexion de converti :

« Je ne peux pas faire tout seul le chemin de mon retour ; il faut que toutes les idées fassent de même. »

Les idées ainsi visées étaient celles de ses concitoyens et, peut-être, celles de tous ses contemporains. Car dans le domaine des idées, passées de peuple à peuple, de société à société, de classe à classe et de groupe à groupe, il y a une coresponsabilité, liant entre eux les coupables, en les livrant communautairement à la justice immanente. Le particulier désirant, avec toute l'ardeur de son être bouleversé, rentrer dans la paix du Seigneur, doit avoir prise sur tous les sophismes qui l'ont attrapé ; il leur fait faire demi-tour, en leur imposant ses propres mouvements de repentir et d'ascension.

Oui, Refuge des pécheurs, ce Hugo Ball, inventeur-fondateur du mouvement Dada, révolutionnaire en politique comme en arts, a été un analyste prodigieusement perspicace dans la république du libéralisme. N'a-t-il pas reconnu que le « progrès » de cette conception philosophique ne serait autre chose que la réalisation des principes hérétiques de la Réformation ? :

« Ce progrès, la plus grande imposture, peut-être, à laquelle a succombé l'Europe en tout, aspire à l'élimination universelle de la loi et de la conscience. »

Les tout derniers zéloteurs de cette politique commencent à s'en apercevoir assez, même dans notre Eglise, non pour s'en montrer effrayés, mais pour s'en glorifier. Quel avenir sera le leur, avec la Loi étranglée et la Conscience étouffée ? Ce sera la négation absolue du progrès, qui est essentiellement affinage du sens moral, n'attendant qu'à se faire plus subtil, plus net, plus sagace et plus pénétrant. Hugo Ball, en le disant, s'est préparé le sort de tous les grands critiques :

« C'est toujours la même chose : si quelqu'un montre des défauts, il met en colère toute la meute, non pas contre les défauts, mais contre sa personne. »

J'aurais pu faire la même constatation, en partant d'expériences personnelles, sans trouver l'assentiment des gens qui se targuent de culture, d'éducation et d'esprit. Puisque Hugo Ball l'a déclaré, j'aurai la chance, peut-être, de pouvoir loger mes propres épreuves dans sa bonne science pour les voir acceptées par les plus farouches dénigreur.

Vous me seconderez, j'en suis sûr, dans les recherches que j'aurai à faire pour retrouver, derrière — et bien au-dessus de — ces détracteurs, Frère Charles, l'inoubliable Péguy de ma jeunesse, le profond Péguy de ma vieillesse, le grand nourricier de mon esprit en appétit. Non, je ne l'ai guère rencontré aux pieds de l'autel, ni devant Votre belle statue plaquée contre le mur de sa Cathédrale de Chartres. On dit de lui, on le redit, pour le répéter encore et toujours, qu'il aurait aimé à rester « fidelis ad portas ». On a tort, cependant, de le proclamer « extra ecclesiam », parce que nul mieux que lui n'a été au centre du Sanctuaire ; nul mieux que lui n'a eu le cœur et l'âme rivés au Tabernacle et nul mieux que lui n'a été le bien-aimé des Théologues — je crois même, oui, je crois qu'il a été un peu leur frère adoptif — qui, après la bataille de la Marne, ont dû l'amener devant Votre Fils Bienveillant. Car nul mieux que lui n'a su lasser l'attente de Le rencontrer ; nul mieux que lui n'a eu la sainte faim de la Communion parfaite, et nul mieux que lui n'a brûlé du désir d'être noyé dans la grâce du Seigneur. Il a été vraiment l'homme-frère, l'homme-

poète et l'homme-philosophe que consumait le feu et qu'écrasait le poids de la Présence de Dieu.

Et, pourtant, ce redoutable controversiste, cet impitoyable pourchasseur du « laudetisme » n'a pas peu erré ; cet inégalable adversaire des « Sorbonnards » s'est trompé, inéluctablement, en ripostant à l'accusation du « nouveau théologien » et en lui disant que le catholicisme moderne aurait changé. Certes, il se fait « praestantissimus laudator fidei », en réfutant ; mais, en relevant l'immutabilité de la doctrine, il s'avance trop ; en devenant, par la force même de la magnification, visant les vrais croyants, un peu — et même beaucoup, dira-t-on — prophète ; il oublie l'intrusion des faux bergers dans la bergerie ; il n'a pas mis en compte la corruption des intelligences théologisantes trop bien tournées. Vous Vous souvenez de ce qu'il a dit :

« Il est d'abord permis de se demander si nos fidélités modernes — privées, Monsieur Laudet — forcément devenues privées, je veux dire non publiques en ce sens qu'elles ne reçoivent généralement plus la célébration publique, la célébration du peuple et de l'Etat, non solennelles, non officielles, c'est une question de savoir si nos fidélités modernes, je veux dire nos fidélités chrétiennes baignant dans le monde moderne, assaillies, battues de tous les vents, battues de tant d'épreuves, et qui viennent de passer intactes par ces deux siècles d'épreuves intellectuelles, qui viennent de traverser indemnes, inentamées, inaltérées ces deux, ces trois siècles d'épreuves intellectualistes ; c'est une grande question que de savoir si nos fidélités, si nos créances modernes, c'est-à-dire chrétiennes baignant dans le monde moderne, traversent intactes le monde moderne, l'âge moderne, les siècles modernes, les deux et les plusieurs siècles intellectualistes n'en reçoivent pas une singulière beauté, une beauté non encore obtenue, et une singulière grandeur aux yeux de Dieu. C'est une question éternelle que de savoir si nos saintetés modernes, c'est-à-dire nos saintetés chrétiennes plongeant dans le monde moderne, dans cette « vastatio », dans cet abîme d'incrédulité, d'incréance, d'infidélité du monde moderne, isolées comme des phares qu'assailleraient en vain une mer depuis bientôt trois siècles démontée ne sont pas les plus agréables

aux yeux de Dieu. Nolite judicare, nous ne le jugerons point, et ce n'est pas nous, on l'oublie trop souvent, qui sommes chargés de faire le jugement. Mais sans aller jusqu'aux saints, jusqu'à nos saints modernes, nous pécheurs nous devons éviter de tomber dans l'orgueil. Ce n'est peut-être pas un orgueil que de voir. Ce n'est peut-être pas de l'orgueil. Que de constater autour de nous. Qu'assaillis de toutes parts, éprouvés de toutes parts, nullement ébranlés nos constances modernes, nos fidélités modernes, isolées dans ce monde moderne, battues dans tout un monde, inlassablement assaillies, infatigablement battues, inépuissablement battues des flots et des tempêtes, toujours debout, seules dans tout un monde, debout dans toute une mer, intactes, entières, jamais, nullement ébranlés, jamais, nullement ébréchées, jamais, nullement entamées, finissent par faire, par constituer, par élever un beau monument à la face de Dieu.

A la gloire de Dieu. »

Très vite, cependant, il se reprend pour voir les « milites Christi » dans une gigantesque union de volontés, dans une irrésistible tempête d'actes de foi, résister :

« C'est le cas de le dire. Tout le monde est soldat malgré son consentement. Quelle preuve de confiance dans les troupes. C'est littéralement un service militaire obligatoire et il est extrêmement remarquable que les sociétés civiles ont exactement suivi la même loi, la loi de chrétienté. C'est une levée en masse. Ce qui n'était requis que des vieilles troupes, ce qui n'était demandé qu'au grognard est aujourd'hui demandé au conscrit. Ce qui était du domaine du vœu, et par conséquent laissé à la liberté de chacun, est devenu la loi commune. La mer bat le seuil de nos portes. Un vœu, et de guerre perpétuelle, a été fait sans nous pour nous avant notre naissance, par ce seul fait que nous naissons dans ces siècles temporels. C'est pour cela que nos constances, nos fidélités, que nos créances ont cette beauté, nouvelle, cette rareté, cette invention, cette innovation de beauté, d'être perpétuellement battues imbattables. On a tellement compté sur nous qu'où les autres étaient libres nous sommes forcés. Contraints. Ce qui aux autres était offert, à nous est imposé. Ce qui pour les autres était extraordinaire, pour nous est ordinaire, va de soi. C'est le tissu même de notre vie,

le tissu de notre courage... Nous sommes tous aujourd'hui placés à la brèche. Nous sommes tous à la frontière. La frontière est partout. La guerre est partout, brisée, morcelée en mille morceaux, émiettée... »

Ce qui nous perdra, très certainement, ce sera le sale pelotage avec les libéraux, avec ceux du monde comme avec ceux de l'Eglise ; de là sortiront tous les renégats et tous les misérables tricheurs, filoutant avec Notre Seigneur. En cherchant à tromper et les catholiques et les sans-foi, ils feront valoir leur « mauvaise foi ambidextre ; ils n'entreront chez nous que pour nous trahir. Ils n'entreront dans notre maison que pour nous vendre. »

Leur intention mal cachée est de s'attaquer au bien-être de l'âme chrétienne qui, naturellement, tend vers ce qui est l'impénétrable source de sa santé : la sainteté, pour la rendre malade. Leur désir, à peine voilé, est de faire de nous des malportants par la diffusion de leur virus contaminateur. Leur christianisme veut être la grande honte de l'Eglise d'hier comme ils se veulent les superbes désinformateurs des croyants attachés à la religion des Pères. Ils viennent donc s'asseoir à nos tables et ne mangent notre pain quotidien que pour livrer le Pain Eternel, — c'est encore notre Péguy qui l'a dit.

Tout cela, Consolatrice des affligés, est à la portée de l'entendement même d'un agnostique qui réfléchit selon les lois de l'observation et de la logique. Ainsi Charles Maurras a pu écrire dans « La démocratie religieuse » :

« Voudrait-on s'échapper en disant que l'enseignement scientifique est incessamment révisé et renouvelé, tenu en état de mobilité par l'esprit critique, au lieu que le dogme serait « figé » ? Mais d'abord le contraste est imaginaire. Il est des lois scientifiques sur lesquelles il ne s'opère aucune révision. D'autre part, les catholiques montrent aisément que leurs dogmes ont une manière de vivre, de se développer en s'éclaircissant et en se motivant avec plus de force. Reste, il est vrai, un élément fort immobile dans le dogme et un élément fort mobile dans l'enseignement des sciences. Mais d'où vient cette mobilité ? Du progrès de la connaissance. D'où vient cette immobilité ? De la fixité inhérente au cas d'une révélation. »

Faut-il être sage, au-delà de la moyenne, pour percer cette sorte d'axiomes ? Certes, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, constata, à l'ombre des Ecritures, que le nombre des sages est très restreint, alors que celui des sots serait infini. Mais s'aperçut-il assez du fait que l'infini réussit toujours à renverser les vérités, face au monde ; qu'il arrive à faire autorité sur le restreint, trop rapidement réduit au silence, et à rendre poreuses, de plus en plus, les consciences des nouvelles générations ?

Je ne nie pas, pour ma part, m'être insurgé contre les violations successives des lois établies et des vérités transmises ; j'ai été impatient — je le suis encore, je le suis peut-être trop souvent — à attendre la ferme réaction de l'autorité supérieure ; je n'ai pas caché mes sentiments au sujet des fautes commises, un peu partout, en haut et en bas, dans le vaste empire de la doctrine chrétienne mise ou remise en pratique. Les violations doivent être assez graves, les infractions assez répandues pour que les responsables redéfinissent les vérités maculées et les lois attaquées — brutalement l'abus réclame le rétablissement du bon usage.

Ou devrions-nous, finalement, endurer dans l'indigence spirituelle la dictature de l'infinie bêtise, allant jusqu'à nous priver, dans la pauvreté croissante de nos âmes meurtries, de cette consolation paternelle que nous attendons d'une Rome agissante et réagissante ?

Faites-moi connaître l'attitude à adopter, en dehors de la mienne, si l'on veut résister à la poussée des générations montantes qui n'ont de cesse jusqu'à ce qu'elles aient anonymisé la personne de Votre Divin Fils ayant pris corps d'homme, passible de mort, en Lui donnant les attributs d'un symbole, représentant toute l'humanité déifiée ? Si encore Vous pouviez me dire ce que valent, pour le croyant orthodoxe, des pensées « catholiques », conçues, définies et propagées en dehors des enseignements pontificaux ! Me faites-Vous répondre, alors que l'Eglise officielle se tait trop à ce sujet, par le truchement de Jean Madiran, disant dans ses « Itinéraires » :

« Les théologiens qui, en réponse aux questions qu'on leur pose, font des « réserves » sur l'opportunité, le contenu ou la

portée réelle des documents pontificaux, sortent de leur droit, abusent de leur fonction, commettent un acte de tyrannie intellectuelle et provoquent aux désordres. Ils ruinent leur propre autorité, car ils n'en ont aucune par eux-mêmes, ils ont seulement, tout théologiens qu'ils soient, celle que leur confère l'Eglise. Fussent-ils « mandatés » par ailleurs, ils n'ont et ne peuvent avoir aucun mandat de détourner les esprits de ce qui est actuellement enseigné par le Pape. »

Ah, le dénuement tragique des croyants qui se sentent abandonnés dans la jungle verbale du désordre toléré ! Peut-être me faudrait-il aller trouver dans l'âme qui a su se faire amour et poésie, allégresse et foi, jubilation et charité, miel et fiel, dans celle, donc, de Léon Bloy, les accents le plus sincèrement formés à la description de la Pauvreté ; peut-être m'aurait-il fallu supporter, avec le « Sueur de Sang », la misère la plus haute et la plus basse pour comprendre l'immense richesse spirituelle de quiconque, en transformant ses plus profondes souffrances en prières quotidiennes, ne fait qu'accumuler des valeurs ostentatoirement promues à la sublimité. Car ce Mendiant ingrat — à nul autre pareil — qui, parfois, écrivait avec la croix de son chapelet trempée dans une encre sulfurisée et, parfois aussi, avec la douce plume arrachée à l'aile d'un Séraphin, répandant le mille-fleurs stillatoire, avait exploré, jusqu'à la limite de l'humainement possible, l'élément sanctifiant de la gueuserie spirituelle, poétisée « in desperatione rerum salvationis », quand tout semblait contraire aux merveilles révélées.

N'étaient-ils pas divinement admirables, Adam et Eve, quand ils se montraient vraiment à l'image de Dieu ? N'était-elle pas intensément réelle, leur ressemblance avec l'Eternel ? Ai-je tort, Secours de la chrétienté, de vouloir me contempler dans cet état paradisiaque, au milieu de notre enfer terrestre, et de m'imaginer que, jamais, je n'aurais été défiguré et, partant, exilé dans le désert de la dissemblance : « in regionem dissimilitudinis », comme l'ont appelé Saint Augustin et Saint Bernard ? Vous êtes la seule à ne pas y être née, à ne pas y avoir vécu, parce que Vous n'avez pas été déformée par le péché originel. Jamais Vous n'avez perdu la face de Votre être,

pour avoir maintenu intacte Votre innocence. Jamais Vous n'êtes descendue de la similitude avec le Créateur « in mundum insalubritatis », où le Rédempteur ne se serait plus reconnu en Vous, la Corédemptrice.

Parce qu'Il a pu mirer en Vous sa Toute-Pureté, avec Son Tout-Amour, Il n'a pas hésité à Vous prendre auprès de Lui, totalement, et à faire de Votre Assomption une voie de la Vie triomphante, interdite aux marches destructives de la Mort. Vous seule êtes restée dans l'impossibilité de Vous maculer, et Vous seule n'avez pas été frappée de peur, ni de crainte, autre que celle de Dieu, même à Vous indispensable.

Vous seriez le meilleur témoin historique de la pensée que nous cherchons à représenter, le plus dignement, le plus chrétiennement possible. Seulement, Vous n'avez rien dit, Vous, la grande taiseuse des plus grands événements du monde, Vous n'avez rien écrit de ce qu'en lettres de feu et de lave Vous auriez pu fixer sur la matière la moins périssable. Vous n'avez fait que rapporter à Votre autre fils, celui que Votre Unique Vous avait confié du haut de Sa Croix, ce que, dans Votre cœur maternel, Vous aviez précieusement retenu des faits saillants de Son Histoire sur terre. Toutefois, Vous ne cessez pas de nous parler, par la bouche des mandataires choisis par Votre amour, des plus urgentes nécessités à adorer, à glorifier et à réconcilier la Très Sainte Trinité. A l'émergence du désastre, après le passage de Vos médiateurs non écoutés ou très peu suivis, Vous avez l'audace céleste de venir mettre certains élus sur la voie qui mènera au-delà des dangers immédiats, qu'en infidèles nous courons, et des catastrophes, qu'en incorrigibles nous risquons de déclencher.

Mais quand Vous descendez pour parler au monde par la bouche des gens très candides, quand Vous leur adressez Vos avertissements de Maman angoissée, les docteurs, ceux qui se disent du Parti Intellectuel ou Progressiste, qui n'entendent rien et qui ne voient rien de Votre présence, ont recours aux plus grands mots de leur vocabulaire de puissance pour « caractériser » les « racontars », les « on-dit » et « les affirmations

maladives » ; ce seraient des « hallucinations », des « projections hors d'eux de leurs propres mouvements d'âme », des « extériorisations de leurs états de conscience déréglée » ou des « objectivations de leurs sentiments, de leurs sensations et de leurs imaginations ». Ils se moquent de la simplicité des déclarations que Vous avez faites à la Salette, à Lourdes, à Fatima, à Beauraing et ailleurs, pour se refuser à croire à Vos venues, maternellement répétées. Ils voudraient en voir ajoutées, pourtant, de plus belles, de plus profondes, de plus philosophiques, de plus scientifiées et de plus obscures, afin qu'ils pussent se dire les seuls appelés à en écrire les plus doctes commentaires, les plus pathétiques aussi et les plus incompréhensibles. Car leur parole ne peut être ni « Non ! Non ! », ni « Oui ! Oui ! », ni même « Oui, mais... ! » En revanche, ils sauront toujours présenter une nichée de philosophismes avec toute une ribambelle de théologismes qu'ils entremêleront à leur plaisir.

Très rarement, Reine des anges, Vous apparaissez aux prêtres, aux théologiens, parce qu'ils n'ont guère l'humilité des élus. Ils sont professeurs, ils sont docteurs, ils tiennent la Sainte Trinité et tous les Saints dans leurs paroles plutôt que dans leurs âmes. Ils ont l'art d'abaisser les habitants du Ciel dans la familiarité du naturel, du très naturel et même du trop naturel. Ainsi l'aura du surnaturel leur est volée au bénéfice des serviteurs attitrés de l'Eglise qui parviennent à trouver des explications naturelles aux phénomènes admirablement insolites ! Ne sont-ils pas trop docteurs et trop théologiens pour renoncer à faire leurs commentaires anti-miracles ou à lancer des interdictions qui, par la tangente, voudraient Vous dire, autoritativement, de ne plus venir déranger leurs cercles de la banalité et de la facilité ? Ils n'ont pas encore compris, apparemment, que c'est parce que les hommes — et surtout les femmes dites modernes — ont l'intelligence troublée et les sens sautillants que Vous faites mettre partout, sur nos routes de la vie, serpentant le long des précipices, de très nombreux garde-fous.

Ah, que j'admirerais celui qui, parmi tous les détracteurs des apparitions, évêque, prêtre, professeur, théologien, docteur

ou prédicateur en vogue, serait capable de nous faire savoir toutes ces grandes choses ! Que je chanterais sa force, son intuition, sa sagesse et sa gloire ! Que je le comparerais aux plus illustres orateurs de la chaire française ! Mais, là, une pauvre fille, à peine instruite, aurait trouvé cette majesté dans les pensées et cette beauté dans les expressions sans avoir été inspirée d'en haut ? Ou, encore, le diable serait-il à même de faire dire, redire, chanter et rechanter ces vérités étonnamment serrées dans l'inouïe richesse de la meilleure langue vivante ? Y a-t-il quelque chose de plus affligeant que le Message de Lucie de Fatima, envoyé, en 1961, au Père Agostino Fuentes du Couvent des Carmélites déchaussées de Coïmbra ? Ah, qu'elle a dû souffrir, Votre fille élue, sachant ce qu'elle a su, voyant ce qu'elle a vu et sentant ce qu'elle a été presque seule à sentir ! Vos dix-huit apparitions à Lourdes ont donné à Votre message le fond lumineux nécessaire au mystère, projeté en pointillé dans nos temps d'impiété, à travers lequel ne cesse de retentir Votre cri par moi pressenti :

« Ce n'est pas mon passé qui vous parle, c'est mon présent, c'est ma présence continue, c'est l'angoisse à venir que je fais passer dans votre sombre aujourd'hui, pour que vous soyez ouverts aux regards avertisseurs de Mon Fils, toujours en agonie. »

Peut-être que, parfois, j'ai exprimé tout bas le vœu, à peine mis dans les formes exigées, de Vous entendre parler, afin que j'eusse la certitude de Vous avoir à l'écoute ; mais presque du même coup, bien avant l'articulation finale, j'ai essayé d'annuler l'effet de ma hardiesse pour prendre refuge — et couvrir ma honte — dans l'attitude qu'avait adoptée Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui s'était déprise des visions. Je n'arrive plus, cependant, à étouffer à mort la sourde envie : par tous les biais elle me revient pour s'énoncer, foncièrement métamorphosée :

« Si Vous vouliez intercéder, Reine des patriarches, pour que mon âme, qui tremble, fût faite pensante de telle sorte que je l'entendisse dire quelques-unes seulement des merveilles de Votre monde ! »

Sans retard les opposants, les opposés, les gens tant sensés qu'ils se croient autorisés à filer du contresens, somment leur suffisance de m'aborder, en ricanant :

« Il n'y a pas de miracle, et tout le merveilleux, dans lequel tu as la sensation de baigner, n'est que du naturel dénaturé par ton imagination. »

Que sentent-ils donc, ces irréfragables qui ont bien curieuse mine dans un univers où leur indifférence à l'égard du sublime ne le cède en rien à la manifestation de leur aveuglement devant le prodige de cette insensibilité mariée au plus brutal dédain ?

Il ne me serait pas trop difficile, Reine des prophètes, d'illustrer toutes ces assertions par des faits empruntés à la France — ah, cette France, Fille aînée de l'Eglise qui, maintenant, entreprend tant pour renier son titre de gloire ! Ne vient-elle pas contaminer, jusque chez nous, les prêtres les moins résistants et les laïcs les plus hautains ? Mais j'attendrai le jour où un érudit vraiment français — et donc réellement catholique — viendra nous démontrer avec éclat que les prétendus progressistes parmi les clercs d'aujourd'hui ne sont qu'en plus sectaires les arrière-fils des jansénistes.

Je n'ignore pas qu'ils s'amuse à excuser leurs déviations par le mal plus diabolique fait par autrui ; qu'ils ont pris plaisir à se disculper, en accusant le voisin, le confrère ou le supérieur. Dans la tragédie que nous vivons, les parabases nous sont devenues d'une telle nécessité que nous nous sommes habitués aux digressions qui font tourner, plus ou moins, les sujets désagréables.

Quand Votre bien-aimé Gerbet fut nommé évêque de Perpignan, Théophile Foisset, ami de Montalembert, dans une lettre de félicitations écrivit cette phrase surprenante :

« J'ai été bien heureux de revoir Monseigneur d'Amiens, dont j'ai lu avec admiration le beau commandement contre la Russie. Il y a longtemps que ce pays est à mes yeux la patrie probable de l'Antéchrist. »

Cela se passa en 1853, ne l'oublions pas, et les temps, bien que troublés, ne furent pas encore à notre heure de la désolation et de l'abomination. Certes, Vous ne pouviez pas être surprise, à mon égal, par ce jaillissement prédictionnel de la vérité ; car Vous êtes trop dans les secrets de Votre Fils pour ne pas savoir qu'Il peut faire, s'Il le juge opportun, de tout un chacun l'instrument parlant de Ses Avertissements de moins en moins espacés.

Et, pourtant, malgré toutes les accusations de diversion, la grande Russie, sortant de son isolement suicidaire — à travers une mer rouge de terreurs accumulées par deux guerres mondiales et quantité de massacres civils — pour se rapprocher de l'Occident et s'intégrer lentement dans l'Europe (une Europe qui, par la faute même des moscovites, est contrefaite et affreusement « orientalisée » dans sa partie slave et hongroise), semble signifier une chose essentielle selon les intentions supérieures de Votre Fils, quoiqu'incompréhensible encore et cachée, momentanément, à mes sens subitement frappés et à mes réflexions singulièrement éveillées. C'est ce qui me fait porter mes regards bien au-delà des temps que Georges Bernanos visait quand il dit à son ami Henri Massis :

« Je serai fusillé par des prêtres bolcheviks qui auront le Contrat Social dans la poche et la croix sur la poitrine. »

En se trompant sur la personne et sur l'époque, il a vu juste au sujet des atroces conséquences du progressisme presbytéral en action : ce n'est pas lui qui a été la victime de la « révolution dans l'Eglise » ; quelques lustres après sa mort ce furent des frères chrétiens que des confrères, frocs et rochets tombés, assassinaient spirituellement. Et le cauchemar continuera.

Ah, Reine des Apôtres, si, par les forces combinées de nos désirs et de nos prières, nous pouvions rassembler dans le Temple, autour de Votre Fils, redevenu l'enfant de l'An Douze, les dix-milliers de clercs, de clercs de 1977, se disant à la recherche scientifique de leur foi, afin qu'Il leur parlât, comme Il avait parlé aux docteurs-interrogateurs stupéfaits d'alors ! Lui, du moins, trouverait les mots assez frappants pour leur

faire admettre la vérité, celle qui a été d'évidence au simple pêcheur, suffisamment dispos à la saisir au vol : que ce ne peuvent pas être les plus lointains successeurs des apôtres qui nous définiront les premiers principes de la doctrine chrétienne, que ce ne sont pas les interprètes actuels de l'Évangile qui en sont les auteurs et, donc, les transmetteurs mandatés de son esprit original, puisqu'ils n'ont ni vu, ni entendu le Maître et Ses Disciples. A qui, d'ailleurs, transmettraient-ils le Message de leur exégèse particulière, alors que leur philosophie n'admet plus la tradition, le transmis, l'admis et le fixé ? Etant, dans ce domaine sacré, pour la règle de la science herméneutique personnelle et de l'adaptation continue des textes inviolables aux changements périodiques des situations terrestres, ils n'ont ni la crédibilité, ni l'autorité nécessaires à l'imposition de leurs opinions. Leur propre théorie disant que chaque homme est maître de sa manière de concevoir les choses, tout le monde peut, s'il le veut, se faire gloseur et explicateur des Écritures, — ce qui revient à dire que tout le monde — comme dans le protestantisme — a le droit de vider de son contenu primaire le vase de la Parole et de décolorer le Verbe dans l'insipidité de son propre crû !

Et l'Esprit du Seigneur, le vrai, soufflera dans le désert d'une chrétienté à cent millions d'aridités ! Et les pierres, finalement, s'échaufferont et brûleront au feu de l'Inaltérable que nous aurons cherché à dégrader au plus bas niveau de nos déchirements de tirailleurs !

Mais voici qu'encore une fois, à sa manière brusque, mon âme vient usurper le piédestal de l'intelligence, pour se faire enquêteuse dans son propre royaume : Comment se fait-il que j'ai si rarement la vue, merveilleusement pénétrante, qui me ferait découvrir sur les flaques troublées du quotidien le reflet d'un sourire de l'Éternel, répandant ses rayons échauffants jusqu'aux aires de l'esprit humain ? Ou serait-ce plutôt le lustre de la grâce spumescence que mon âme n'aurait qu'à enlever pour se l'intégrer, comme je cueillerais le premier charme d'une matière noblement fleurissante ? Pourquoi ne puis-je, à volonté, augmenter les moments innommables qui semblent

m'offrir la chance de voir que les faits qui passent sont à deux faces, se contemplant mutuellement dans un miroir invisible et permettant à la face supérieure d'envoyer son image à la face inférieure, à la face inférieure de se mirer dans la supérieure, celle-ci voyant celle-là dans un bain de lumière métaphysique, et celle-là reflétant sa prompte allégresse dans une paire de larmes bien temporelles ? Parfois, en effet, une espèce de divination me fait pressentir le miracle mystérieusement caché de la grâce, opérant en moi et dissolvant, à l'endroit le plus faible, l'enduit temporel, paraissant couvrir mon âme : instantanément la mouillure se découvre, identique, dans mon œil.

Cette ligature de sensation, ce filet de savoir, se transcendant vers des forces qui, malgré mes efforts d'intellection, me dépassent, serait-ce l'indéfinissable agent par lequel ma foi se nourrirait de chaleur et ma religion d'entendement ?

Vous désirez plutôt, Reine des martyrs, que je dise, après Saint Augustin et dans son esprit :

« Dieu est assez bon et assez puissant pour ne permettre jamais qu'un mal arrive sans qu'on en puisse retirer quelque bien. »

Depuis que Votre Fils m'a empoigné, au sortir de ma jeunesse, pour m'enchaîner à Son Service par les liens des peines et des souffrances, des grâces et des exigences graduées, depuis qu'Il a forcé Son Eternel Adversaire qui, trop souvent, faisait valoir prise sur moi, de la lâcher définitivement — en tout cas, je l'espère et je prie pour que ce le soit —, je n'ai insisté que pour implorer Votre secours, célestement maternel, dans mes patientes entreprises de rétablir la Ressemblance avec le Père, dans laquelle Il avait daigné me créer. Depuis que j'ai appris dans les affres que mon âme est passible de tout : de chocs, d'angoisses, de blessures, de jubilations, de chutes, de guérisons et de rechutes, je sais qu'elle répond aussi à la loi des extensions, — les dons qui, par Votre intercession, lui parviennent, sont de nature à l'élargir, à l'affouiller, à lui faire prendre de la qualité, à la mûrir et à affiner sa transparence. Ne pas m'accepter tel que je suis, comme l'aurait voulu André Gide,

mais me changer constamment dans la direction du chrétien parfait, sinon de l'être suprêmement humain, me transformer dans la pénitence et par l'expiation, s'il le faut — non, je ne me fais pas d'illusion, il le faudra en permanence — et m'élever dans le perfectionnement, en quittant le sous-naturel par l'éclaircie menant vers le surnaturel : voilà l'échelle des valeurs douloureusement formantes que j'ai cherché à escalader, que je m'efforce de monter et que je continuerai à grimper, tant que je me saurai sous la surveillance générale du Ciel et la protection particulière de Votre Fils. Je ne voudrais pas faire mourir l'instant, qui passe, sans l'avoir engagé, sans l'avoir chargé d'un acte, ne fût-ce que celui de la contrition, et sans avoir fait peser sur lui la volonté de le rendre profitable, dans une rapide prière bien dite, encore au-delà de l'histoire qui s'écoule. Toute prière bien tournée vivra d'histoire aussi, en se mettant pieusement à la conquête du Père-Non-Histoire :

celle qui ira à Votre Fils rappellera les étapes de Sa Vie d'Homme, avant d'aller se jeter dans l'insaisissabilité de Sa Nature Divine ;

et celle qui voudra se réfugier dans Votre médiation maternelle, fera rentrer le passé et amener le futur dans le présent le plus vivant et le mieux sondé, en s'aheurtant à Votre présence merveilleusement attentive.

C'est ce qui fait que, tout simplement, tout spontanément, tout confidentiellement, je m'adresse à la Médiatrice de toute grâce pour qu'Elle fasse bénir ma croisade personnelle contre les raisonneurs incorrigibles qui, au seuil de notre Eglise où ils se sont faits veilleurs du monde adultifié, ne cessent d'obnubiler la Foi sous l'ampleur de leur dialectique enténébrante. De là mes élans directs et pleins de transports vers l'Associée de Notre Sauveur !

Certes, en quittant les services publics dans le monde, j'aurais pu reprendre mes travaux journalistiques pour servir à nouveau par le verbe écrit et diffusé ; j'aurais dû, peut-être, retourner dans l'arène des idées en guerre et me refaire le défenseur des innocents ou l'avocat des causes perdues. Mais,

voyez-Vous, je ne me suis jamais trop plu dans le rôle de journaliste pur. J'ai plutôt penché vers les sciences humaines, présentées avec art, esprit et amour, au-dessus des petits combats de la vie de tous les jours. J'aurais préféré renouer avec une habitude, prise tout jeune, en faisant suivre les coups de tête de mes seize et dix-neuf ans : l'édition d'un Journal de classe « Adjuva te ipsum ! » — on était « latiniste » alors, ou l'on n'était rien du tout — et le lancement d'un périodique littéraire « Junge Welt », d'une sorte de coup de baguette qui m'eût mis à même de faire paraître une grande revue, vraiment digne de ce nom et cultivant les vastes champs trilingues de nos terroirs culturels. Si j'y ai renoncé, c'est que la mise en livres de mes pensées et de mes sentiments, de mes repentirs et de mes réorientations, de mes changements et de mes attachements mieux fixés m'ont acculé finalement à la plus noble échappatoire que Vous représentez.

Non, je n'ignore pas que, malgré ma meilleure volonté, malgré mes efforts répétés, malgré mes tentatives continues d'emplissage, mes prières doivent Vous paraître vides. Et, pourtant, je les voudrais débordantes de foi et d'humilité, de gratitude et d'élévation, d'âme faite verbe et de cœur fait effluve d'amour et d'espérance. C'est à Vous que j'ai recours pour que Vous m'abandonniez les tout derniers pleins. Vous convaincrez facilement mes désirs et mes élans, mes goûts et mes aspirations personnels, — mon amour-propre se déclarant vaincu à l'avance. Pourrai-je m'écrier un jour, avec Votre Docteur, Duns Scotus, le « docteur Marianus » :

« La volonté est amour, l'action est amour, la science est amour, la grâce est amour. La pensée, sous la dépendance de la volonté, est amour. Donc le réel est amour. »

Vous voudrez bien m'aider, n'est-ce pas, pour que le souffle de cet enthousiasme se fasse assez fort — mais quelle haleine ne faudra-t-il pas à cette fin ? — afin de purifier ce qui, en moi, ne répond pas encore à l'attente du docteur. Qu'il se fasse influx permanent, m'obligeant davantage, en m'inondant à la mesure de mes vœux !

« In eo vivimus, et movemur, et sumus. »

Saint Paul l'a dit dans les Actes Apostoliques, sans spécifier les conditions, nous permettant de prendre part dans l'être, dans le mouvement et dans la vie selon nos propres possibilités et nos propres obligations : ce n'est pas Dieu qui le fera à notre place, et ce ne sera pas de Vous que je pourrai l'exiger.

Restant, par conséquent, sous le harnais de ma pauvre existence et subissant le joug de Dieu et de Ses Lois, je me remets au travail de la cogitation tendue, afin de trouver le moyen de désensorceler le monde « progressiste », en le dessatanisant ou en le démarxisant — ce qui est la même chose — et en le libérant, en fin de compte, de ses manies de se « libérer ». Mais pourquoi parler de manies, alors qu'il ne s'agit que de pures lâchetés et de misérables démissions ?

La folie de transformer en concepts généraux ce qui avait été intuition particulière, de changer en théories la pratique religieuse et de traduire en termes théologiques la prière de l'âme, ne travaille pas précisément dans le sens d'un développement de la doctrine, basée sur l'Évangile, mais dans le sens d'une ruine de l'Église, obtenue à long terme. Les soi-disant « théologiens », prêtres et laïcs, cardinaux et professeurs, qui nous abreuvent d'écrits modernistes sur la religion, sur le Christ, sur la Bible et sur la Foi, ont tout simplement perdu le langage du bon sens et oublié la langue honnêtement naturelle. S'ils voulaient retourner à la façon de dire des Apôtres, en appliquant la philosophie et la théologie des hommes sagement probes, s'épanouissant en pleine adhésion au surnaturel, aux miracles et à la Révélation, l'Église de Notre Seigneur connaîtrait à nouveau les grandes époques du christianisme, avide d'âmes amoureusement acquises.

Nous sommes bien forcés, aujourd'hui, de constater, à chaque coup d'œil, que les gens chrétiennement sensés auraient tout compris de leur religion, si les théologiens, qu'on dit progressistes, ne s'étaient pas mis à l'expliquer.

Ah, Reine des confesseurs, ces incessantes tentatives, reprises et renforcées après les échecs consécutifs, d'innervier les mots que je trouve et les phrases que j'aboute ! Quand donc arrive-

rai-je, à la mesure de mes souhaits et de mon impatience, à faire passer dans les prières, que je forme, mes sentiments les plus prêts à éclater de ferveur et de dilection ? Que je serais satisfait de moi — jamais je ne l'ai été —, si la moindre de mes paroles et le plus simple de mes gestes pouvaient sécréter ma foi, en deçà comme au-delà de mes invocations ! Que je jubilerais en vous, si je pouvais faire de ma vie une poésie, belle et communicative, non pas en longueur, mais en intensité, un admirable quatrain, peut-être, où toute l'existence se retrouverait en essence, tout comme l'intégralité de ma piété explosive se retrouve, contenue, dominée et diamantisée, dans le « Pater noster » !

Malheureusement, c'est notre destin d'homme déchu d'être sur la pente, et c'est notre destin de catholique de nous y sentir, d'y être conscient du danger de glissement que nous courons, et de changer les risques de chute, à prendre au jour le jour, en autant d'adjurations : appels à nous voir soulevés, à nous savoir élevés sur les ailes des efforts, auxquels nous nous soumettons, afin d'éviter les défaillances aux aguets ! Quelles ingéniosités à mettre en jeu et quelles ressources spirituelles à épuiser, avant d'y arriver !

Mais le génie, Vous le savez mieux que moi, n'aime pas les grands gestes, ni les marches triomphantes, ni les déclarations de choc. Il préfère les mouvements calmes, les paroles qui vont au cœur discret plutôt qu'à la raison claironnante ; la vie mondaine l'agace, et le silence d'une idée, avide d'éternité, le passionne, même au-delà du sentiment qui éveille les répliques émues et émouvantes. Le génie, c'est, dans l'univers spirituel, l'intouchable touche-à-tout qui, d'un caillou de mer, fait un crabe en feu et d'une blessure de l'âme, la porte d'or par où entre l'envoyé de Votre Fils : il viendra, cet envoyé, non en philosophe, mais en dispensateur de grâces et de souffrances, de gloire et de méconnaissance, de grandeur et d'amertume.

C'est ainsi qu'un jour Vous m'avez donné toute la mesure de mon superbe néant, dans l'incommensurabilité même de mon affection pour Vous et, par Vous, à travers Vous, pour

Votre Fils, en me plaçant tout à coup devant le Saint d'Assise et ses supplications, aussi prodigieuses qu'effrayantes :

« Mon Seigneur Jésus-Christ, faites que je sente dans mon âme et en mon corps la douleur que vous avez éprouvée dans votre très cruelle Passion ! Faites qu'en mon cœur je ressente autant que possible l'excessif amour dont vous, le Fils de Dieu, étiez embrasé, en endurent pour nous, pécheurs, une telle Passion ! »

N'était-ce pas Vous, alors, qui me suggériez le même vœu, refusé par tous mes sens, subitement scandalisés, vivement épouvantés et promptement désamorçés, alors que, tout en pleurs, je ne pus que reculer devant cette vue et confesser mon impuissance instantanée, face à l'abîme qui, brusquement, me séparait de Frère François ?

Un dard, cependant, est resté quelque part dans mon corps, dans mon cœur, dans mon esprit, s'acharnant, dans la plénitude du sens, à me rappeler l'humiliation de ma défaite, tout en m'invitant, par trois biais, par trois fois trois hésitations de plus en plus victorieuses, à retenter la divine aventure : le saut — ou serait-ce un jet ? — dans l'absolu de la désolation.

Aurais-je à dessein, et bien malgré moi, parlé d'impuissance instantanée, parce que mon subconscient se serait emparé d'une variante du vœu pour en faire un désir ou un souhait à conserver, à dorloter, à amplifier, à remplir d'impatience, à enfler d'ardeur et à m'être flanqué, inopinément, en pleine oraison ?

Du même coup, il m'est infiniment douloureux d'avoir l'air de m'opposer publiquement et d'être rebelle à la hiérarchie ecclésiastique, en prenant position contre certains silences, contre certaines étrangetés dans la liturgie ou contre certaines tendances dans la résistance exigée face à l'ennemi. J'en souffre, alors, parce que je n'oublie pas mes obligations filiales, ni mes devoirs d'obéissant. Ce qui me fait agir, bien à contre-cœur, c'est l'autre obligation, c'est l'autre devoir du croyant, témoin de relâchements trop tolérés : Tel Saint Paul devant Saint Pierre à Antioche, il doit résister au préposé pour se rendre à la pureté et à l'entièreté de la Doctrine !

Assurément, mes premières contrariétés proviennent du libéralisme. Le libéralisme, grand capitalisateur partout, se donne à la droite comme il se livre à la gauche. C'est qu'il s'équilibre par les gains faits des deux côtés, en s'efforçant de vendre, sans distinction de clients, son naturalisme, séductivement voilé, qui est générateur de toutes les abdications humaines. Ecoutez son cri de ralliement : Vivre sa vie ! C'est comme une explosion de convoitises : désir de jouir de tout dans le monde, appétence permanente de voluptés, volonté d'assouvir partout ses avidités matérielles et recherche fiévreuse de délectations toujours renouvelables dans une liberté sans bornes, la vie n'étant, dans la chasse aux joies les plus insolites et les moins avouables, que l'indicible happelourde des maîtres du sensualisme à raffiner.

Leur vie ? Mais elle ne leur appartient pas ; elle leur a été prêtée ; s'ils en ont l'usufruit, ils sont loin d'avoir la permission de la gaspiller morbidelement. Le propriétaire est toujours là, prêt à la réclamer et à demander les comptes de la gestion, faite pendant le passage d'une lumière à une autre. Le naturalisme polycéphal : voilà l'hydre qu'écrasera, à la fin, Votre pied sauveur.

Vous me rappelez, à l'improviste, la belle figure d'Antonio Rosmini, assez lucide pour repérer, assez subtil pour déterminer « Les cinq plaies de l'Eglise » de son époque. Il fut prompt à proposer de les faire cicatriser à partir de Rome, au prochain Concile, — qui aurait dû être celui de Vatican-Un. Malheureusement, les hommes venant de 1848, les libéraux-naturalistes, les révolutionnaires et les révolutionnés, les réactionnaires et les réactionnés d'alors, n'étaient pas près de remédier à leur état de maladie spirituelle. Une douzaine de décennies plus tard, cependant, le prêtre-savant, décrié comme hérétique, devint l'avant-coureur des artisans de Vatican-Deux, trop bien lancés, tout à coup, pour rester sur le terrain de course qu'Antonio Rosmini avait magistralement circonscrit. Tout comme le bombyx dans son cocon, l'erreur s'entoure de l'air vivifiant de la vérité, de laquelle elle dérive ; elle ne pourrait pas vivre sans l'enveloppe qui la nourrit, mais qui, à la longue, perdra sa capacité nutritive.

Du temps de Luther, Reine des Vierges, les Franciscains ajoutaient cette invocation à toute heure canonique :

« Gaude et laetare, Virgo Maria, quia cunctas haereses interimisti in universo mundo. »

Mes connaissances personnelles du mal opérant dans le monde presbytéral — et presbytérien — ne m'invitent-elles pas à me faire capucin trois fois par jour et à allumer chaque semaine le brasier des zizanies luthérisantes, arrachées pour être séchées au Soleil du Christ et de Sa Très Sainte Mère ?

Par Vos sept douleurs aidez-moi, aidez-nous ! Aidez ces innombrables âmes tièdes, sur le point d'être vomies, qui, gentiment, se bravent avec leur clergé fonctionnarisé, constatant bilieusement que les quêtes dominicales ne montent pas en proportion de la hausse des prix ! Aidez-moi, afin que Notre Seigneur lui accorde et leur accorde encore une chance !

Chaque jour j'implore Votre intercession pour que le Verbe vienne féconder mes pensées et fasse descendre les lumières de la Vérité et des Vertus dans mes facultés de connaître. Sous Ses Impulsions continues elles passeraient de là dans celles de mon agir. Dès lors je ne désirerais plus que de pousser mes louanges dans le sens de la meilleure coopération avec Lui. Ah ! que ce serait exaltant si, un jour, face à Votre sourire diaphane je pourrais dire, en Vous avisant :

« Sum Dei adjutor ! »

Oui, je sais que je suis immodéré dans mes prières, quotidiennement reprises. Et, pourtant, je continuerai à répéter :

« Faites que mes pensées, toutes mes pensées aient une belle âme ! Aidez-moi davantage, afin que toutes parviennent à loger, en leur fin fond, mon âme à moi, mon âme purifiée et dégagée de la moindre trace de ce qui pourrait alourdir, engourdir, souiller et flétrir ! Car il faut bien que j'aie porter mes regards, mon cœur et mon âme à ceux qui, dans notre « mundus refrigescens », ne connaissent plus Dieu, tout en en mourant d'amour. »

Gagner des âmes, en regagner par Votre intermédiaire, pour Votre plaisir, pour mon rachat et pour la plus grande gloire de Votre Fils : c'est cela, oui, c'est cela qui opère au fond de mon aspiration. Ou bien, me méprendrais-je sur l'ultime sens de mon désir d'Absolu, qui ne serait qu'avidité de découvrir ma propre âme, afin de la faire perceptible à travers toutes mes sensations, traduites en paroles, et au-delà des expressions approximatives de mes idées, assoiffées, elles aussi, de clarté, de beauté, d'harmonie, de profondeur et d'ordre sous l'effet sublimant des émanations de l'Eternel ? Peut-être qu'en fin de compte ce n'est qu'une passion, tempérée par la raison, d'aller pénétrer dans le doux climat que savent créer l'amour du pur et le sens religieux de l'existence. Peut-être devrais-je rappeler ici, du « Soulier de Satin » de Paul Claudel, les belles paroles applicables à nos conditions :

« Le Luxembourgeois qui habite en Luxembourg, c'est trop petit, on étouffe ! il y a la France sous les pieds et la Belgique sur la tête et dans le côté l'Allemagne, essayez de remuer avec ça ! »

Il remue, cependant, il se remue, il cherche à remuer « ça », il n'y réussit pas trop mal, puisque de tout « ça », il emporte quelque chose de vital, d'encourageant, d'enthousiasmant, de stimulant et d'enrichissant pour le faire valoir en Europe, en Amérique, en Afrique, en Asie et en Océanie. Car là il fait œuvre de missionnaire, par écrit ou par parole vive, tout en élargissant, spirituellement, sa petite patrie aux yeux et dans la mémoire de ceux qu'il rapproche de l'Evangile et qu'il Vous offre tout convertis à l'Enseignement de Votre Fils. Il les aura soustrait, pour longtemps peut-être, aux attaques mortelles de la gent révolutionnaire.

Vous me dites que c'est une erreur inqualifiable de croire que la Révolution aurait commencé en 1789. Elle est continue et représente, depuis la chute d'Adam et d'Eve dans le Paradis, un nouvel ordre de choses qui s'appelle désordre ou, pour le définir avec le Berlinoise Frédéric Stahl, « la fondation de l'état public tout entier sur la volonté de l'homme mise à la place de la volonté et de l'ordre de Dieu ». Ses finalités, proclamées dès le début, s'affirment et se réaffirment, logiquement : anéantis-

sement de toute constitution naturelle et historique, abolition de la propriété, négation de Dieu, déification de l'homme, émancipation de la chair, vicification de l'humanité et asservissement des peuples par l'Etat gouverné ochlocratiquement.

Cela avait un accent d'étrangeté, dans les premiers temps, cela faisait naître l'incrédulité, cela stupéfiait encore. Mais de nos jours cela se fait manifeste, cela se contrôle un peu partout et cela projette ses ombres, sortant des loges maçonniques et des politbureaux marxistes, jusque dans le chœur, oui, jusque dans le cœur même de l'Eglise catholique.

Ayant compris, enfin, que le mal dans le monde est l'effet d'une volonté humaine, corruptrice du bien universel offert par Dieu, il me sera possible, dorénavant, de voir à travers les tares et les plaies pour retrouver sur leur fond le bien, donné gratuitement par le Créateur. Il est possible que je pleurerai encore de celles-là, alors que mes gémissements iront humidifier un arrière-champ de joie qui fera que la larme dans mon œil aura un éclat de sourire, visible à tout abordeur chichiteux.

Certes, le mal commis, en changeant parfois l'aspect physique des choses, devrait me transformer jusqu'à me rendre méprisable et haïssable, mais ce qui contribue à me ressaisir, à refaire ce qui avait été tristement accompli, à effacer les traces du mal en action et à subjuguier cette force de la déchéance, c'est, outre la grâce du Ciel, le statut métaphysique de mon être, prêt à se faire repentant et reconnaissant. C'est un statut immuable qu'aucun accident ne saura priver de son indépendance. Car le mal dans l'univers y a été introduit de la propre volonté de l'homme. Le Créateur, respectueux de la liberté de Son Sujet, mais lésé dans Sa Bonté et bafoué dans Sa Création souillée, ne l'a pas voulu, bien au contraire. N'est-ce pas Sa Justice qui, pour le moment d'une hésitation, semble s'en désintéresser, afin de punir le coupable, en le forçant de supporter les séquelles de son acte jusqu'à ce qu'il se redresse, reconnaisse son tort, se refasse adorateur du Très-Haut, en combattant le mal qu'il a provoqué, pour en accepter sa juste part de pénitence ?

Il est immensément difficile de remonter les pentes, de guérir ce qui avait été malade, d'extirper ce qui avait vicié avec tout ce qui avait été vicié, d'oublier les laideurs, d'ignorer les turpitudes, de rétablir, à la mesure de ses moyens, la beauté de l'Univers selon les intentions du Père Créateur et de voir la majesté de la grâce, opérant, par charme, dans l'harmonie, pour chanter à nouveau :

« Laetabitur Dominus in operibus suis. »

Ils Vous appartiennent déjà, tous ceux qui aiment ce qui est sain, ce qui est grand, ce qui est vrai, ce qui est beau, ce qui est juste, ce qui est noble, ce qui est fort, ce qui est innocemment simple, parce que, la grâce aidant, ils trouveront la voie conduisant vers la Béatitude.

Je sais, pour ma part, que la conversion n'est pas nécessairement la substitution, lente et douloureuse, d'une conception du monde à une autre. Mais j'ai horreur de la vie facile et je trouve exécrable l'existence jouisseuse de mes contemporains. Je m'isole, en pensant que c'est le bon travail qui sanctifie la vie ; que c'est la lutte contre soi-même, en vue d'un acte bénévole de solidarisation, qui le fructifie, et que c'est l'ajout d'un élément cordial qui spiritualise l'action bien faite dans toute la suite des gestes qu'elle exigera.

Mais je souffre aussi, et tout en moi se fait cri pour se réfugier dans la grâce qui guérit. Non, Reine de tous les Saints, mes sens endoloris se trompent et me trompent, en épousant les humeurs de ce qui est charnellement impressionnable — il y a, au-delà des cris, les très curieux échos, allant se perdre sous l'abat-bruit de la patience, qui m'indiquent qu'il y a des mystères, au bord du miracle, dont la guérison refusée est la source. C'est la seule direction dans laquelle je puisse me dépasser dans ma passion, — mais c'est la voie la plus ardue, la plus répulsive et la plus répudiée : celle qui mènera à la sainteté.

Je Vous répète ce que j'ai déjà dit au Seigneur, quand, transpercé par la douleur et battu par les verges de la déception, je m'écriai :

« Ce n'est peut-être pas lourd comme souffrance ; cela ne dépiaute pas encore mon corps, ni ne vulnère trop la partie charnelle de mon esprit ; mais cela fait mal, quand même, cela aide à aiguiser les dents du doute avec les griffes de la crainte. Il y a en moi quelque chose qui semble se préparer à faire volte-face pour se détourner de l'auteur des chagrins, affections, blessures et supplices. Je dois faire des efforts de volonté, alors, afin de rencontrer ces mouvements, afin de leur résister, afin de les renverser pour dire à la fin : Merci, mon Dieu ! Manus tua tetigit me, et ainsi je sais, jusqu'au fond de mes sentiments, jusqu'à la racine de mes sensations, que Tu es près de moi, que Tu es le plus près possible, puisque Tu es avec moi au beau milieu des peines que Tu ressuscites ! »

Combien de fois ne Vous ai-je pas vue près de la Croix, sur laquelle Votre Divin Fils promit les joies du Ciel au brigand pénitent, alors que Sa Tête, Ses Mains et Ses Pieds transpercés instillaient le sang rédempteur dans l'espace, et que Vos sens, frappés au plus vif, suivaient le terrible égouttement ; combien de fois ne Vous ai-je pas vu donner la réplique tacite à l'Agonisant par le doux suintement de Vos larmes, les gouttelettes rouges rencontrant les incolores pour s'entremêler dans les goulottes du Temps, tout comme le Cœur Sacré de Jésus et Votre Cœur Immaculé, battant à l'unisson dans le même martyre, se liaient pour toujours, en assumant ensemble le parachèvement du salut humain dans les siècles à venir !

Voilà près de deux mille ans, déjà, que Vous avez été Mater Dolorosa ; voilà près de deux mille ans que Vous n'arrêtez pas de suivre Votre Fils, recrucifié à longueur de millénium, pour souffrir derechef Sa Passion et pour réaccepter les affres humaines ; voilà que les sept glaives sont tournés et retournés, près de deux mille ans, dans Vos blessures. Ne serait-il pas temps, enfin, que Votre Fils fît cesser ces tourments, continués par procuration, et que Vous nous apparussiez dans les splendeurs célestes de la Mère de toutes les allégresses ?

S'Il ne le fait pas, c'est que nous n'avons plus pris au sérieux Son Calvaire, en n'en tirant pas l'immensité possible des valeurs salvatrices. Cela nous condamne à repasser par là

et à subir tous les affronts et toutes les douleurs, de la flagellation à la crucifixion, du Christ Jésus : cette humanité ingrate, continuant à renier le Sauveur et Lui préférant les Barrabas modernes, héros couronnés par Sa Majesté l'Imbécillité, ira, avec son terrible fardeau, vers la hauteur où elle subira ses dernières tortures.

Nous en sommes, Reine conçue sans le péché originel, et nous en pressentons les malheurs : ce que nous aurons négligé dans le temps, nous surviendra à contre-temps ; ce que nous aurons refusé d'admettre aux heures du repos, s'imposera à nous aux heures d'éveil. Le témoignage que nous aurons oublié de rendre aux belles saisons de notre existence, sera exigé de nous — au multiple — lors des tristesses hivernales qui pèseront sur le monde chrétien. Les suites que nous réserverons aux doctrinaires ecclésiastiques, appelés à assumer des charges spirituelles, mais s'entêtant à se placer sur le plan économiquement et socialement politique, à relent communiste, nous forceront demain, après-demain, de les échanger contre celles que le désordre général aura transformées en catastrophes.

Hélas ! je ne suis déjà plus convaincu, dans l'absolu, qu'aujourd'hui les canailles soient coudoyées, comme aux douzième et treizième siècles, de quantité de Saints. Je crois plutôt que les jolies crapules, plus nombreuses, surtout dans le domaine des idées ou dans ce que, par euphémisme, on se plaît à nommer domaine intellectuel, ont bien plus souvent l'irritante sensation de frôler la manche d'une Sainteté repoussée ou d'une Vénéralité dite incanonisable par les courtisans romains de la marxisterie établie. Depuis que ces gens arrivés parlent tant de l'homme, sans parler à l'homme, parlent trop de l'âme, sans parler à l'âme, je n'arrive plus à effacer de mes visions diurnes cette image terrifiante :

Dans l'olivieraie d'un monde rebelle, couvant son souf, Pierre, au milieu de ses compagnons ensommeillés, dort, pendant que Votre Fils, Sueur de Sang jusqu'à la fin des temps, verse l'immense rançon de notre rachat, en revivant Son Indicible Agonie.

Grâce à mon très vénéré patron Saint Antoine de Padoue, je me sens ici en territoire de connaissance. Bien que je sois loin, très loin, de l'envie de récrire son livre : « Contra praelatos et malitiam eorum », en l'appliquant aux événements des temps de la teilhardolâtrie, je me sais entraîné, par étapes, à suivre son exemple dans la stigmatisation des religieux infidèles, des prêtres indignes et des prélats vaniteux. Celui que Saint François d'Assise avait l'habitude d'appeler « Mon Evêque » et que d'autres ne cessaient de craindre comme « marteau des hérétiques », avait le souci d'unir la science à l'apostolat, la belle forme à la pensée profonde, la culture intellectuelle à la piété, afin d'éviter que son public n'allât au mépris de la parole, à l'ennui durant le sermon, au dégoût à l'égard de l'Evangile et à la critique au sujet de sa méthode d'expliquer et d'exhorter. S'il fut simple, délicat et brillant dans sa manière de servir la Vérité, il ne sut jamais se montrer flexible, doux et modéré, quand il s'agissait du comportement des mauvais pasteurs. Toutes leurs tentatives de « démystériser » la vie des hommes n'ont pas pu le priver de la sensation, chaque jour revécue, que l'existence des croyants reste plongée dans le mystère et qu'en lui seulement notre destinée arrive à se développer vers le supérieur.

Dans la Maison de Votre Fils nous n'avons pas été de simples locataires — et locataires tolérés encore ! Les successeurs indignes des Apôtres n'ont toujours pas réussi à trouver la ficelle qui leur permettrait de nous lier mains et pieds, tout en nous sommant de déguerpir. Je devrais avoir recours, pourtant, à une autre appellation pour avoir, en l'invoquant, Votre secours dans mes procès, bien que, par ce fait, je puisse Vous mettre en opposition avec Votre meilleur nom de gloire : Notre-Dame de la Miséricorde. Notre-Dame de la Justice, toutefois, ne déclinera, je le sais, ni l'une, ni l'autre, puisqu'elle s'efforcera de faire concorder les deux dans sa puissance d'amour.

Ne Vous ai-je pas prié, un jour à peine estompé dans les brouillards du passé ? :

« Aidez-moi à trouver les accents qui accrochent, les mots qui pénètrent, tels les harpons dans la chair des baleines,

dans le cœur des hommes prêts pour la pénitence, pour la conversion et pour l'action réparatrice ! Aidez-moi à trouver les idées qui s'installent dans les esprits affamés, et je Vous livrerai des âmes et des âmes, pour que Vous puissiez les déferer à Notre Seigneur ! »

Ah ! Reine élevée dans les cieux, que la Parole du Christ me paraît miraculeusement simple, dès que je la compare aux textes de Ses derniers disciples : écrits compacts et ambigus, épais et flottants, serrés et obscurs, denses et louches, à la fois, alors que nous avons faim du clair, du décisif, du tranchant et du certain !

Aidez-moi à les rappeler à l'ordre — à l'ordre de Dieu ! — pour qu'ils transmettent la Parole exacte du Très-Haut, après l'avoir prise à cœur, au lieu de la travailler jusqu'à l'épuisement total de son essence spirituelle ! Donnez-moi et donnez-nous la voix qui couvrira tous leurs sophismes et faites que nous obtenions la chaleur et la lumière, assez intenses pour dissiper les nuées philosophico-théologiques que produit, au contact des chaudes réalités chrétiennes, la froideur de leurs esprits calculateurs, de leurs cœurs desséchés et de leurs âmes troublées !

Ce qui ne cesse de me passionner dans Votre inimitable vie, dans Votre vie qui a été unique et qui le restera, c'est le point d'impact de l'Eternel et du Temporel, embrayés l'un sur l'autre, à ce qu'a cru Charles Péguy ; c'est l'incision faite à Bethléem, au milieu de la clarté, enflammant, embrasant, éclairant et inspirant les bergers, dans le temps d'Hérode et des Rois Mages. N'était-ce pas ce feu dans la brèche de la nuit, cette brûlure dans l'attente trouée, cette lumière dans la cassure du moment, cet amour dans l'ouverture faite aux cœurs qui devait être, jusqu'à l'embouchure des siècles, l'entrée de l'éternel dans le temporel ? N'est-ce pas, en même temps, la fissure dans le clos noir, à travers laquelle mes prières parviennent à Vous rejoindre pour aller au noyau candescent de l'Amour Eternel, fait homme à nos profits ?

Certes, il m'est infiniment difficile d'établir, d'un seul coup de penser, la distance qui me sépare, par des abîmes d'éternités,

du Créateur. J'arrive péniblement à me dire que la distinction entre Lui, le Tout, et moi, le rien, n'est ni de forme, ni de matière, mais d'essence et d'existence, selon la définition de Saint Thomas. Je ne sais que le strict minimum de Dieu, notre Père, qui me remplit sans que je puisse hausser les dimensions de ma piété ; elle se veut enveloppante, pourtant, cette piété, elle se veut embrassante au niveau de Son Indulgence, par laquelle, tout simplement, tout divinement, Il efface la témérité de ma tentative de L'agripper, afin de Le pénétrer. Et j'arrive à cette limite où le raisonnement, imperceptiblement, se fait prière, tandis que je quitte l'espace, lieu des corps, pour entrer en Lui, lieu des Esprits, d'après Malebranche. Et là, Reine du Saint Rosaire, Vous avez le pouvoir de m'amener à la plus grande jouissance de Dieu, dans laquelle j'arriverai à oublier les admirateurs de l'« Opinion publique », mise à la place de la conscience, et à prendre, humblement, mon « brevet de misère ».

Prenant ainsi — et du même coup — l'assurance des forts en foi, payant les prix de volonté, d'endurance, de courage, d'humilité, d'abnégation et de pauvreté, je n'hésite plus à Vous dire, combien j'aurais aimé à Vous nommer Notre-Dame des Démolis, puisqu'on est en train de détruire tout l'édifice de notre belle Eglise d'hier. Mais voilà, il y a Jehan Rictus, le poète qui, en 1900 déjà, Vous a décerné ce titre. J'en pourrais ajouter : Notre-Dame des Trahis, Notre-Dame des Dépouillés, Notre-Dame des Pourchassés, en suivant les idées de frère Jehan. En fin de compte, cependant, je reviendrai toujours à Notre-Dame de la Tendresse maternelle pour prier devant elle et par elle, avec le chanteur argotant :

« Seigneur, mon Dieu, sans que cela vous froisse,
Je vous tends mon cœur, comme la Pucelle,
Et puis mes bras chargés d'angoisse,
Lourds du malheur universel... »

Et c'est par Vous, Reine de la Paix, que j'entends implorer, encore et encore, Votre Fils, la Miséricorde faite chair, il y a deux mille ans. Mais voici que, soudain, mon « mendiant ingrat », Léon Bloy, vient me distraire. Un jour il prononça

une phrase qui eut pour moi la rapidité d'un éclair dans son énonciation et l'effet d'un tonnerre dans mon ouïe intérieure, — la revoici, sans être appelée, pour me frapper en pleine mémoire :

« Quand le moment sera venu et que les hommes agoniseront de terreur au fond d'un gouffre de silence, on entendra soudain l'éclat de rire colossal de l'Immaculée Conception. Elle rira au dernier jour. »

J'ai le sentiment précis, en ce moment, que le bacchanal apocalyptique est déjà à la sortie des bourrasques pour aller se mettre au calme, au silence, au silence absolu, et faire jaillir, comme une annonce imprévue du Dernier Jugement, Votre « rire colossal ».

Arrivé à ce point de ma vie ascendante, où mes cheminements ont pris l'allure de rapprochements à ce qui prévaudra en fin de compte et que mes approximations dans le juste penser se sont transformées en rigueurs dans l'enclos de la précision, Vous me faites affronter, une dernière fois, je l'espère, l'homme de la « Révolution », le fouetteur d'un renversement curieusement variable d'adulte à adulte et bien tombant par rapport à mon évolution, puisqu'il tombe et fait tomber dans tous les boursiers. Vous voulez que je donne la réplique à ses misérables moqueries, s'acharnant à conspuer tous les sujets comme tous les objets de notre foi. Que pourrais-je lui dire d'autre que ces quelques mots allusifs au sort qui nous attend, les uns et les autres, de l'autre côté de la barrière invisible ? :

« Permettez qu'à votre profession de foi athée j'oppose ma profession de foi catholique ! Admirons ensemble, d'abord, les aises dans lesquelles nous nous trouvons, en nous étendant sur des problèmes de cette envergure ! C'est un immense complexe d'idées, de philosophies et de théologies qui doivent nous dépasser tous les deux. A moins que nous ne nous soyons adonnés à de très longues études, prenant leur départ à la patristique, passant par Saint Augustin et Saint Thomas d'Aquin et aboutissant à Maritain et consorts, tout en doublant cette pénible marche intellectuelle et spirituelle d'une autre, non moins épineuse, allant des hérésiarques à Voltaire, de Voltaire à Marx et de Lénine aux « dii minores » de l'antichristianisme.

Il me paraît élémentaire, en effet, sinon indispensable, de se faire une science, d'abord, une conscience, ensuite, avant de prendre et ses décisions et ses responsabilités finales. Ce qui, évidemment, pourrait nous mettre sur des plans différents, à des étages qui seraient sans communication entre eux. Mais cela nous réunirait, sentimentalement et psychologiquement, dans un même état : celui de l'inquiétude, peut-être inavouée d'un côté, mais franchement avouée du mien, — de l'inquiétude devant la fin réelle des choses.

Pour vous, elle percera dans les questions telles que : Sera-ce ? Ne sera-ce pas ? Que sera-ce en vérité ?

Pour moi, elle se posera par rapport à mon destin : Comment sera-ce ? Sévère ou indulgent ? Salut ou condamnation ?

Nos réactions, elles aussi, sont dissemblables, en ce moment : vous riez de ma foi et de ses effets dans ses exigences remplies, et je souris de votre rire, un peu tristement peut-être et avec cette larme cachée qui, dans l'humour manifesté, est le produit du tragique. Car, que sera-ce, visiblement, pour nous deux ? Un nom, un souvenir qui s'estompera, des cendres ou des poussières qui resteront un certain temps !

Cendres ou poussière : voilà pour vous le matériau de la fin. Pour moi, celui-ci ne comptant pas, ce sera l'immatériel avec tout ce qu'il entraînera, nécessairement, comme conséquences.

Et, au-dessus de tout cela, il y aura une force insaisissable qui nous départagera. Mais là, encore, il y aura pour moi la question des questions :

Nous départagera-t-elle réellement, en nous séparant pour toute une éternité ?

Je l'ignore parce que ma foi m'impose la croyance au miracle de la divine miséricorde, fait dans l'ultime seconde de votre existence terrestre. Ce qui pourrait nous réunir encore, dans un autre monde, où en frères d'une autre nature nous serions appelés à clore, au plus haut point d'entente possible, notre débat philosophique et théologique d'aujourd'hui.

Acceptons le rendez-vous ! »

Face à Vous, ma Mère, et face à l'ennemi d'une autre envergure, je n'hésiterai pas à proclamer ma confiance : Vous serez, lors de ce rendez-vous, Celle qui me secondera, sans pour autant rejeter l'autre : un enfant, surtout un enfant perdu, cela pèse tellement dans Votre balance d'Amour et de Charité !

Non, je n'entends pas, je ne veux pas trancher dans des questions de théologie pure ; ce n'est pas là mon domaine, bien que, de nos jours, la théologie officielle cherche à s'infiltrer, autoritairement, dans le temporel que j'occupe, partiellement. C'est cette partie que j'ai à gérer comme citoyen et comme croyant. Par la force même de ces intrusions et de leurs implications, je perds ma situation d'« homo quietus » ; je me sens visé ; je me sais défié, parfois, et alors il faut que je me mette à batailler. On m'attaque, ne fût-ce que par personne interposée, et je réplique. On veut m'opprimer dans le frère, et je protège nos libertés. On ruse avec moi pour me gagner à un joli mensonge, et je suis obligé d'aller témoigner ouvertement de la vérité. Voulant être sincère en tout, je me vois mis soudain sur le plan incliné de la méfiance. Oui, je me méfie de moi-même, je me méfie de mes propres sentiments et de mes réactions émotionnelles. Je m'épie donc et je guette ma conscience que je voudrais totalement droite et honnête.

Vous êtes bien placée pour me dire, alors, sans même profiter de la science de Votre Fils, que, quoi que fassent les théologiens mal avisés ou mal intentionnés et quoi qu'ils puissent proposer de nouveau à notre foi, l'Eglise est tellement vaste que ces gens, en s'attaquant à l'essence de la Fondation Divine, ne sont rien par rapport à ses incommensurables dimensions : en elle ils ne font que sombrer, après tant d'autres, comme le galet de plage coule dans les profondeurs de la mer. Pour élevé que puisse être le nombre des déviés, qui se font déviateurs professionnels, il restera toujours assez de membres crédibles de la « schola theologorum », appelée à corriger les erreurs éventuelles de l'« Ecclesia semper reformanda ».

Tout cela s'offre, à mes regards aussi peinés qu'émerveillés, comme une Eglise en pleine attente pentecostale : le miracle

des compréhensions générales, s'accomplissant dans une seule langue et dirigeant les égarés dans la Seule Maison de Dieu !

Comme je n'avais pas été choisi par la Providence pour être victime dans les temps de la tempête, il ne me resta qu'à me faire, dans le calme d'après la rafale, l'apôtre du Seigneur, tout dispos à servir par l'arme de la parole : élément hautement spirituel et dangereusement explosif dans la bataille des idées en cours ! Aux moments toujours mortels, parce que sursaturés de malignités, où je me sentais au plus bas de l'existence humaine, au ban du monde civilisé, j'étais, sans m'en rendre compte, au plus haut ; j'entrais, sans m'en douter, dans la maison de la spiritualité catholique, je rentrais, sous les coups de la bête faite homme, sous les crachats de haine de l'homme fait bête, dans le plein de mes souffrances de salut. Au-dessous de la guerre temporelle je menais, à mon insu, l'autre, la plus dure, la moins connue, celle qui était parallèle à l'autre, se passant à l'intérieur et au supérieur : la guerre spirituelle contre moi-même.

Croyant être dominé par le satanisme temporel, je me plaçais, providentiellement dirigé, sous le règne de l'âme. Et vingt ans, trente ans, trente-cinq ans plus tard je comprends, je commence à comprendre que les peines supportées n'étaient que ma plus forte protection, que l'immensité de mon isolement, au fond des désespoirs successifs, m'attachait à ce qui est Tout-Puissant et Toujours-Avec-Nous, et que la proximité de la mort, dans ses formes les plus sinistres, se présentait comme une promesse de vie surélevée, dussé-je pour cela passer par le four crématoire.

Le grand monde m'étant fermé de force, je me vis obligé, poussé en quelque sorte, à trouver une issue à travers l'immonde. Enchaîné au réel le plus abject, flagellé jusqu'au sang par la matière la plus tranchante, je me mis à découvrir un coin de repos, de reprise de force et d'espérance dans le surréel, ignorant encore que quelques décennies plus tard — cette transformation miraculeuse étant tellement lente à se faire — mes larmes versées me reviendraient sous forme d'éclats de joie pure et que les sacrifices concédés rageusement me seraient retournés comme autant de gloires différées.

Il se peut, évidemment, que le défaut de vue soit de mon côté ; que je sois encore trop lourdaud pour saisir, au fil des heures pour ainsi dire, tout au long de ma passion, que ce qui est réellement dynamique, attrayant et entraînant dans les temporalités, est d'ordre surnaturel ; que bien au-dessus des puissances charnelles qui me rivent à la matière la plus détestable et la moins payante, il y a les puissances intellectuelles, morales, mystiques qui, insensiblement, me détachent des choses martyrisantes pour me lier, intérieurement, à ce qui travaille dans le sens de la grandeur sublimée.

Peut-être ? Non, certainement, puisque, dans cette gestation péniblement longue, Vous étiez et Vous êtes présente, éminemment, en marge aussi bien qu'au milieu de la mise au jour douloureuse d'une création spirituelle qui, aujourd'hui, s'est faite exubérance dans le plaisir de chanter Votre impérissable splendeur.

Arriverai-je encore à rebuter l'idée, caressante et persuasive, au début, obsédante, ensuite, et désireuse, à tout moment, de s'installer au cœur de ma conviction pour me faire croire que, dans l'univers du sacré, l'Eglise invisible resanctifierait ce que la visible aurait avili ; que, donc, la « *communio sanctorum* » s'empresserait à réconcilier, par une réélévation des cérémonies religieuses diminuées, ici-bas, mais rétablies, là-haut, dans leur vraie dignité, la Très Sainte Trinité avec notre prétendue « *communio fidelium* », trop encline, dans sa partie tiède et corrompue, à violer la sacramentalité du sacrifice eucharistique ?

Ainsi l'horrible vernacularisation des chants et des prières, poussée à l'extrême, jusqu'à la limite du supportable pour quiconque a le goût de la langue et le sens de l'harmonie, a produit, en dehors de la dégradation profanante du culte, un langage impie, fourmillant de barbarismes et de solécismes et dénotant, chez les auteurs du brouillamini chanté et parlé, des insuffisances stupéfiantes sur tous les plans de la culture linguistique.

Ah ! qu'ils avaient l'air savant et supérieurement formé, quand ils exprimaient en latin la grandeur des mystères qu'ils servaient ! Qu'ils semblent médiocres, maintenant, et philologiquement ordinaires, depuis qu'ils ont la manie de parler

comme le cocher de tout le monde, alors que leur Maître évitait de parler comme le goujat civilisé ! Car Il parlait comme le vrai et l'unique Envoyé du Père : célestement profond et divinement simple. Il possédait bien Son Vocabulaire et dominait magistralement la sémantique. Il avait la notion de la Noblesse dans les gestes et de la distinction dans les mots. Bref, Il avait en horreur la veulerie dans l'attitude et la platitude dans l'expression.

Ceux qui, là-haut, L'entourent, comme ils Vous entourent, au service de Son Lustre seconderont la majesté de Ses Manifestations et la gravité de Ses Communications. Ils parleront, sans le moindre doute, le plus pur des idiomes et chanteront dans la plus suave, la plus mélodieuse, la plus gracieuse des langues ; ils jubileront, j'en suis sûr, dans celle que nos gens d'Eglise, par morgue et par mépris, ont abandonné aux anges ; plus saintement que jamais ils nuanceront, ils moduleront leurs accents pour glorifier Votre Fils et pour Vous magnifier « in saecula saeculorum ».

Je les entendrai un jour, je le souhaite, en dirigeant vers Votre face rayonnante mon espérance toute en supplications. Je les entends déjà à travers les immensités vibrantes et résonnantes qui nous séparent encore ; je sens le retentissement des dix mille voix bourdonnantes et fredonnantes qui font voler autour de Vous les vers ailés, qui lancent dans Votre amour ouvert, dans Votre cœur coexultant la poésie immortelle d'Adam de Saint-Victor que je voudrais pouvoir faire mienne jusqu'à la fin de mes jours :

« Ave Virgo singularis,
Mater nostri salutaris,
Quae vocaris stella maris,
Stella non erratica ;
Nos in hujus vitae mari
Non permitte naufragari,
Sed pro nobis salutari
Tuo semper supplica...
Jesu sacri ventri fructus
Nobis inter mundi fluctus
Sis via dux et conductus
Liber ad coelestia.

Tene clavem, rege navem,
Tu, procellam sedans gravem,
Portum nobis da suavem
Pro tua clementia. »

Me voici, à la fin, simple petite rivière, coulant, mystérieusement bruissante, dans la sérénité de ma campagne, à travers des prés crus de verdure, le long des peupliers, dans lesquels, par reflets, mes derniers rêves osent encore se balancer, flânant sous les bois, s'appropriant les jets de lumières qui s'infiltrent par les branches dorées, indécise au moment de quitter les jolis coins du clair-obscur pour aller retrouver le plein soleil d'automne et désireuse, pourtant, de rejoindre les légers rapides qui hâteront son cours vers l'embouchure, où le temporel, que je suis encore, sans heurt dans la transition, ira se jeter dans le fleuve de l'Eternel.

Je n'appartiens plus, déjà, qu'à l'arrière-garde de ceux qui Vous servent, qui militent pour Vous, tout prêts à mourir dans Vos tendresses, alors que j'aurais voulu être d'avant-poste pour mener les combats d'âme que Vous auriez désirés.

Permettez, quand même, qu'au pied du maître-autel je vienne accumuler les fleurs de mes pensées, portant le parfum de mes prières écloses ! Acceptez-les comme dons de ma gratitude, sortant toute grande de ma foi sans cesse blessée ! Ecoutez le dernier souci qui me hante, qui me poursuit et qui va se cacher dans les recoins de mes déprécations les plus profondes :

Que Votre Fils me mette à ma place, et que Votre attachement maternel m'y tienne ! Que la prière de David devienne l'âme parfaite de mes intentions : Non, Seigneur, il ne faut point que je m'érige en sage et en politique ; et malheur à moi si je le suis jamais à vos dépens ! Les blasphèmes que l'on professe contre votre nom, les profanations de votre sanctuaire, les transgressions de votre loi, les scandales, les dérèglements de votre peuple, tout cela fait sur mon cœur une impression à laquelle je ne puis résister. Quoi qu'en dise le monde, il faut que je m'explique et que je parle ; et si ma raison s'y oppose, je la renonce comme une raison séduite et corrompue !

Faites donc, ô Mère des Mères, que par Votre intercession le Père lève Son Doigt — « *digitus paternae dexteræ* » — pour que soient rétablis autour de nous l'ordre, l'harmonie, la beauté, la créativité, l'amour, la joie, la paix, l'humilité, la loyauté, la fraternité, la compréhension et la rénovation de tout un chacun, sachant d'où souffle l'Esprit ! Donnez raison à Hilaire de Poitiers, en soulignant, en faisant souligner par la Droite du Père le propre de l'Eglise catholique : de vaincre quand on lui fait des blessures et de s'affirmer quand on la quitte !

Je resterai, moi, pour être Votre plus humble suppôt.

Il y a quatre-vingts ans Léon Bloy alarma le monde par son cri de visionnaire, bassement ridiculisé :

« On demande des prêtres ! »

Des prêtres, on en avait encore ; seulement, aux yeux de l'écrivain-prophète ils refusaient d'accepter, absolument, totalement, amoureusement, toutes les charges incombant à leur vocation. Selon lui, ils n'étaient pas les grands attendus, ils n'étaient plus les martyrs en puissance du Seigneur. Ils n'épousaient pas, avec la pauvreté, la disposition ou la résignation de subir, humblement, les rebuffades de la canaille athéisante, à traiter fraternellement. D'où son gémissement qui, sans renverser l'ordre naturel des phénomènes acoustiques, s'amplifiait, en s'enflant avec le temps, en s'étendant et en grandissant au rythme du Progrès, pour s'en aller, de répercussion en répercussion, de rebondissement en rebondissement, éveiller les consciences repues des catholiques de parade.

Mais c'est la femme de Léon Bloy, Jeanne Molbech, fille du poète danois, qui eut cette surprenante inspiration :

« Le prêtre est caché dans l'homme de même que Jésus est caché dans le pauvre. »

L'idée me happa, en me frappant au point où s'engrènent les convictions. Je n'arrivais plus à l'affaiblir, pour m'en débarasser par un petit sourire ou un malmot. J'y croyais, peu à peu. En la creusant, je sens naître un désarroi qui veut me convaincre d'indignité. En l'approfondissant, je parais prendre, cependant,

de nouvelles dimensions d'ordre moral et spirituel, tout en en perdant, humainement, au moment précis où je commence à m'accuser de l'absence de l'état de pauvreté requis pour pouvoir jouir de la Présence désirée de Jésus.

Arriverai-je maintenant, Notre-Dame de la Sagesse, à résoudre cette énigme, en cherchant à réaliser ma renaissance chrétiennement humaine dans les flammes du Paraclet, dont je suis la proie aussi brûlante que brûlée ?

Non, apparemment, car elle se fait mystère, lentement, et à mesure que je me livre à l'Esprit Saint, je deviens la bienvenante becquée, pâturable à volonté, des satanés aventuriers de l'univers renégat.

Serait-ce à dire que, par cette voie élevée et écrasante, je parviendrais à la condition de besoin spirituel, répondant finalement à l'indigence de l'âme affamée qui serait exigée de quiconque voudrait exercer le sacerdoce supérieur et extraordinaire pressenti par Jeanne Molbeck ?

Terrible et admirable !

Non, Mère Bien-Aimée, je ne désertterai pas.

On aime à Vous dire Etoile depuis une bonne douzaine de siècles ; on continue à le dire de toutes les manières, en Vous comparant à maintes formes sidérales. C'est qu'on Vous voyait, c'est qu'on croyait Vous voir briller aux extrémités encore de l'Univers. Mais, *Stella matutina* de mes meilleures intuitions, y a-t-il réellement une limite bien tranchée à cette incommensurabilité, appelée espace, sphère, atmosphère, macrocosme, système planétaire, dimensions spatiales, masses stellaires, galaxies ou nébuleuses spirales ? Qu'y-a-t-il donc derrière les cent milliards de soleils que la Science dit avoir comptés ? Autre chose que l'amplification, inconcevable dans ses surproportions, de ce que nous sommes ici : la Terre et moi, la Terre et nous ? Eclatant de silence et d'infini, la projection vivante et tournoyante, surélevante et exhaussante de l'infime que nous formons au large des immensités astrales sans nom, alors que, tout effrayés par ce qui est tellement au-delà de nos mesures, nous restons appelés, quand même, à Vous invoquer, pour que

nous puissions être nommés auprès de Celui qui domine sans effort cet Absolu que nous disons inabordable, en attendant ?

Je viens de Vous dire, combien je me méfie des faux prophètes qui nous abordent, déguisés en brebis, alors qu'au-dedans ils ne sont que loups rapaces. Non, je n'oublierai plus les sept malédictions que Votre Fils a adressées aux scribes de tous les temps, assez épris de leurs lettres vidées de la substance divine pour fermer aux hommes le Royaume des Cieux. Avant de reprendre ma besogne quotidienne, je redirai donc, devant Vous, l'avertissement de la Lettre de Saint Jean qui, d'une façon merveilleuse, me met en garde contre les « mondanisateurs » que je n'ai pas pu passer sous silence :

« Bien-aimés, ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde. A ceci vous connaissez l'esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus Christ venu dans la chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu ; c'est là l'esprit de l'Antéchrist. Vous avez entendu dire qu'il allait venir : Eh bien ! maintenant il est déjà dans le monde. Vous, petits enfants, vous êtes de Dieu et vous les avez vaincus. Car Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. Eux, ils sont du monde ; c'est pourquoi ils parlent d'après le monde et le monde les écoute. Nous, nous sommes de Dieu. Qui connaît Dieu nous écoute, qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. C'est à quoi nous reconnaissons l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur. »

Oui, Mère des Cieux, il est déjà dans le monde, le maître de l'erreur et de l'imposture. Faites, je Vous en prie, qu'en abondance j'aie l'esprit de la Vérité, pour que je ne parle plus d'après le monde, qu'« il » accapare ! Que, toujours, ma parole reste dans le vrai :

Dieu, Père de l'Homme fait à Ton Image, premier servi !

Satan, singe de Dieu, premier combattu !

Pascal continue de me dire : « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée. » Marx me lance son cri fouetteur : « Toute la dignité de l'homme est dans le travail. » Et une voix, venant

du passé et couvrant celles de Marx et de Pascal, insiste pour s'affirmer : « Toute la dignité de l'homme est dans l'Ora-et-labora ».

Prêt, donc, à prier, après l'œuvre accomplie, je mets genoux à terre : les bras largement étendus et la tête haute, j'ose former, devant Dieu et Ses Saints, les quatre angles droits de l'adoration, de la contrition, du sacrifice et de l'amour. Voyez, à l'intersection cardiaque, l'esprit rencontrer l'âme, la volonté entrer en relation avec l'humilité et les forces vitales attendre les charges de la grâce divine ! Ainsi je répondrai, avec Votre aide, au vœu des Ecritures :

« Nolite conformari huic saeculo ! »

Puis, dévêtu de toute guenille vernaculaire, je chanterai le « Lauda Sion » et le « Magnificat », habillés, l'un de foi vive et l'autre de joie pure.

Et tout aura voulu se faire « in perturbatores Ecclesiae. »

II.

RÉSISTANCE A L'ANTI-EUROPE
ET CRÉATION DE L'EUROPE

AVERTISSEMENTS

Nous vivons dans nos souvenirs. Nous vivons avec nos souvenirs, comme nous vivons dans notre temps et avec notre temps — ou presque.

Les jeunes gens qui nous écoutent, quand nous parlons de la seconde guerre mondiale, quand, de plus en plus timidement, nous évoquons les terribles cauchemars des camps de concentration, sont attentifs et distraits, à la fois. Ils suivent nos récits, en les subissant, mais ils ne les supportent plus en frères contemporains. Ils se montrent compréhensifs et compassifs, mais ils exhalent du scepticisme, en le faisant. Ils ont la bonne volonté des curieux, mais ils ne cherchent pas à entrer dans nos vues rétrospectives, ni à se hausser au niveau de nos horribles expériences. Ils sont là, à apprendre du nouveau, à se charger de faits bizarres, derniers reflets d'événements non vécus qui, déjà, vont s'estomper dans les yeux des témoins oculaires. Visiblement, ils objectivent les exploits subjectivement narrés, pour les insérer tels quels dans leur « préhistoire ». Le réel que nous leur donnons, ils le reçoivent comme du très-lointain. Ce qui est brûlant pour nous, est froid pour eux. Ce qui, pour nous, est bois vert, pour eux est bois sec, entassé dans les dépôts et sur les chantiers des âges, tout comme les Monuments du Souvenir, érigés un peu partout, ne sont que des pierres d'étape sur la route des temps, traversant, tel un fil de fer rouge, les régions sombres de la Vie qui s'écoule, pour s'effacer lentement.

Les accroche-mémoire que nous laissons, avec leur malheureux couple de dates : 1940 - 1945, vont bientôt apparaître

comme le cadre, nu et froid, d'un tableau dont les couleurs, atrocement vives, jadis, auront été ternies par le frottement des ères qui passent, en noircissant. Les ultimes témoins, revivificateurs temporaires d'aventures de moins en moins croyables, s'en iront vers l'oubli, et la fumante réalité d'hier prendra la forme et la patine d'une bien curieuse légende !

Les légendes étant des excroissances de l'Histoire mal sue, nous ne pouvons nous en défendre, aujourd'hui, qu'en tournant les choses, vues par nous et par nous vécues, de telle manière que, demain, elles puissent démentir les fables et les impostures de toutes sortes, imaginées par l'ennemi d'hier, générateur de beaucoup de descendants.

De ce fait nos Mémoires se veulent mementos qui, dans les siècles à venir, joueront leur rôle, en marquant véridiquement, sinon ineffaçablement, la face du Passé. Qu'on y gratte et qu'on s'y frotte, il restera toujours un point d'évidence !

Ce point-là, bien placé dans l'espace historifiant, ne tardera pas à se faire force et valeur d'une mise en garde mégalithique.

En tout cas, nous, les battus d'autrefois, osons encore l'espérer, présentement.

Nous osons l'espérer malgré certains faits, qui nous attristent, malgré certains profiteurs, qui exploitent nos calamités passées, et malgré certains agents, se disant historiographes, qui s'entre-mettent entre nos misères d'hier et nos souvenirs d'aujourd'hui pour en tirer, par étapes, des gloires personnelles.

Dans ce domaine, cependant, on n'est pas historien, sans avoir rempli des conditions préliminaires. Il faut avoir été des nôtres pour savoir ouvrir encore, à tous les relents de notre passé d'exilés, de maudits et d'exterminables, les six sens dont nous étions pourvus, avec le sixième bien mis aux aguets, celui de la prémonition jumelée à l'intuition, au pressentiment et à l'avertissement ; il faut avoir vécu dans les camps pour se rappeler, dans le physique comme dans le métaphysique, l'atmosphère meurtrière et menticide qui flottait au-dessus et autour de nous, meurt-de-faim attroupés dans une enceinte trois fois étranglante ; il faut avoir eu jours et nuits, pendant des années, l'expérience du brassage inouï des races, de l'irritant

touillage des générations et des classes sociales et de l'indicible promiscuité pour être à même de se faire une idée exacte du lieu des « protégés de Himmler ». Les non-détenus sont incapables d'entrer, après coup, dans cette chaudière bouillante de méfaits, évaporant toujours les odeurs de nos angoisses, de nos terreurs et de nos ultimes détresses. S'ils s'y avancement, ils seront condamnés, dès le départ, aux protestations de ceux qu'ils auront trahis dans l'essence même de leur martyre.

On tente l'aventure impossible, au mépris de nos mises en garde. Voici, pour le prouver, Christian Bernadac, « l'auteur le plus lu en France ». N'ayant jamais partagé, dans la réalité, nos malheurs, il n'a eu, pour seule compétence, que son père, citoyen d'honneur de l'Etat concentrationnaire, tel que nous le concevons entre nous. Certes, il s'est fait assister d'une foule de collaborateurs bénévoles ou « interviewés », sortis plus ou moins glorieusement des enfers nazis. Les « témoignages » ainsi obtenus, combien contestables, sont aboutés, selon un canevas assez simple, et se solderont, à la fin, par un excédent de douze ou de quinze volumes bien vendus. Et ce sera, alors, l'œuvre d'un « épisodier », si l'on veut, mais non d'un historien sérieusement attaché à une entreprise, aussi grande que pénible.

Dans un des épisodes, concernant « Mauthausen », ce Christian Bernadac se permet de délivrer des certificats d'intelligence — ou d'inintelligence — aux Luxembourgeois :

« ...ils étaient malheureusement doués d'un intellect plutôt borné qui les amenait, par exemple, à mettre un peu trop d'ardeur à leur travail... »

Ces Luxembourgeois peu intelligents, selon l'assistant de l'auteur, ont eu assez d'esprit et de clairvoyance, pourtant, pour se venger des Français, habiles, astucieux, malins ou brillants, comme on voudra, bien avant la publication de l'arrêt de Messieurs Bernadac et Consorts. On pourra lire, dans le chapitre « A Xavier Vallat » de mon livre « Lettres en l'air », les raisons pour lesquelles j'ai pensé, pour lesquelles je continuerai de penser, que tous les pourchassés des temps d'Hitler ont fait valoir un quotient de grandeur, en force et en sagesse, qui leur a mérité, à tous et pour toujours, l'estime dans la reconnaissance des Européens bien nés et bien instruits.

SALUT A LA FRANCE, COLLECTRICE DES PEUPLES !

Me voici totalement rouvert aux souvenirs les plus cruels et, par un inexplicable contrecoup, les plus consolateurs. Les jeux assez curieux que la mémoire se plaît alors à provoquer, me paraissent imposer à l'histoire une marche en arrière : je revois ce que la volonté se refuse à revivre et je réentends, après un rappel-choc ultrarapide, ma voix d'hier dire aux amis de toujours :

Lorsque, derrière les barbelés de Sachsen- et de Mauthausen, en présence de l'idiotie présomptueuse, grandiloquente et sadique des SS, j'avais enfin fini par me méfier de tout ce qui sentait l'allemand, je méditais sans relâche les principes de la contamination dans le domaine spirituel et intellectuel. Il me fallait, à tout prix, trouver la substance qui me conférât l'immunité contre la maladie la plus infecte du vingtième siècle. Je n'avais qu'un seul devoir à remplir, à part celui de vivre et — peut-être — de rentrer un jour chez moi, celui d'inoculer à mon âme, à mon esprit et à mon cœur le vaccin approprié, pour que tout en moi pût résister victorieusement à l'influence néfaste de l'organisme macroscopique et unicellulaire du nazisme et des microbes uniformisés des plus purs de ses représentants. Si j'y suis arrivé, moralement et intellectuellement, c'est que j'ai su détecter le vaccin salubre pour l'avoir connu, aimé et pratiqué, trop rarement, il faut le dire, bien avant la conception de la philosophie épizootique des Rosenberg et autres Goebbels. Le remède était simple, mais efficace : tuer le verbe mortel par le verbe vital, dominer l'inhumanité en action par l'emploi de la langue qui est l'expression même de l'humanisme, remplacer, donc, dans les conversations avec moi-même et avec les quelques

amis étrangers que j'avais là-bas, l'allemand par le français. C'était, de ma part, une sorte de répudiation ; mais elle était spontanée, parce que naturelle et conforme à la raison, sinon au sentiment du Luxembourgeois que j'entendais rester, malgré tout et contre tous.

Reprenant alors et caressant longuement une de mes idées d'avant-guerre, je rêvais d'un organisme international qui faciliterait les relations humaines, sociales et culturelles entre les peuples, grâce à la puissance d'attraction et d'unification de la France.

Rentrant — un peu contre toutes les prévisions — je trouvai l'idée timidement lancée par ceux-là mêmes qui avaient été les victimes les plus brutalisées du nazisme. Il ne restait plus qu'à multiplier les efforts pour faire entrer dans le bloc des défenseurs de l'Occident tous les êtres amorphes et muables qui, jusque-là, avaient dû se ranger derrière les particules autonomes de l'égoïsme polycéphal.

Ce furent les survivants de la Passion européenne qui se mirent à réaliser, dans la plus grande simplicité et le plus naturellement du monde, une partie primordiale de mon rêve. Certes, il y eut encore des fuites dans leur union, il y eut encore des chaînons faibles dans nos liaisons. On pouvait faire œuvre obturatrice, toutefois, en travaillant dans le sens de nos aspirations et en soutenant les initiatives hardiment entreprises.

De là les impulsions, les élans et les mouvements, s'employant à faire renaître, dans l'union des Nations, la vraie, la grande, la puissante Europe qui sera la garante de la paix, de la liberté et de la justice.

Les résistants d'hier, en se transformant en propulseurs, n'auront pas failli à leurs serments.

RENCONTRE DES RESISTANTS FRANÇAIS ET LUXEMBOURGEOIS

Chers amis français !

Le Luxembourg en France ! Le Luxembourg à Paris ! Mais c'est un trait dans votre visage, c'est un éclat dans votre sourire, c'est notre esprit chez soi. Fermez vos frontières, hermétiquement, sur tous les plans, et nous mourrons asphyxiés ! Ici, depuis des siècles, nous avons élu domicile, spirituellement, intellectuellement — parlons en frères et joutons en amis !

Tel Jean l'Aveugle, fils et père d'empereur, chevalier de la plus pure noblesse, symbole de l'âme luxembourgeoise qui ne cesse d'être ballottée entre les deux pôles de l'Est et de l'Ouest, le meilleur de notre peuple, face à vous, tient à agir selon la devise de son grand roi du quatorzième siècle : « Je servirai ! » La France, patrie spirituelle de nos désirs, se confondant avec notre patrie charnelle chaque fois qu'elle est en danger, nous voit accourir à l'exemple de l'aventurier couronné, glorieusement mort à Crécy : Napoléon, 1871, 1914 et 1940 ont vu nos compatriotes s'engager dans les luttes, afin que soit maintenue vivante, chez eux, la foi qui fait croire à l'idéal de l'humanisme, incarné par le pays de Saint Louis et de Jeanne d'Arc.

L'amour qu'ils montraient à l'égard de leur allié de prédilection était moins fait de sentiment que de raison. Ce qu'ils révéraient, ce n'était pas tant une forme tangible de terre et de peuple qu'une idée : l'idée de la vocation chrétiennement humaine, génératrice de liberté et de justice, réservée à la

belle nation française. Cet amour que des générations de Luxembourgeois se sont transmis, en le purifiant et en l'intensifiant, a peur seulement d'une inquiétude assez opaque : celle qui, le cas échéant, découlerait de la constatation que les Français pourraient faillir à cette mission.

LETTRE OUVERTE A REMY

Cher ami de la Résistance,

En nous réunissant à Luxembourg, en ce mois d'octobre 1964, nous n'avons pas l'intention de fêter un événement d'envergure, quoique le fait indéniable qu'il y a un quart de siècle la seconde guerre mondiale s'est préparée et a pris, après certaines tergiversations tragiquement drôles, des proportions gigantesques, pût être de nature à nous inviter aux méditations spectaculaires. Non, c'est plutôt pour nous retirer en nous-mêmes, c'est pour réfléchir à la destinée terrible de l'homme et c'est pour nous souvenir, dans le recueillement de l'âme émue, de ce que nous avons pu récupérer, en perdant beaucoup.

Ma réflexion personnelle, déclenchée par le respect que j'éprouve devant vos propres sentiments, décrits dans les « Mémoires d'un agent secret de la France Libre », me porte à me rappeler la figure indélébile de Charles Péguy, mort, il y a un demi-siècle, dans la première guerre mondiale, et à réentendre dans ma mémoire les paroles qu'il n'avait cessé d'adresser « à toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel ».

Voilà définie la pensée qui, en ce moment, malgré les vingt ans qui nous séparent d'une des plus grandes catastrophes de notre histoire, malgré les incitations du temps, inlassablement répétées, à oublier, se trouve au centre de nos méditations d'hommes civilisés qui aiment à se déclarer dépositaires de l'humanisme occidental : Le mal universel nous avait assaillis,

le mal nous avait enlevé la liberté, cette liberté qui est un bien supérieur de l'homme, aux qualités et aux facultés pleinement épanouies, et qui, pour cela, exige de lui des risques sans nom, tels que vous les avez courus. Un de ces risques a emporté les meilleurs de nos amis, de nos camarades, de nos pères, de nos sœurs, de nos frères, de nos maris, — des maris, des frères, des sœurs, des pères, des camarades, des amis qui, en tombant quelque part, en disparaissant dans les ténèbres de nos malheurs, ont porté remède au mal, en nous rendant la liberté.

Tous, heureusement, ne sont pas morts. Il y en a qui sont revenus vivants. Vous êtes sorti sain et sauf des affres de l'exil et des dangers de la guerre, et nous, nous avons pu quitter les oubliettes du camp de concentration, marqués, l'un et les autres, du sceau des souffrances le moins imaginables. Et pourtant, dès qu'on s'apprête à nous dire : Vous avez bien mérité de l'humanité ; l'humanité tout entière vous remercie de votre esprit de solidarité ! nous ripostons, presque automatiquement : Cet esprit n'a pas encore le droit de s'estomper, puisqu'il y a toujours des malheureux, puisqu'il y a des millions de gens qui ont perdu une patrie qu'ils aiment, qui rêvent à la liberté qu'on leur a volée et qui s'attendent à ce que, d'un même élan, nous portions remède à ce mal-là aussi.

Voilà l'idée qui vous a guidé, qui s'exprime dans la dizaine de livres que vous avez publiés et qui vous guidera, tant que vous serez, dans le corps vigoureusement sain de Gilbert Renault, cet agent Raymond qui, face à la lâcheté, restera le plus méritant des agents provocateurs de notre civilisation et cet écrivain Rémy, dont la France renouvelée, à juste titre, peut se glorifier.

Nous sommes fiers de l'honneur que vous nous faites, en nous permettant d'être de vos amis.

Je vous serre la main, amicalement.

SALUT A UN MORT

Chers amis, vous m'avez prié de prendre la parole devant cette assemblée de frères d'armes. En répondant à votre invitation, je ne fais que céder à un mouvement spontané d'acquiescement à votre volonté. Car, cette parole, je la dois à quelqu'un qui n'est plus parmi nous ; je la dois à celui dont, aujourd'hui, j'occupe la place, afin de porter témoignage, comme lui, à la noblesse des héros que la mort a sublimés.

Au moment où j'ai osé dire qu'il n'est plus parmi nous, j'ai ressenti un choc, quelque part dans mon âme, au fond de laquelle une voix s'est mise à dire :

Mais non, il est bien là, au beau milieu des combattants d'hier, puisqu'il tient tout haut, selon les dimensions de sa figure, de ses mérites, de son caractère et de son courage, l'avant-scène de votre mémoire. Bien qu'il soit allé rejoindre l'armée brillante de ceux que vous voyez sublimés par le trépas, vous venez de lui permettre la glorieuse rentrée dans le cercle de ceux qu'il estimait au point de les aimer !

Cette voix, chers amis, se fait joie pour quelques instants et émotion, prête à éclater dans la marque de civilité le plus simplement naturelle, le plus naturellement simple.

Camarade invisible, au nom de tous je vous salue !

LA REEDUCATION DE L'ALLEMAGNE

Le hasard m'ayant fait lire, trois heures avant une conférence de M. César Santelli, quelques considérations plutôt sceptiques de Robert d'Harcourt sur les jeunesses allemandes, c'est avec une sorte d'indifférence, marquée d'une touche de pessimisme, que je répondis à l'appel du conférencier.

Car, il est plutôt difficile, sinon impossible, pour un Français, eût-il tous les dons de M. Santelli, écrivain, toutes les qualités de M. Santelli, professeur, toutes les facultés de M. Santelli, chef ou sous-chef du corps rééducateur français en Allemagne, toutes les facilités verbales de M. Santelli, orateur et conférencier, de convaincre les Luxembourgeois de son objectivité dans les débats internationaux sur la question allemande et d'apporter à leur propre jugement des données qu'ils auraient ignorées et qui seraient capables de les faire démoder de leurs préjugés.

Or, si M. Santelli n'a pas présenté des faits nouveaux qui nous auraient permis, soit de condamner, soit d'acquitter les Allemands autrement que nous ne l'avions fait jusqu'à ce jour, il a magistralement fait ressortir ce caractère éternellement et invariablement le même, c'est-à-dire brutalement militariste, aveuglément soumis et bassement inhumain, des vaincus. De telle sorte que l'intérêt général ne subit aucun fléchissement, mais que, bien au contraire, l'attention des récalcitrants fut soutenue, — à une exception près, une exception assez curieuse déséquilibrée, pourrait-on dire, qui manifesta, d'une façon gauchement ridicule, sa francophobie tout en cachant, sous un

couvert patriotique, sa germanophilie voyante — dès qu'ils constatèrent la concordance exacte des vues du conférencier avec leurs propres souvenirs, amers et ensanglantés. On ne peut, malheureusement plus venir nous raconter que l'Allemagne est une inconnue; nous la connaissons trop bien pour l'avoir subie mainte fois. Pourtant, l'humanité se refuse à ne pas croire à un retour des Germains sur eux-mêmes pour revenir, un jour, aux principes universellement reconnus d'un Goethe.

Si M. Santelli fait partie de cette humanité, en tant que Français, il ne partage pas la conviction des optimistes par profession qui ne veulent pas admettre la défection totale des intellectuels allemands au plus grand détriment de l'esprit. De tout temps ils se sont pliés, sans la moindre protestation, aux exigences de la gent politico-militaire et ont fait ainsi le jeu des dictateurs camouflés ou ouverts. Il y a, de l'autre côté de la Moselle et du Rhin, de ces lâchetés que nous ne comprenons jamais — et moins encore quand nous voyons ces lâchetés commettre des crimes horribles au nom même de la bravoure, de la liberté et de l'humanité. C'est une lâcheté innée, transmise de génération en génération. Il faudrait des chirurgiens pour l'éliminer. Qu'a-t-on fait ? On a tout simplement agi selon Beaumarchais, avec un léger changement, toutefois : aux chirurgiens qu'il leur aurait fallu, on a substitué des fabricants de pastilles ! La peste prussienne sera guérie par des bonbons contre la toux ! Qui le croira ?

Robert d'Harcourt, précité, écrit dans son article : « Un éducateur allemand récemment interviewé par un journaliste suisse avouait, avec un peu de honte dans la voix, qu'il limitait son effort à la jeunesse d'au-dessous de quatorze ans, la jeunesse ayant dépassé cet âge lui apparaissant déjà trop profondément gangrenée... »

M. Santelli va plus loin encore. La rééducation, dit-il, n'est à opérer que sur les enfants de dix ans. Ceux-là, on peut, à la rigueur, les muer en Européens dignes de ce nom et aptes à diriger, dans vingt ans, peut-être, les destinées de leur nation. Quant aux autres, il faut les garder et les observer de très près, pour la durée d'une génération au moins, parce que, tout de même, on ne peut pas les exterminer par les procédés qu'ils ont inventés et mis en pratique dans leurs camps par trop fameux.

Robert d'Harcourt maintient son pessimisme initial en disant : « Flétrissure des cœurs et pourriture des corps. C'est donc à cette lèpre que vient aboutir l'orgueil biologique de la race élue ! Le sang empoisonné punit l'orgueil du sang.

Nous découvrons sans joie ces plaies et nous les éclairons sans plaisir. Gardons-nous de la joie mauvaise prise au spectacle des échéances — même quand celles-ci sont des expiations. Chez l'ennemi d'hier, la dégradation de la plante humaine reste une tristesse. »

ARGUMENT PROBANT

Donc, il ne serait pas possible d'intervertir les ordres d'un passé assez présent pour changer, enfin et définitivement, l'immobilisme de la résistance en progression naturelle qui serait la progression salutaire de la (re)construction ?

J'ai prôné ce changement-là en frappant d'anathème l'abstention totale de toute participation à la vie publique ainsi que la critique destructive et sans fin, dirigée contre ceux qui travaillent encore au rempiètement de l'édifice national, tant moral que matériel. Evidemment, je suis l'interprète le plus coustre de la sincérité, en prenant le contre-pied de la gent turbulente qui, au nom sacré de la liberté, veut marquer l'ère de la dictature à rebours en divinisant non plus le nationalisme, ni le socialisme, mais le patriotisme tout court. Car, il y a des convoitises qui ne se contiennent plus, il y a des ambitions voilées qui finissent par transpercer. Les temps dorés des fourbes, que je croyais passés, ne sont pas encore révolus. Des miracles — en premier lieu celui, le plus pressant, de muer en ministre un pignouf incontinent — n'ayant pas été réalisés par les hommes qu'on dit d'hier, les prophètes aux paroles pythiques se mettent à l'œuvre. A eux les tables des coupe-choux ! Ils vont nous servir les croquettes politiques, magistralement frites dans leurs cerveaux brûlés.

Certes, ils n'écoutent pas un cocistro comme moi, tout en restant parfaitement à la page que je déshonore. Ils ne comprennent pas la langue que je parle, quoiqu'ils s'évertuent à me réfuter. Leur procédé est assez simple, mais probant et

logique. Ils me fourrent le poing dans l'œil, afin que je puisse, de visu, me convaincre de la lucidité de leurs idées seyantes et saillantes. Infaillibles et impeccables qu'ils sont, pileurs adroits de boniments, faisant, à son de trompettes, l'aumône de leurs pimentades littéraires à qui n'en veut pas, ayant le pignon d'une intelligence plutôt rare sur rue, ils se réclament de la civilisation française. C'est-à-dire qu'ils ont en horreur la langue barbare dont je me sers d'ordinaire, parce qu'elle rappelle impertinemment la voix haïssable de quelque Toni teuton, débitant les truismes gonflés d'une philosophie mortelle. Je suis Prussien, c'est entendu. Eux, en revanche, sont de vrais Parisiens, perdus, ma foi, dans une province sans nom de l'Esprit (luxembourgeois). Voltaire est là pour le prouver : « Ah, Parisiens, Parisiens, vous ne savez que danser autour des cadavres de vos frères ! » Ne s'approprient-ils pas, déjà, à danser autour du cadavre d'une patrie, honnie par eux et tombée sous les coups de leur amour meurtrier ?

Parisiens intellectuels ! Ah, le joli chambart que font ces coquignets pour ne pas entendre le cri strident d'une coquille qui les découvre au lieu de les couvrir !

Car, c'est Pharisien qu'il faut lire.

Ils se récrieront, je le sais. Ils auront recours, une fois de plus, à la méthode convaincante de leur démonstration ultrarapide. Elle est vieille, cette méthode, je la connais. Elle reste partout la même, sur le plan du figuré comme au sous-sol du réel. Je l'ai encore, toute fraîche, dans la mémoire, comme j'en porte les traces invisibles dans la figure :

Un poing, c'est tout !

CONTRE EUX

Marcel Noppeney, l'impitoyable pourchasseur de la Bocherie, présente au public luxembourgeois (rudis indigestaque moles que la renaissance foudroyante du nationalisme allemand n'intimide pas trop) son terrible réquisitoire contre l'indécrottable lie des nations. Attaquant, au jour le jour, le rebut du genre humain, qui s'en croit la fleur, la gloire et la noblesse, il ne peut apparaître qu'en adversaire irréductible du touche-à-tout historique, dont les qualités essentielles — si j'ose dire — ont coutume de se manifester dans cette danse macabre qui, à des intervalles de plus en plus rapprochés, fait tourbillonner sur le bord de l'abîme les peuples européens et extra-européens.

Le titre des fulminations « Contre eux » dit bien ce qu'il veut dire : on est, naturellement, contre le pouvoir qui tend à vous doter de menottes, fussent-elles d'or ; l'opposition farouchement totale, aux forces de la Barbarie, tant ouverte que camouflée, s'exprimera nécessairement par une formule courte à souhait, frappant l'imagination, même de l'imbécile, et tranchant l'hésitation comme une tête de Turc.

Eux ? Qui cela ? Devrait-on préciser ? Ne sont-ils pas trop bien connus, pour qu'il faille mettre un nom sur les visages visés, tout spécialement faits, à ce qu'on dit, pour attirer les crachats ?

Si, au fil de ses lectures quotidiennes — dirigées un peu, me semble-t-il, dans le sens de sa haine, de son mépris, de son parti pris et de ses préjugés — Marcel Noppeney retire de la

fange philosophique et littéraire, que ne cessent de répandre ses ennemis, mainte grossièreté à notre adresse, pas mal de bêtises destinées à nourrir l'élite des boboches et beaucoup d'impuretés qui pourraient porter atteinte à notre honneur, jetant ainsi une lumière assez sinistre sur la mentalité des meneurs intellectuels du « peuple des peuples » et parvenant, par ce procédé, à vilipender, selon leurs mérites, les souilleurs infatigables de toute paix, sincèrement voulue et défendue de notre côté, et les contamineurs sans vergogne des vertus patriotiques autres que les leurs, il me permettra sans doute de le comparer, en passant, à ce Léon Daudet, batailleur impavide, qui, en 1916, dans tous les quartiers de Paris, dans tous les services du Gouvernement et de la police, dans tous les coins de France et, en général, dans tout étranger, se plut à sentir et à démasquer le gremlin d'Outre-Rhin, occupé à faire perdre l'Occident dans le cataclysme préfigurateur qu'avaient déclenché les Teutons. Lui aussi voit noir dans le blanc qui l'entoure, en l'enveloppant, et rouge dans le bleu qu'il chérit. De lui aussi on aime à dire : « Ah ça, il exagère, ce brave Nopeney ! » Et lui aussi, qui jette la suspicion sur tout le monde allemand, pourrait un jour arriver à faire bafouiller la stupidité stupéfaite de ses contemporains : « Oh lala, comme il a eu raison ! »

Je me garderai bien de lui poser, une seconde fois, ma question qu'il n'a plus le droit d'ignorer. Est-ce que, vraiment, il admet qu'il ne puisse exister, à côté de la gent maquignon-nante qu'il stigmatise, des Allemands droits, honnêtes et foncièrement épris de notre humanisme commun ? Étant catégoriquement affirmatif à ce sujet — car, j'en connais, de ces rares *aves in terris maledictis* — je préfère amorcer un dialogue sur le problème autrement épineux de savoir, si la masse des « bons » sera assez forte pour mettre au ban de la nation ces maîtres-chanteurs politiques qui, après quelques avatars sans importance, nous reviennent (le cas échéant par le biais de la Sarre) en continueurs des Goebbels et Streicher, c'est-à-dire en défenseurs acharnés de la théorie ridiculement infecte du sol et de la race qui, en se réalisant, fera naître une nouvelle politique de boue et de sang. Déjà, hélas ! ils sont en train de changer, par leurs tripotages nationaux, européens et internationaux, en *pax germanica* notre *pax franca*, obtenue par le

sacrifice, inconditionnellement concédé, du meilleur de notre substance.

Et, en marge, nous pourrons émailloter, comme il se doit, l'attitude scandaleusement je m'enfichiste des responsables de tous les clans, tout en évitant, dans la mesure du possible, cet « unilatéralisme » dangereux, dans lequel nous tombons trop facilement, par la recherche incessante, du côté de la France et de ses amis, de ces compensations spirituelles qui nous guériront des embêtements idiots, venant de l'Est.

L'idiotie collective est, comme l'arrogance nationaliste, une maladie ethnique, provoquée par l'agent microbien du virus de la médiocrité dans le penser et dans le sentir.

Ne l'oublions pas, cher M. Noppeney, reprenons haleine et faisons-nous insecticides, résolument ! Les temps de l'attaque sur le secondaire sont passés. Il faut se concerter et concentrer tous les efforts sur le principal. Ni lâches, ni lâcheurs !

NOTRE INTERNATIONALE

S'il y a une internationale humainement forte, capable d'imposer à ses adhérents un but commun supérieur, c'est celle que, malgré nous, la dictature a su provoquer, alors que ses bourreaux, en nous marquant du même sceau de l'opprobre, ignoraient encore qu'un jour elle irait s'attaquer à toutes les forteresses de la tyrannie. De toutes les communautés, nées au vingtième siècle, celle qu'on dit concentrationnaire a dû agir de manière à répondre au vœu d'Alfred de Musset : « Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur ». Car ceux qui, pendant des années, ont été accompagnés de la souffrance et de la mort, en se nourrissant de privations, doivent finir par se retrouver dans une entente organisée, où l'esclave d'antan, en violation permanente de la loi du talion, refusera toute occasion de se faire tyran à son tour. Il n'aura qu'un seul souci : Se rappeler !

Se rappeler les origines de la misère européenne, pour ne plus les oublier ! Se rappeler les irradiations métaphysiques de ses peines, afin de reconnaître leurs effets spirituels ! Se rappeler l'enfer du camp et faire le bien, en s'attaquant au mal ! Voyant le diable glisser sa main criminelle dans la machine humaine, se mettre du côté de Dieu et la lui écraser, s'il n'est ni assez sage ni assez habile à la retirer !

Il ne suffit donc pas d'avoir des souvenirs ; il faut les avoir purs. L'impureté, en s'y installant, ferait du temps de la détention des années perdues et de tous les trépassés des morts inuti-

les. Quelle profanation des sacrifices faits pour fertiliser les champs du courage, de la liberté et de la prévoyance ! Non, le gain immatériel, obtenu par la perte des héros, s'exprimera sans cesse dans les actes, réalisant la devise des rescapés :

Contre la violence ! Pour la justice ! Et que la lumière soit faite dans la nuit des horreurs, afin de la chasser pour toujours !

LA ZONE DU SOUVENIR

Trente ans après la libération, le monde, à l'égard des résistants d'hier, s'est divisé en deux zones bien distinctes : l'une, la jeune, qui prêche l'oubli ; l'autre, la plus éprouvée, qui se réclame du souvenir.

Nous sommes de celle-ci, puisque chaque année, depuis trois décennies, nous cultivons un souvenir qui aime à regarder en arrière en s'efforçant de revoir ce qui est vitalemment de notre passé. Chaque année nous faisons graviter nos sentiments et nos idées autour d'un centre émotionnel et contemplatif, embrassant une immensité de sacrifices, de luttes, de souffrances et d'honneurs. Chaque année nous commémorons la journée de la camaraderie internationale, forgée dans les maquis, les prisons, les camps, la clandestinité et sur les champs de bataille. Et chaque année nous contribuons à cette vaste culture de la résistance qui a permis aux héros d'hier d'ouvrir leur patriotisme combattant vers le monde occidental renaissant et vers un européisme de bon aloi, basé sur les principes de la liberté, de la démocratie, de la tolérance et de la communauté.

Elle a déjà sa tradition, cette culture particulière, tout comme elle a sa littérature, ses arts et ses coutumes. Si elle n'avait pas pu se faire — si Hitler n'avait pas déclenché sa guerre de fou — une indéniable richesse, issue du sang, des larmes et du feu, n'aurait pas pu s'accumuler dans le domaine de la création intellectuelle, spirituelle, artistique et sentimentale ; elle n'aurait pas pu prendre de l'envergure, si nous avions cessé de l'enraciner de plus en plus dans l'histoire vécue et revécue.

Et pourtant, que sommes-nous aux yeux de ceux qui se font les hérauts de l'oubli ? Une toute petite armée désarmée, à perdre de vue définitivement ?

Non, mes amis, nous sommes autre chose : nous sommes les légateurs — ignorés peut-être — de la très profonde culture résistante et nous sommes les cofondateurs — honteusement écartés — de cette nation européenne qui, sans nous, a tant de mal à se constituer solidement. Nous avons démontré que des hommes décidés, intrépides, pleins de foi et entreprenants ont ce pouvoir d'action qui a prise sur le cours des événements.

Parfois on s'est plu, à notre sujet, à faire allusion à une vertu secrète que nous aurions pratiquée dans le temps. Personne n'est encore arrivé à la définir, et je suis à me demander si elle n'a pas résidé dans la noblesse de nos actes, tout simplement, de ces actes qui ont permis à chacun de nous de verser sa goutte de gloire calmante sur l'océan en colère qu'a été la suite tragique de nos situations d'hommes traqués.

Bien que la force numérique de nos membres diminue d'année en année, nous sommes encore les testateurs anonymes d'un esprit supérieurement humain. Il se peut que, demain, nous soyons la phalange oubliée d'hommes qui ont été prêts à mourir pour que puisse vivre une communauté, meilleure et plus grande, de citoyens libres et honorables. Nous le savons, et voilà notre seule récompense ; voilà le stimulant le plus passionnant de nos rassemblements et de notre solidarité à toute épreuve.

NOUS RESTONS PRISONNIERS

Avant le grand cataclysme de 1939 à 1945, alors qu'en Espagne la guerre civile se mourait et que Georges Bernanos, en justicier implacable, ne cessait de nous rappeler « Les grands cimetières sous la lune », je restai incrédule devant le cri mi-étouffé, arraché au cœur, sinon à l'âme prophétesse, de l'écrivain :

« Amère ironie de prétendre persuader et convaincre, alors que ma certitude profonde est que la part du monde encore susceptible de rachat n'appartient qu'aux enfants, aux héros et aux martyrs. »

Les affres de quelques années d'occupation, d'incarcération et de déportation suffirent à me convertir aux idées du cher maître et à faire de moi un croyant, dont la conviction néophyte aujourd'hui voudrait voir inscrites, en lettres d'or, sur tous les monuments nationaux, érigés à la mémoire des victimes d'une guerre inhumainement atroce, les paroles de sagesse, prononcées par un poète en colère.

Certes, Thomas Moore, en s'adressant aux morts dans ses « Mélodies irlandaises », a su trouver des accents plus propres à notre douleur et à notre souvenir :

« Quoique le nom de notre vainqueur puisse vivre dans l'histoire, maudite soit la marche du conquérant qui foule aux pieds des cœurs nobles et libres !

» Oh ! plus chères que les trophées de tous ceux qui se sont élevés à la gloire sur les ruines de la liberté, est la tombe ou la prison illustrée par le nom d'un martyr de la patrie. »

Mais, au-delà de nos sentiments de parents et de contemporains, nous avons à trouver le carrefour des rencontres assagies, la zone d'accalmie spirituelle, où, pleins de souvenance, nous pourrions, enfin, atteindre les dernières profondeurs de la certitude bernanosienne, permettant d'amorcer, au nom de nos martyrs, le rachat du monde en perdition.

Et, ainsi, nous pourrions nous glorifier d'être totalement dans leurs intentions et de parfaire leur martyre dans la sublimation quotidienne de leurs actes d'hier.

Mais je tiens à mettre en garde contre toute affirmation qui oserait identifier le martyr avec une mort venant atrocement couronner la *via dolorosa* de l'homme persécuté. Dans le passé, il y eut des fuites, parfois sensationnelles ; il y eut des évasions, souvent miraculeuses. La créature sauvée ne fut pas, pour autant, un être mis à l'abri de toute peine et de toute souffrance, loin de là ; elle dut courir les risques les plus inavouables et subir les conséquences néfastes des poursuites les moins imaginables. L'acte d'évasion, pour téméraire qu'il fût, n'était, en règle générale, qu'un changement de climat d'infortune ou de lieu de déception. Courage, bravour, héroïsme : qualités incommensurables mises à l'épreuve dans une aventure sans fin, alors que l'évasion définitive, le retour glorieux dans la liberté pleinement garantie et totalement méritée, se fit attendre.

Et, pourtant, la liberté est revenue. Nous nous disons libres, tout en restant des évadés en puissance. Julien Green, n'a-t-il pas raison d'écrire, dans son « Journal » :

« L'homme est libre, mais il est fait de telle sorte qu'il se croit prisonnier d'une geôle étroite. Comme il l'aime, sa geôle ! Il l'appelle Fatalité, Religion, Destin, Patrie. Et comme il la déteste aussi ! Il pense : « Je suis un prisonnier qui rêve d'évasion ». Mais il n'y a ni prison ni prisonnier. Il n'y a que la liberté des enfants de Dieu. »

CONTRE LE GASPILLAGE DE LA LIBERTE

Vingt ans après la guerre, un phénomène assez curieux se fait sentir parmi les victimes de la barbarie nazie. Tout comme certaines maladies, secrètement, insensiblement contractées dans le monde concentrationnaire, commencent à percer aujourd'hui par leurs effets, les événements de 1940, de 1942 ou de 1944, remontent à la surface de la mémoire, se présentent sous une lumière assez étrange, parfois, et enlèvent aux faits et aux gestes, aux actes et aux sentiments d'alors une partie essentielle de leur vérité historique. Replacés dans leur milieu d'antan, ils changent d'aspect, en transformant les lieux d'actions d'hier derrière des voiles de brumes naissantes. Le diabolisme des personnages qui nous malmenaient, qui nous maltraitaient, peut gagner en intensité ou perdre en méchanceté, alors que des camarades mi-oubliés, quelle que soit leur origine, dans nos souvenirs irrités s'accrochent aux moindres détails pour se faire revivre en nous. Sans nous en douter, nous formons une union de survivance, faite, à parts égales, de joie d'exister et de volonté de ressuscitation et provoquant des souffrances spirituelles jusque-là ignorées.

Les rassemblements d'anciens combattants qui se répètent, les amicales qui se créent et les associations qui cherchent leurs bases légales n'ont qu'une seule cause : celle de l'autodéfense contre toutes les tentatives, projetées ou entreprises, pour vider de sa substance le passé le plus richement meublé d'actes héroïques et de mouvements honteux, de grandeur et de décadence, d'âmes saintement humaines et de cœurs vils jusqu'à l'abomination.

Les anciens combattants, sous quelque forme qu'ils aient lutté et quel qu'ait pu être l'uniforme qu'ils ont porté, n'ont cessé d'agir en corps organique bien vivant et fortement constitué. Ce corps a dû sacrifier certains de ses membres, verser du sang et endurer de grandes douleurs. Ce n'est pas son corps mutilé qu'elle regarde aujourd'hui et qu'elle fait voir, pour que ce monde éprouve une certaine pitié ou lui accorde la gloire, bien au contraire, elle contemple ce qu'elle a perdu et désire fixer l'attention des hommes sur ce qui est absent, afin de faire naître certains sentiments de gratitude. Ses morts ne sont pas morts tout à fait, puisqu'elle continue à les faire respirer en son sein. Rien de ce qu'elle a abandonné, ne l'a été inutilement, pas même lorsque des imprudences ont provoqué des pertes qui, peut-être, auraient pu être évitées. Toute victime a été « semen libertatis ». Et il fallut beaucoup de ces graines, pour que la moisson, miraculeusement grande, pût nourrir à nouveau la famille nationale.

D'année en année, de moisson en moisson les graines rouges des premières semailles ont été redorées. Et voilà que trop de gens ont oublié et oublient encore, car ils n'ont plus faim. Le succès des combattants leur a permis d'être saturés et sursaturés de la liberté qu'ils se remettent à gaspiller. Faudrait-il tolérer ce gaspillage inconsidéré ? Non, sur le plan le plus élevé possible, les combattants n'admettront ni leur propre déconvenue ni la déconsidération de leurs amis tombés. Le sang répandu par eux est trop précieux, pour qu'il puisse servir à délecter des ingrats.

L'HISTOIRE A SAVOIR

Il y a quelques semaines un grand Français s'est ouvertement prononcé contre la répétition des manifestations telles que nous avons pris l'habitude de les faire au mois de mai. Quand même je désapprouverais cet homme et son semblant d'algarade contre les actes commémoratifs, se rapportant à la deuxième guerre mondiale, je pourrais me déclarer d'accord avec son souci d'homme d'Etat de voir se répandre partout la grâce amnistiante des grands Européens, vainqueurs des nationalismes trop étroits, trop intéressés et, partant, trop dangereux dans leurs entreprises. Jamais, cependant, cet accord ne pourrait être total, puisqu'il devrait se réaliser aux seuls frais des blessés et au seul profit des blessants du passé.

En effet, exiger des survivants de la tourmente de ne plus y penser, de faire table rase des faits déplaisants et de considérer la partie la plus horrible de leur existence comme une sorte de petite douleur intestinale, foncièrement passagère, serait faire fi des droits incontestables qu'ils ont à faire valoir devant la Vérité et la Justice ; ce serait les réduire à l'état d'amnésiaques et ce serait noyer la culpabilité de criminels sans remords dans une générosité surhumaine qu'on voudrait imposer aux résistants d'hier. Et ce serait, en même temps, les condamner à ajouter aux sacrifices déjà consentis celui de leurs souvenirs, effacés de force des parois les moins cicatrisées de leur mémoire.

En conséquence, le récit des dix mille horreurs, qui se sont passées entre 1933 et 1945, aurait effectivement la terrible

concision que j'ai indiquée quelque part, en imitation du mot de Joseph de Maistre sur la Révolution Française :

« L'histoire du nazisme en Europe est d'une brièveté consternante : Quelques tortionnaires haut placés réussirent, en une douzaine d'années, à exterminer des millions d'êtres humains innocents. »

Les historiens qui le diraient, ignoreraient, avec ceux qu'ils auraient à instruire, que leur façon de représenter les réalités aurait tué une seconde fois les victimes de la terreur, en leur ajoutant, par surcroît, dans l'oubli assassin, les rescapés du régime.

Si, face aux disciples de l'homme visé, nous osons manifester une certaine force d'inertie dans les mouvements de commémorer, nous ne tenons pas à faire lumière et splendeur de nos peines passées et dépassées, en insistant, avec une obstination croissante, sur les détails d'actions et de gestes, dans lesquels nos vies ont été les enjeux, — loin de là. Car, depuis des décennies déjà nous sommes conscients du fait que les événements historiques, individuellement sentis comme des fins venues sanctionner une suite d'actes dangereux, courageusement amorcés, et de grands sacrifices, volontairement assumés, sont de nature à se désindividualiser lentement, à se désincarner, en quelque sorte, en se spiritualisant, pour prendre les contours de plus en plus rétrécis d'interventions faites en commun et pour aller s'intégrer finalement à l'échelle, de plus en plus réduite dans l'Histoire, dans la grande histoire de l'humanité, — de cette humanité qui se cherche, qui se perd, qui se retrouve et qui ne cesse d'essayer à s'accomplir.

Dans ce long processus d'historisation nous perdons, certes, ce qui a été de notre corps, de notre cœur, de notre âme, de notre esprit et de notre sang aussi pour en faire cadeau à la communauté humaine ; mais en tant que tenants des faits nous en resterons les propriétaires, sans cesse appelés à le transmettre, en maîtres-experts, aux générations qui viendront. Et en tant qu'auteurs nous avons l'obligation de témoigner devant tout le monde, afin que tout le monde apprenne parfaitement son histoire, l'histoire bien sue étant, selon Fustel de Coulanges, le commencement de l'œuvre de conciliation.

Fustel de Coulanges, Français, s'opposant impérieusement à l'homme d'Etat, Français, me confirme, en disant :

« L'histoire est le meilleur moyen de mettre fin aux regrets insensés des uns, aux vides utopiques des autres, aux haines de tous. Pour remettre le calme dans le présent, il n'est pas inutile de détruire d'abord les préjugés et les erreurs sur le passé. »

Ce que nous voulons, c'est cela précisément : rester en éveil afin de faire détruire les erreurs et les préjugés sur le passé. Nos manifestations, de moins en moins bruyantes, de plus en plus silencieuses, ne se dirigent que contre les erreurs meurtrières et les préjugés homicides qui, sans cesse, semblent renaître, — aujourd'hui surtout où il y a beaucoup de gens, trop de gens dont le nombre va en augmentant, qui s'attendent à voir stalinée l'Europe, maotée l'Asie, castrolées les Amériques et mobuturée l'Afrique.

Nos souvenirs sont trop efficacement ravivés, au jour le jour, pour que nous puissions permettre de les ensevelir sous l'insouciance habituelle des masses qui aiment à jouir, en attendant, dans leur ignorance, l'arrivée du prochain déluge.

POUR QUE L'HISTOIRE PRONONCE SON VERDICT !

Oui, je suis assez immodeste pour me dire de la race de ceux qui croient que les Luxembourgeois, en procédant à une sorte de filtrage des idées qui leur parviennent de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, en comparant ce qui est contraire, en mettant en parallèles ce qui est identique et en portant des jugements sur les valeurs ou les non-valeurs ainsi confrontées, tout simplement répondent aux injonctions d'une vocation naturelle. Filtrer de mieux en mieux les éléments de droit et de justice, à caractère européen, dégager ensuite du bien international le mal national du peuple qui les jouxte, voilà, dans le procès à intenter encore et toujours au socialisme national allemand, par exemple, une des missions essentielles, à laquelle ils ne sauraient se soustraire.

Indubitablement, par l'achèvement du Dictateur, l'ordre matériel de toutes les nations touchées avait été bouleversé, de sorte que chaque individu s'était vu changer à l'atteinte d'un singulier désordre mental, alors que, dans son for intérieur, il avait été touché par le désordre moral, dû au renversement radical de la situation politique traditionnelle. Le patriote dépaysé d'une heure à l'autre, l'homme inopinément désaxé, embrigadé sans le vouloir, sans même le savoir, dans la poussée générale d'une masse verbalistiquement fouettée, avait fini par perdre la notion de la direction dans une Europe qui, dès 1933, par ses abstentions, par ses manquements, par ses attentes s'était associée aux actes du Dictateur. Cette sorte d'association tacite avait eu, à la longue, une force quasiment approbante dans l'esprit de ceux qui, ne réfléchissant guère, n'ont pas

l'habitude de distinguer entre le geste admissible et l'omission coupable. En faisant confiance aux « princes qui les gouvernaient », ils eurent hâte de s'abstenir de tout examen de conscience, apte à les inquiéter trop dans leur état d'êtres tourneboulés.

Cette perte de stabilité intellectuelle, individuelle au départ, avait pu se faire collective dans la mesure où l'atmosphère nationale avait été rendue propice à l'éruption d'un élément de trompe-l'esprit, hautement destructeur dans l'élan même de sa puissance unifiante. Il y avait, tout à coup, dans le peuple allemand, d'abord, chez beaucoup d'étrangers subjugués, ensuite, comme une paralysie temporaire du sentiment des états et des actes humains. Quelque chose apparut comme incurablement estropié — à l'égal de trop de bras et de jambes, frappés par un seul tentacule du Dictateur-Mille-pattes ou par la sottise meurtrière de ses grands. Non, je me dédis, ils n'étaient pas grands du tout, ni lui ni ses co-seigneurs, la grandeur se mesurant aux dimensions des qualités, et ils n'avaient pris de l'envergure que dans leurs défauts mirifiques. S'il y avait du gigantisme quelque part en eux, c'était dans leur mesquinerie, contraire absolu de la magnanimité qui, seule, fait la grandeur des hommes.

Au fond de notre abomination, n'avons-nous pas honte, nous, les victimes de prédilection des brutes brunes, d'avoir à exiger autour de nous, un tiers de siècle après les faits, la reprise totale des facultés de saisir l'ampleur du péché civique individuel non moins que la profondeur du crime collectif, commis il y a trente-six ans ? Ne faut-il pas qu'enfin on se ressaisisse, qu'on revivifie — encore une *restitutio in integrum* à tenter — cette ouïe intérieure, créée pour écouter à toutes les portes de l'univers, pour recevoir les sons émis par la dureté ou dispensés par la charité — afin de faire distinguer très nettement entre le Bien et le Mal ? N'est-il pas plus qu'urgent que, dans une Europe presque indifférente, parmi les Européens moralement allergiques à ce sujet, un processus de sensibilisation soit amorcé ? Qu'on prenne conscience du fait que, dans la majorité, nous sommes déserteurs, ayant quitté cette patrie spirituelle, où la recherche de toute la vérité aurait dû être notre vraie profession ! En ne nous attaquant pas à cette tâche,

trente ans durant, nous avons continué à tromper les moins informés sur la présence active des égorgeurs de la vérité historique. Ce qui a autorisé la canaillerie d'une époque, que les résistants ont bien connue, à passer, aux yeux des générations montantes, comme roublardise de génie, sinon comme chef-d'œuvre politique d'un héros mal apprécié.

Depuis peu, heureusement, nous sommes quelques-uns, Luxembourgeois, Allemands, Français, Belges et autres, décidés à ne plus avoir l'air trop imbécile devant ceux qui nous suivront. Voilà pourquoi nous faisons l'effort nécessaire à la démonstration que bien des consciences, outragées par le scandale de la recherche négligée, sont encore capables de se montrer assez indignées pour ne pas tolérer que la turpitude fasse la loi et que la bassesse reste reine dans ce secteur précis de l'histoire moderne.

Certes, nous aurons un peu l'air — et nous ne nous en excuserons pas — de prendre la défense d'une grosse portion de l'Allemagne contre bon nombre de ses soi-disant fils, mieux encore : de vouloir protéger sa « Volkheit » contre certaines émanations du « Volk » séduit. On ne se trompera pas, en l'admettant ; et en l'admettant courtoisement, on constatera que le bien que nous poursuivons est un « bonum commune » de valeur européenne. Procéder ainsi au dévoilement officiel des grands camouflages, dont les conséquences ont été désastreuses pour l'humanité tout entière, c'est faire réapparaître la réalité toute nue derrière une « Wirklichkeit » qui a été un ensemble de faits arrangés par une propagande trois fois criminelle. Cette « réalité » des hitlériens n'a pas été la réalité qui, elle, reste à découvrir, afin que l'Europe, à nouveau, puisse se respecter.

Est-ce travailler à refaire la « respectabilité » de notre continent ? Non pas, car il y a longtemps que l'Europe a tout osé pour se faire mépriser dans le monde. Nous en sommes conscients, et c'est la mauvaise conscience qui nous tourmente, quand nous nous mettons, au vu des Non-Européens, invités pourtant à se nourrir de notre civilisation et à se montrer dignes de nos présents culturels, à nous faire la morale, réciproquement. Hélas, la seule chose que nous puissions entre-

prendre, afin de surmonter nos accès de dégoût et nos fièvres de révolte, c'est de chercher à ne plus être pris pour des sots, face aux origines et aux vicissitudes de la seconde guerre mondiale qui ne nous a guère enjolivés.

Tout naturellement, nous aurons contre nous les historiens qui trichent, par patriotisme, et ceux qui escamotent les éléments essentiels, par haine du voisin. Ces deux égarements, l'un aussi méprisable que l'autre, celui des colères et celui des nationalismes, seront forcément visés par nos travaux que l'anathème détruira, s'ils ne réussissent pas, et que les hommes de valeur béniront, dès qu'ils seront menés à bonne fin. Qu'il puisse en surgir des débats de conscience, nous le savons et nous ne les empêcherons pas. Même s'il faut les provoquer pour arriver au fond des choses, nous n'hésiterons pas à le faire. Il faut que, quelque part, une fraction ou, si l'on veut, une élite de l'humanité outragée subisse l'épreuve de l'histoire, la passe avec succès et réhabilite l'ensemble des nations devant leurs enfants et petits-enfants.

C'est, sans aucun doute, un risque que nous courons : c'est une aventure aussi, dans laquelle nous nous engageons : le risque de ne pas être à la mesure de notre redoutable entreprise et l'aventure d'une responsabilité historique à assumer dans l'intérêt supérieur de la Réconciliation finale qui sera le fruit amer du repentir qu'aura engendré la vérité rétablie.

L'enjeu est de grandeur ; il vaut toutes les chandelles, de la part, surtout, des résistants.

L'OUBLI N'ARRANGERA PAS LES CHOSES

Dès la création, à Luxembourg, du Comité européen pour la recherche scientifique des origines et des conséquences de la seconde guerre mondiale, des voix inquiètes se firent entendre pour me dire :

Pourquoi ce brusque retour en arrière ? Il n'y a aucune nécessité à déranger ce qui, depuis quelques lustres, s'est assoupi. La sagesse elle-même doit s'opposer à ce qu'on aille réveiller, dans un passé de honte, des visions hallucinatoires, des scènes chaotiques, des situations monstrueuses et des actions terribles.

C'est du fond de mes cauchemars nocturnes, plus fréquents que jamais, plus obsédants qu'avant-hier, que, sans cesse, me parvient la réponse :

Aurions-nous donc réussi à maîtriser complètement ce passé qu'on se plaît à croire endormi ? Non point, car il adhère à notre être comme la peau à la chair ; il continue à nous hanter, et son ombre s'obstine à projeter dans notre présent une sorte d'avertissement, visant et menaçant nos plus belles perspectives d'avenir ; il fera corps avec nous, tant que ses légendes d'événements providentiels et d'interventions miraculeuses, opérées par un homme fait Dieu, n'auront pas été banalisées, décolorées et rapetissées dans le domaine des faits réels. Certes, nous avons l'air de vouloir retourner aux horreurs de 1933, de 1939 et de 1944 comme si nous y étions chez nous. Et, au fond, ne le sommes-nous pas ? Ne suis-je pas, pour toujours, marqué sur

le bras, sur le front, du cachet numéroteur d'un camp de concentration ? Vos souvenirs d'exilés ne suintent-ils pas, soir après soir, des cicatrices que s'efforcent de cacher vos cœurs et de voiler vos âmes ? Ne portez-vous pas, quelque part, en filigrane, les vestiges de vos traits crispés par la faim, par le mal du pays, par la peur et par l'insomnie ?

Pour si peu de choses nos opposants ne se tairont pas. Ils insisteront, en spécifiant que nous nous occuperions de choses qui ne nous regarderaient pas et que nous mettrions la main sur des affaires qui, d'aucune manière, ne pourraient nous appartenir.

Certes, il nous serait aisé de leur répliquer que nous aurions été leurs victimes et que, par conséquent, elles nous concerneraient en tout premier lieu, ou que, tombées dans le domaine public, elles seraient devenues « res nullius » et, donc, « res omnium », à la disposition de ceux qui, bien intentionnés, voudraient s'en emparer encore.

Nos raisons majeures, cependant, ont un tout autre poids. Trop longtemps cette époque d'après-guerre a esquivé ses dernières responsabilités. Trop ostensiblement elle a fait preuve de dextérité mentale, en chargeant un anonymat quelconque des redoutables fardeaux qu'elle aurait dû porter, in conspectu mundi, jusqu'à ce qu'elle eût été autorisée à s'en débarrasser légalement, au détriment des seuls coupables, confrontés avec la totalité de leurs méfaits et condamnés au grand jour par la justicière que nous avons juré de servir : l'Histoire. Car devant elle, devant l'Histoire tout court, devant celle qu'on appelle la grande, la vraie et l'unique, la petite histoire, l'histoire partielle, aurait dû répondre de ses ruses, de ses tromperies, de ses mensonges et de ses cynismes mis en actes.

Malheureusement, la lâcheté internationale a cherché refuge dans l'oubli.

Ah oui, l'Histoire a ses oubliettes. Trop d'hommes, entre 1945 et 1968, ont été enclins à y précipiter les témoins de leurs crimes, les complices de leurs fautes, afin de les faire disparaître de leurs champs de vision, convaincus, dès lors, de les avoir perdus dans la nuit des temps. Mais ce ne sera

pas l'oubli qui arrangera les choses. Ce ne seront pas les prisons-cachettes qui élimineront à tout jamais les indésirables choses faites dans le passé. Parfois la découverte assez macabre d'un squelette suffira pour déclencher le mécanisme humain, décidant, par une volonté de fer, du « *rerum cognoscere causas* ».

Et voilà notre devise : *rerum cognoscere causas* ! Rien de ce laps de temps, allant de 1933 à 1945, ne doit rester dans le vague, dans l'ambigu ou dans l'indéfini de l'imposture. Rien ne doit permettre dorénavant de confondre dans le même déshonneur le trompeur et le trompé. La distance de trois décennies, de trois décennies et demie a permis aux victimes d'une quelconque manœuvre criminelle de surpasser en elles l'être ressentimental, à la vue déformée, capable de grossir les effets des événements subis ; elles leur donneront les moyens de trouver accès aux témoignages directs, aux sources archi-visées et aux textes écrits, grâce auxquels les experts d'entre elles non seulement démasqueront la mise en système de la grossièreté, de la brutalité et de la barbarie, le culte de la bassesse et de l'encanaillement, l'astuce dans la préparation des grandes duperies, propagées par tous les moyens de la diffusion diaboliquement orchestrée, et la vantardise grandiloquente qui se faisait menterie officialisée, mais entameront sans autre retard un processus de démystification.

De cette entreprise de démystification, qui sera en même temps une entreprise très salutaire de démythisation, nous sommes redevables aux millions de morts que nous avons laissés derrière nous : à ceux qui ont été massacrés dans les camps de toutes sortes ainsi qu'à ceux qui sont tombés dans une guerre sans nom.

Je la dis sans nom, cette guerre, parce qu'elle a été trop bêtement commencée, trop sauvagement menée, trop idiotement terminée, pour mériter une appellation que les survivants, meurtris dans l'âme plutôt qu'au corps, pussent encore accepter.

Nous voulons donc que la vérité se fasse, que toute la vérité se fasse sur tout, afin que la Justice puisse retrouver ses inébranlables fondements. En le disant, j'ai la sensation de ne

pas avoir trouvé le terme juste pour exprimer ce qui me travaille. Comment faire comprendre, en effet, que ce n'est pas moi qui désire ce résultat, que ce ne sont pas mes amis de partout qui veulent cette suite ultrarapide d'éclairs, se rassemblant dans la lumière ? Quelle expression choisir pour faire saisir ce préacte, dans lequel nous sommes moins des acteurs que des actionnés et des agités ? Et, tout à coup, c'est le latin, c'est encore une fois le latin — comme dans toutes les grandes occasions — qui me prête le mot qu'il faut : *poscere* ! Oui, nous sommes ceux dont on exige ce quelque chose que l'histoire veut et doit avoir : la vérité. Il ne faut pas que cette vérité, à mettre à nu, tant que sa chair est rose et crue, puisse pourrir, de peur qu'elle n'aille nourrir derechef les mensonges du Dictateur.

C'est du Dictateur que nous parlons, c'est de lui et de ses complices qu'il s'agit, c'est son époque, bien délimitée et bien définie, que nous avons en vue, c'est de son temps de délire et d'aberration, dont les ramifications sont visibles à même nos jours, que nous entendons être les historiens par la force des choses vécues, historiens par vocation, peut-être, historiens par simple devoir pour la plupart, mais historiens ayant horreur de se faire complices des imposteurs, par leur silence, par une sorte d'aboulie contaminante ou par peur de certaines attaques inévitables.

Notre mission au départ : rassembler des faits, beaucoup de faits, le plus de faits possible, afin de pouvoir faire éclore dans l'abondance cette objectivité et cette impartialité scientifiques qu'on exige du commentateur attitré des temps révolus. La présentation *sine ira, sed studio* de la vérité historique ne peut se faire que dans le choix le plus complet des détails, tant positifs que négatifs, autorisant le rétablissement approximatif des facteurs qui ont composé la réalité.

Le travail d'élucidation à faire sera aussi long que difficile, si nous voulons atteindre à cette clarté, dans laquelle pourraient se dessiner les intrigues, alors que les machinations de mauvais aloi feraient voir leurs mécanismes d'intellect déréglé. De ce fait, nos actions auront à définir, en les circonscrivant, les supercheries politiques, avant de prouver, par le décamouflage pro-

gressif de l'odieux, l'incontestable préméditation des crimes. Et nous aurons à démontrer, en cours de route, que les mensonges décisifs pour le succès du socialisme national furent assez ingénieux, pour que l'écrasante majorité pût être dupe des ruses les plus grossières et des impostures les plus effrontées, qu'ils ne le furent pas assez, toutefois, pour faire éviter les reprises, les répétitions, les redoublements et, à leur suite, les accès d'énervement, de rage et de haine de la part de ceux qui eurent à les imaginer et qui finirent par en vouloir mortellement à ceux qu'ils crurent incrédules.

Ainsi nous serons les liquidateurs d'une faillite de philosophie politique. Dans l'ensemble des comptes à vérifier, il nous incombera, d'examiner à fond les détails d'une dette apparente, pour voir si elle est réellement due ou bien pour constater qu'elle n'est que le fait d'un faux impardonnable, passible d'une accusation publique et d'une condamnation en règle.

L'effet nocif du poison hitlérien, administré de force, n'a pas encore disparu. Il doit donc être plus que licite de répandre l'antidote au bon gré des millions d'êtres qu'on a empêchés, jusqu'ici, de vomir, moralement et spirituellement. Ces millions d'êtres ont dû se rendre compte de la rapidité avec laquelle l'imposture, en s'enflant, en s'affirmant et en résistant à tous les coups des abatteurs, engendre ses parasites, toujours prête à s'engraisser de la substance morte même pour survivre à la destruction de la masse principale.

Ce qui fait que nos actions cumulées doivent viser loin, très loin, le plus loin possible, afin de décourager, dans la germination même, les tout derniers épigones qui, finalement, se riraient de nos efforts. Et, vraiment, ce serait le plus accablant des rires que les temps à venir reprendraient, renforceraient et multiplieraient à l'infini pour nous punir de nouvelles fois.

REFUS ET RESISTANCE !

N'est-ce pas redonder, en accouplant ces deux mots, le refus étant à la résistance ce que l'acquiescement est à la collaboration ? Oui, j'en conviens sans la moindre hésitation, parce que j'ai choisi, pour le titre de mon laïus, la forme pléonastique, afin d'apporter plus de netteté à une interprétation des faits, de laquelle ressortiront les deux faces d'une attitude héroïque, à l'avant glorieux et au revers décevant.

En parlant de l'extraordinaire armée secrète que la seconde guerre mondiale a fait naître, j'ometts tout naturellement les partisans innocents de la non-violence, les faiblards et les indécis ; leur passivité, ayant opéré d'un côté comme de l'autre, a été moins une réaction contre l'ennemi qu'un état de neutralité, acceptant purement et simplement les coups durs de la fatalité. Les résistants, en revanche, en affirmant le bien commun, en assurant la survie de l'humain et en partageant avec leurs camarades la même responsabilité dans une discipline librement agréée, par leur façon de vivre dangereusement se sont interdits de prendre des biais pour fuir ou de faire des détours, afin d'éviter les difficultés de l'existence anormale. Ils ont dû tenir ferme pour ne pas succomber aux tentations permanentes de la commodité, souffrir pour ne pas céder aux pressions du despote et s'exposer pour faire échec aux plans révoltants de la bête-qui-dévorait. Même en restant dans leur pays, ils se sont sentis à l'étranger, l'atmosphère de chez eux étant devenue suffocante, nuisible à leur esprit et meurtrière pour leur amour. En leur demandant, en même temps, la dureté et la noblesse, la lucidité et la mystification, le courage et la pru-

dence, le fait éclatant et l'anonymat, on les a poussés à aller bien au-delà d'une opposition, apte à neutraliser, sinon à annuler les effets des actions ennemies. Ils ont dû manifester, d'abord, une qualité d'intelligence, avant de transcender en quelque sorte, pour se faire hommes à refuser toute soumission à l'égard des misères, des détresses, des bassesses et des maux, de quelque nature qu'ils eussent pu être. Ainsi leur résistance a fini par prendre de l'extension dans le spirituel et par déborder dans un domaine où la sauvegarde de l'âme nationale a pris le poids d'une obligation morale.

Dans ce passé atroce, où ils ont été partagés entre la grandeur de ceux qui se font héros, sans le vouloir, sans le savoir, et les innombrables souffrances provoquées par l'implacable pourchasseur de la Liberté, ils n'ont manifesté qu'un seul appétit : celui des choses supérieures qui les ont nourris à merveille, quand ils n'ont cessé d'être les défenseurs presque parfaits de la dignité humaine, de l'équité, de l'indépendance, des droits de l'homme et de la fraternité. Cependant, à la fin de la guerre, il y a eu le retour de la déportation et du maquis, il y a eu le retour à la vie normale dans les lisières de la liberté reconquise. Il y a eu une sorte de résurrection pour les plus infortunés parmi les malheureux qui sont revenus en traînant derrière eux quelque chose de mort, de pourri et de décomposé, à ce qu'ils ont cru. Mais vingt-cinq années après leur rentrée des questions à leur adresse se posent :

Ont-ils été les fossoyeurs des éléments corrompus tirés après eux comme le linceul de la haine, du mensonge, de la barbarie et de l'inhumanité ? Leurs appétits se sont-ils transformés au point de faire convoiter richesses, honneurs, décorations et postes en vue ? Ces désirs déchaînés ne trouvent-ils plus les freins de la volonté qui ferait éviter les débordements ? Ou bien les résistants de 1940 se sont-ils ratatinés dans un monde revenu aux vertus, le climat de la gloire ne convenant plus à leur esprit de la force au moment où la force de l'esprit devrait l'emporter sur tout ? Qu'ont-ils donc fait de leur idéal visant le rétablissement de la paix, le bannissement des puissances occultes, la fin des divisions nationales, le culte de la franchise et la victoire du désintéressement ? Puisque cinq ans durant ils ont fait partie de l'élite, ils n'ont pas le droit d'être vexés

par l'interrogation : Le font-ils toujours ? De quelle manière peuvent-ils le prouver ?

Hélas, les événements d'après-guerre ont pris une allure qui dément leurs attentes. L'ère des exaspérations et des rancœurs les a désaxés. Les voilà en train de perdre complètement la partie qu'ils auraient dû gagner grâce à l'apport du meilleur moyen : celui d'une appartenance commune au monde du malheur surmonté ou, s'ils préfèrent, d'une solidarité sans cesse mise à l'épreuve et toujours triomphante. Ils ont bien des « Unions » et des « Ligues » chez eux, des « Rassemblements », des « Réveils » et des « Fédérations », mais la Ligue ou la Fédération de tous les mouvements, de tous les rassemblements dans l'unique union qui toujours s'imposera, leur fait défaut. La grande guerre a été admirablement terminée ; maintenant ils s'appliquent à la rapetisser à leur mesure pour la continuer entre eux, un peu à l'aveuglette. Ils se tuent, pour ainsi dire, à former de toutes petites puissances, afin de mieux faire le jeu des adversaires d'hier qui se réjouissent à les voir divisés. Ils exigent à grands cris que la troisième guerre mondiale soit évitée coûte que coûte, tout en déclarant la septième ou la huitième nationale à leur concurrence. Ils refusent la camaraderie, ils refusent l'amitié sans réserve, ils refusent le moindre sacrifice, ils refusent le grand rassemblement des résistants et ils refusent le message unanime de la fraternisation. Quelles belles défaillances de la part de ceux qui ont eu la nostalgie de l'Union dans la Liberté retrouvée ! Qui ont caressé l'idée d'être l'élan infaillible, la force accélérante de l'unité dans la vie reprise en commun !

Ah, ces résistants, venant d'une vingtaine de pays pour subir, dans le creuset des camps de la déportation, l'ordalie du sang et de la sanie, quittant le purgatoire, que Dante n'avait pas prévu, afin de porter chez eux la Déclaration de la Douleur qui brûle et qui élève jusqu'au sublime, ne sont pas parvenus à maintenir dans la même tension intérieure l'efficacité de leur courage agissant, capable pourtant, en s'unissant, de garantir aux nations, au-delà d'une paix durable, un état d'existence libre d'angoisse et d'inquiétude. Sortant, eux aussi, des temps d'exploits où, face au tyran, on aimait à voir grand, à voir plus grand que Roosevelt et Churchill, ne pourraient-ils pas arriver

à hausser leurs dimensions, afin d'égaliser les auteurs des « Chartes » et renverser les dominantes des politiques de factions misérablement mesquines ?

Mais voilà, il y en a trop parmi eux qui préfèrent encore faire bande à part. Et ceux-là s'imaginent avoir la vérité pour eux. C'est une conviction qui les flatte, quoique personne ne puisse dire, en âme et conscience, qu'il possède la vérité, alors que c'est la vérité, quand elle est vérité, qui possède sa victime.

Tout le monde a une partie infime de la vérité. Parfois elle est inscrustée dans une parcelle de l'erreur qui, elle aussi, à l'égal de la vérité, possède son tenant. Si, dans ce problème de la vérité « résistante », la conscience active ne vient pas au secours de la science, si la naissance des sentiments sécessionnistes n'est pas contrôlée sans cesse par la connaissance exacte des faits, alors l'âme affaiblie refusera les concessions que l'Union exigera. Et le mystère des passions dévoyées restera entier ; le tragique de la situation des résistants, reflétant leurs conditions d'hier, prendra les aspects de l'espérance refusée. La perspective d'une nouvelle catastrophe prolongera, dans le temps et dans l'espace, cette angoisse intime qu'ils avaient proclamé vaincue. La guerre se fera en eux, les dissensions partiront d'eux, et finalement ils ne pourront plus, par leurs propres moyens, sauver l'âme de l'Europe. Car comment participeraient-ils à la création d'un continent uni, si la désunion n'arrive plus à les quitter, si l'amour est bafoué par eux-mêmes, bafoué à tous les échelons jusqu'au niveau le plus élevé où l'amour divin leur a donné ses preuves d'autorité rédemptrice ?

Que feront-ils, dès lors, des souvenirs qui s'acharnent à maintenir dans leur espace le parfum de la grandeur, de la noblesse et de la vertu ? Faut-il à la fin qu'ils se fassent les assassins de la Douleur, telle qu'elle s'obstine à luire en eux non pas leur seule douleur, leur petit pauvre malheur bien simple, mais la masse des douleurs, le total de toutes les douleurs ressenties par l'humanité cravachée, la très vaste mémoire faite par les souvenirs réunis de tout ce qui a été souffrance vivante dans leur pays, dans leur Europe, la notion indélébile de l'incommensurable Douleur de tous les persécutés, morts et vivants, des hommes qui ont eu la foi et de ceux qui

ont désespéré ? Faut-il conclure, vingt-cinq ans après la tempête, que tout cela n'a été que gaspillage, profanation et prostitution ?

Non, ils ne sortiront pas de ce tragique, en se débarrassant de leurs fardeaux intérieurs. Sur quoi, sur qui se déchargeraient-ils ? Non, ils n'ont pas le droit d'abdiquer. De leur propre conscience ils n'obtiendront pas l'autorisation de fléchir. Ils ne pourront plus refuser l'ultime refus, celui qui fera fuir l'injustice, l'inimitié, la discorde, la haine et la dissension ; totalement et inconditionnellement ils auront à servir les contraires.

Leurs actes superbes d'hier ayant fait une promesse solennelle, leur condition de résistant, aujourd'hui, ne peut pas ne pas la tenir. Car empêcher la solidarité, tant nationale qu'européenne, à se réaliser, c'est anéantir la dignité humaine par la destruction lente et progressive du respect que l'homme de la déportation et du maquis doit à sa parole, à ses attitudes civiques et à sa personne.

L'Occident s'est vu libérer. Que périssent enfin les entraves qui font obstacle à la petite, qui s'opposent à la grande communauté ! Voilà la tâche la plus urgente des résistants. Devant elle, ils auront à changer de nature : leur protestation se fera consentement. Et leur engagement, encore une fois, servira la Patrie, mais alors par la voie la plus directe qui, réellement, sera une voie sacrée.

LIBERTE, PRINCIPE DU COURAGE

Il y a cent-cinquante ans, le poète italien Vincenzo Monti, dans un hymne à la liberté, clama sa foi et sa joie :

« Libertà, principio e fonte
Del coraggio e dell' onor,
Che, il piè in terra, in ciel' la fronte,
Sei del mondo primo amor. »

Oui, un homme de cette espèce, inspiré par son génie et répondant à l'attente anxieusement concentrée de ceux qui portent des chaînes — celles de l'esclavage, de la misère, de la maladie ou de l'isolement — est le grand élu qui, en se plaçant sous un ciel gris, pour élever sa voix et magnifier le soleil, arrivera à voir ses auditeurs subir les effets réchauffants de rayons d'or imaginaires. En temps d'infortune ils ne sont pas rares, ces gens bénis qui, en soutirant à la liberté l'essence de leurs prières, font naître le courage dans le cœur du timide et aiguïser le sens de l'honneur dans l'esprit du tiède.

Nous le savons bien, puisque dans le passé le plus sombre de notre histoire ils ont été nombreux à admirer la splendeur de cette Noble Dame qui tenait le pied ferme sur la terre aimée, en portant le front haut dans le Ciel des aïeux. Ils ont été nombreux aussi à oser beaucoup, en suivant leur premier amour, et à faire des exploits, téméraires parfois, pour déjouer les sinistres plans de l'occupant. Et ils ont été nombreux encore à sacrifier à l'honneur du patriote leur propre liberté, sinon au comble de leur courage mis à l'épreuve, une vie en pleine

éclosion. Ils ont fait bravement leur métier de résistant, sans tricher, car ils n'aimaient pas les tricheurs. Sur le plan national ils ont abhorré les tricheries, car pour eux le tricheur voulait faire une qualité de sa trahison, alors que la tricherie se faisait payer au détriment de la loyauté, de la justice, du droit et du patriotisme.

Jamais les résistants, gardiens jurés de la liberté et de l'indépendance, n'ont perdu l'espoir de convaincre, même dans un climat d'infamie, les honnêtes gens de ne pas faiblir devant les accès d'imbécillité mortelle, dont étaient victimes les tricheurs et leurs maîtres. Voilà pourquoi, face aux défaillants, ils ont été sans cesse les déboureur des crânes trop bourrés d'absurdités pangermaniques, sans être de ceux qui, ouvertement, auraient proclamé leur décision de se faire écarteler au profit de la liberté. Ils sont allés, simplement, avec obstination, faire réserver à tout le monde la faveur de l'indépendance nationale, en l'accordant à ceux-là mêmes qui, à leur égard, étaient incapables de croire aux grands sentiments, aux belles idées et aux généreuses attitudes, parce qu'ils en étaient totalement dépourvus.

Beaucoup de ces combattants sont morts. La liberté qu'ils ont nourrie de leur sang nous invite à les ressusciter aujourd'hui, pour qu'avec les camarades vivants, en survivant en eux et par eux, ils puissent se réjouir de l'éblouissante réapparition de la Noble Dame qu'ils ont bien servie et que nous ne cesserons pas de glorifier. Car, toujours, la glorification fera rejaillir sur eux comme sur tous les patriotes le reflet de la gloire qu'elle incarne. Et ainsi l'amour qu'elle suscite continuera à obliger. Dans un monde qui ne va pas trop bien, ses fidèles sont encore appelés à jouer le rôle de consolidateurs, de purificateurs et de pacificateurs. Dans une Europe qui tarde à se parfaire, ils n'oublient guère d'obéir à l'ordre de chasser les amertumes, de faire tarir les sources de la bile et d'encourager les amis actifs des Communautés. Les temps de la guerre les ont marqués du sceau de l'héroïsme. Ce sceau leur confère le droit de se dire les premiers citoyens de l'Occident libéré. C'est en cette qualité qu'ils continuent leurs actes de résistance, en disant non à la rue qui s'arroge les droits du pouvoir exécutif et en barrant la route à la sottise qui prend des airs de supériorité intellectuelle,

pour se croire sagesse politique et enseigner aux gouvernants l'art de diriger les affaires publiques.

La Patrie n'étant jamais au terme de ses activités améliorantes, ces patriotes de tous les jours sont condamnés à rester les grands et nobles paladins de la Liberté. Que, donc, en cette journée de commémoration ils soient bien à l'honneur !

TOUT NE PEUT PAS ETRE DEFINI

Chaque fois qu'en porte-parole de la famille nationale ou d'un groupe d'amis j'ai à faire saisir la cordialité naturelle, explosant dans le geste spontanément amical des Luxembourgeois qui reçoivent leurs invités étrangers, je me sens embarrassé par les vers terriblement importuns de Molière, disant dans son « Amphitryon » :

« Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce serait paroles exquisés
Si c'était un grand qui parlât. »

Et voilà ! Suis-je homme sans éclat ? Pourrais-je être grand ? Je l'ignore. Je l'ignore, je m'enfuis dans le doute, valant pour un cas comme pour l'autre, et j'ai hâte de penser davantage au cri de Paul Verlaine :

« Prends l'éloquence et tords-lui son cou ! »

Heureusement, notre rendez-vous, ici, ne supporte pas la violence, et la vérité s'impose le mieux dans un climat qui ne connaît que le contraire de la contrainte ; je devrai donc passer outre et chercher à procéder de manière à ce qu'au point d'impact, où les Anciens Combattants de France s'unissent à quelques résistants luxembourgeois d'autrefois, la jonction des corps vivants se fasse totale sous un jour bien propice à la spiritualisation des hommes et des choses, des mots, des mets, des vins et des sentiments. Que sommes-nous ici, sinon deux confréries, poursuivant sur des plans distincts des buts

identiques que, peut-être, nous découvrirons dans la recherche d'un idéal, rencontré il y a quelques décennies, au beau milieu d'une catastrophe inouïe ?

Nous vivons maintenant les uns à côté des autres, pendant des années sans trop de relief ; nous sommes convaincus que les mêmes événements, vécus dans le malheur et dans le danger, ont créé autour de nous une atmosphère particulière d'intimité et d'intérêt moral ; aussi finirons-nous par faire revivre, avec toujours plus de fougue, plus d'éclat et plus de pureté dans nos intentions de fraterniser, les grands exploits d'hier et les petites hommeries du passé, afin de nous y jeter corps et âme et d'en sortir rajeunis, intérieurement, par l'absence désactualisante et désacérante des souvenirs outrés. L'inquiétude nous ayant quittés, puisque nous l'avons muée en ordre et en repos, nous arriverons à humer le parfum de ce qui, jadis, a pu être horrible et abêtissant, mais que nous nous imaginons avoir vaincu par notre habileté. La fuite des temps nous invitera trop facilement à marquer une tendance croissante à vider notre mémoire des relents d'une force majeure qui nous a soutenus, en nous fouettant, précisément, à travers toutes les misères et toutes les pauvretés.

Ce qui restera, finalement, sera un semblant de charme d'arrière-plan, encastré dans un sourire menteur, derrière lequel seuls les initiés, quand la solitude les aura engloutis à nouveau, pourront pressentir de temps à autre l'immensité des souffrances surmontées. Et cette immensité, lentement, s'écoulera dans les abîmes d'une légende.

Ce qui, alors, deviendra une sorte de consolation pour nous, ce sera de savoir que les générations montantes croiront plus aisément à notre vérité légendaire qu'à la vérité historique. Car celle-là, étant moins sèche et moins objective, sera plus vraie, parce que chargée des effluves de nos âmes. Ainsi nous aurons à cœur, en nous en allant tout doucement, de répondre en créateurs patriotes aux vers de Patrice de la Tour du Pin :

« Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à mourir de froid. »

Certes, on s'est habitué à dire tout le mal possible de la jeunesse d'aujourd'hui, remuante autant que non-conformiste.

Mais soyons francs : combien ne désirons-nous pas, en ce moment, pouvoir en faire partie ! Et, au fond, n'y sommes-nous pas parvenus partiellement, alors que nous lui offrons la plus claire émanation de notre être, celle qui se sent, quand elle se donne, et qui est prête à faire corps et esprit avec les natures ouvertes, acceptant l'amitié d'une collectivité qui a su se faire valoir, en devenant plus héroïque que lâche et moins vulgaire que noble ?

Un jour cette même jeunesse, pour turbulente qu'elle soit, pour opposée à nos activités qu'elle puisse se montrer, se convaincra de ce que, dans un monde où la servilité fit la loi, nous avons su garder, l'arme à la main et la blessure partout, notre dignité d'homme dans l'indépendance de notre esprit.

Voilà l'essentiel. Nous l'avons sauvé, en nous liguant et en forgeant, pour le bien de nos successeurs, nos communautés de combat.

C'est à tout cela que je pense, à cela et à quelque chose de miraculeux qui, toujours, se refusera à la définition.

LIBERATION D'UNE VILLE

Il y a quelques instants, dont chacun pourtant eut la durée d'un lustre, nous nous trouvâmes à « l'aube sanglante de la délivrance », prêts à recevoir des oppresseurs acculés le coup final que la rage et le désespoir, trop facilement, invitent à faire porter, si ce ne put être, par l'intermédiaire des Américains, des Britanniques, des Canadiens et des Français, l'incalculable don que Dieu, à la fin d'immenses malheurs et d'incessantes prières, d'oppositions meurtrières à la fatalité et de supplications sans nom, ne manque jamais d'octroyer à ses créatures, dès que leurs pleurs, leurs souffrances et leurs humiliations les ont fait revenir à la pratique des grandes vertus.

Cette pratique renouvelée, longue de quatre années, eut sa victoire éclatante, quand, presque à l'improviste, la ville de Pétange, Pétange occupée, mais non conquise, Pétange centre de la résistance, représentant pour un moment le cœur palpitant du Grand-Duché de Luxembourg, soudainement se sentit libérée : libérée des Allemands et de leur fureur brune, libérée, par ce fait même, des indicibles procédés de la férocité humaine qui, sans cesse, avait menacé de placer son éteignoir de barbare sur les belles lumières de la civilisation occidentale.

Le prix de ce merveilleux résultat fut incalculable, la Liberté étant impitoyable, dès qu'elle exige sa rançon. Que de sang répandu, que de larmes versées et que de morts sur l'interminable route de la captivité ! L'éclatement de la joie populaire ne put dissimuler les brisements qui l'accompagnèrent : dans la communauté retrouvée il y eut trop de places vides, trop de

lacunes et trop d'absences, pour que l'individu ne finît pas par comprendre, quand, épuisé par les mouvements de réjouissances publiques, il se rendit à une sorte de méditation, afin d'appliquer son esprit à la vérité des faits vécus, que l'indépendance est une faveur qu'il faut chèrement acheter, la Patrie n'en faisant guère cadeau, puisque sa valeur intrinsèque ne peut s'énoncer qu'en sacrifices, en endurance, en actes pénibles et en responsabilités parfois mortelles.

Au moment de commémorer le vingt-cinquième anniversaire de cette Libération, alors que nos blessures extérieures, visibles et palpables encore en 1950, semblent guéries, celles de l'intérieur restant, pour la plupart, à l'état précicatriciel, nous sommes ouverts au sens absolu des qualités que la Nation fait valoir, dès que ses enfants, maîtres de leurs gestes réfléchis et de leur esprit bien ordonné, font concorder la liberté avec la justice réalisée et avec la dignité humaine respectée. Alors la possession du bien spirituel que constitue le libre agir s'achèvera, pour eux, dans la spontanéité, avec laquelle ils concéderont au prochain le même avantage, forts d'une expérience atroce qui leur a démontré que l'homme n'est vraiment libre que si, à l'égard des autres, il arrive à faire de la bonne volonté sa règle de vie, s'il ne cherche pas à les dominer et s'il ne se croit pas supérieur à eux. Ainsi la liberté s'amplifiera pour devenir libération au plan le plus élevé de l'existence : libération de la désunion, libération des ressentiments, libération de la mesquinerie, libération de la malice, libération de la haine et libération des tristes suites du passé.

Le citoyen, le bon citoyen ne parviendra-t-il pas ainsi à se montrer digne de son privilège, au point d'en rendre témoignage, sans relâche, dans la même condition spirituelle que le martyr de la résistance, ignoblement brûlé dans les camps de concentration, et le soldat, glorieusement tombé sur le champ de bataille ? Peut-être restera-t-il en lui quelque chose de la crainte d'hier, mais ce sera l'honneur qui, en fin de compte, l'emportera. Ce qui fera que le patriote, le vrai, dépassera sa personnalité civile. En toute circonstance on pourra s'appuyer sur lui : il résistera au mal, de quelque nature qu'il soit et d'où qu'il provienne, parce qu'il sera épris d'un patriotisme qui s'accomplira, pour s'y sublimer, dans un humanisme foncièrement universaliste.

LE BRILLANT DE LA GRANDEUR

L'heure est à la méditation : le drapeau qu'on va bénir et qui, bientôt, flottera dans l'air, exige le silence pour quelques minutes et invite à faire taire les bruits que, dans un passé assez turbulent, nous avons fait faire autour de nos personnes. Prêtons donc l'oreille à ce qui se passe en nous, à ce qui s'y est passé, il y a un quart de siècle ; écoutons pour bien nous entendre, pour nous découvrir aux fins fonds de nous-mêmes et pour nous juger dans la nouvelle existence, dont, par nos actes et nos faits, par nos abstentions et nos méfaits, nous sommes un peu les artisans !

Et voilà, déjà, la nostalgie du passé, prompte à nous procurer des moments de satisfaction. Voilà la passion toujours affamée de la résistance, insatiable, tant que le salut de la nation ne sera pas garanti définitivement, et meurtrière dans sa cupidité de voir éliminer, le plus rapidement possible, les derniers serviteurs de la tyrannie.

Jusques à quand veut-elle que nous mettions tous les parfums politiques dans l'encensoir de la communauté, afin de le balancer, en pontifiant, devant la déesse Patrie ?

La réponse nous viendra du claquement de l'étendard, si nous réussissons à ne plus percevoir les sons du monde extérieur et à nous faire les interprètes de l'Essentiel qui s'explique :

« Il y a une chose dépassant, d'une manière incommensurable, le contentement que vos beaux souvenirs vous font obtenir, c'est l'engagement résolument pris envers l'avenir. Il

est autrement réconfortant, dès que, de vos actions d'éclat d'hier, vous transférez le luisant à vos entreprises du moment. Vivez dans vos différences, mais ayez les regards francs et les cœurs ouverts, dirigés, les uns et les autres, vers vos prochains, devant lesquels vous oublierez à vous faire valoir à leurs dépens ! Car, grâce à vous, ils seront dans vos combats de demain le brillant de la vraie grandeur. »

AD MANES !

Ne vous arrive-t-il pas, de temps à autre, en vous rappelant les paroles prononcées à cœur ouvert lors de nos rencontres annuelles, de penser en vous-mêmes : Pourquoi ces efforts oratoires à chaque réunion, alors que depuis deux décennies au moins tout a été dit — et bien dit — au sujet de la signification la plus vaste et la plus profonde possible de notre union ? N'avons-nous pas l'air, assez insolite et presque bizarre, de nous servir, en guise d'étendard, d'un immense linceul, flottant tristement derrière nos amis en marche ? Avons-nous encore la foi d'avant-hier, celle qui jaillit des âmes enflammées, toujours prêtes à se consumer au profit des grandes vertus civiques et sans cesse à l'affût d'actes humains qui engendrent des forces propulsives et sublimantes ? Est-ce que dans le processus continu d'historification, à l'action duquel sont soumis nos souvenirs glorieusement effroyables, le résidu de notre mémoire parvient encore à résister sérieusement aux pressions de plus en plus mortelles du temps qui passe ? Arrivons-nous encore, selon nos désirs d'antan et à la mesure de nos rêves inextinguibles, à rendre sensibles nos rappels, à faire mesurer l'étendue des sacrifices consentis, il y a une trentaine d'années, et à concrétiser dans les paroles dites et écrites la vérité toute nue de ce que nous avons eu à subir ?

Oui, nous avons la hantise de ces questions, posées moins par les oublieux de tout genre que par notre conscience qui ne s'émousse pas. C'est elle que je ne cesse de harceler, afin qu'elle me fasse sentir, d'une manière cruelle, s'il le faut, le moment fatal où mon attitude équivaldrait à une transgression

des lois de la justice et de la bonne foi. Or, jusqu'ici ses réponses, faites par des actes sourds d'entendement, n'ont pu que rassurer ma raison autant que mon cœur : elles s'acharnent à me faire comprendre les plus fines de leurs intentions.

« L'étendard à rebours, disent-elles, que vous semblez percevoir autour de vous est en réalité une longue traînée d'or, sillonnant derrière chaque frère d'armes et se présentant à la fin comme le faisceau fluide des lumières de ses expériences et de sa sagesse, bien chèrement acquises, se reflétant dans les larmes que vous avez dû verser ensemble. Oui, vous avez perdu beaucoup, mais vous avez gagné autant. Ne cessez pas encore de le répéter ! »

Mais alors les pertes et les gains se compenseraient ? Nous serions définitivement quittes devant le monde de demain ? Et quelle est donc cette puissance occulte qui s'obstine à nous pousser, à nous faire marcher, à nous arracher aux bassesses et aux étroitures de tous les jours, en nous invitant, d'une façon régulière, à ce qu'il semble, à aller demeurer dans la grandeur, à nous loger dans l'espérance et à nous sentir vraiment chez nous dans la grandeur d'une espérance non encore entamée ?

Voilà ce qui nous tient, voilà ce qui nous maintient ; nous n'avons pas encore à quitter nos rangs. La seule chose qui nous reste à faire, empruntera aux anciens Romains l'éclat et le sens d'un geste symbolique, traditionnel au moment de boire et exigeant le versement des premières gouttes : Ad Manes !

Aux mânes, c'est-à-dire aux pères, frères et fils, aux mères, sœurs et filles qui ont disparu derrière nous et qui, maintenant, forment tout le brillant dans la traînée d'or, dont je viens de vous parler !

SOYONS VIGILANTS !

Je lus, coup sur coup, deux articles qui ne purent que me bouleverser au moment où la conclusion s'imposa et à mon esprit, ouvert à la suspicion, et à mes souvenirs, soudain mis en éveil : Un communiqué de presse, étalant devant le monde incrédule les chiffres exacts, se rapportant aux élections du Bade-Wurtemberg, souligna les succès des nationaux-démocrates, trop prudents encore pour reprendre l'ancienne dénomination qui avait fait la fortune politique des nationaux-socialistes, et le dernier bulletin français des Anciens de Mauthausen mit en évidence les résultats déconcertants des recherches faites par un camarade italien de la résistance au sujet de l'opinion publique allemande, forcée d'affronter les faits d'un procès intenté contre quelques grands chefs de camps nazis. Un passage du rapport Pappalettera surtout retint mon attention :

« Les témoins les plus dignes de considération seraient les SS qui, naturellement, ne parlent qu'en faveur des accusés, soit par camaraderie, soit parce que, quand l'un d'entre eux s'est risqué à faire le contraire, les accusés ont répondu immédiatement par des accusations qui pouvaient provoquer son arrestation.

Donc, personne ne se souvient de rien, personne ne sait rien et on se rétracte des éventuelles déclarations compromettantes données pendant l'enquête. »

La remarque fut assez éclatante pour me rappeler des vues identiques, exprimées, il y a une quinzaine d'années déjà, par un de nos grands morts, Marcel Noppeney. Je me mis à feuil-

leter dans le tome premier de son « Contre eux » et eus le plaisir, mitigé par la tristesse naissante, d'y retrouver une lettre qu'il m'avait fait parvenir en octobre 1953 et dans laquelle il s'était écrié, avec la verve qui le caractérisait :

« Je vous envoie, à vous le premier, ce livre de « ma révolte et de mon anxiété ». Je vous l'envoie sans prendre souci de l'aspect politique ; et je vous prie de le considérer de même. Ce n'est pas le président de la S.E.L.F. — laquelle doit rester entièrement en dehors du débat — qui vous fait hommage de ce « pamphlet », mais celui des « Anciens de Dachau », des « Anciens de 1914 à 1919 », celui qui a trop souffert, pour lui-même et pour les autres, et qui connaît trop bien l'effroyable matière qu'il a traitée, pour pouvoir conserver, au sujet de l'Allemagne, la moindre illusion.

Que vous partagiez partiellement mon opinion, je le sais, lisant ce que vous écrivez. Que vous la partagiez entièrement, j'en doute. Mais il n'importe. « Pour ou contre », je demande qu'on fasse un sort à ce livre qui est, avant tout, un cri d'alarme. Vous avez vous-même donné trop de preuves de courage civique et d'indépendance intellectuelle pour ne pas reconnaître en autrui les mêmes qualités. Je suis sûr que vous discernerez en moi celui qui n'a jamais su pactiser ni s'incliner. J'ai donc droit à ce que ceux qui comprennent reconnaissent l'utilité de mon effort et mon honnêteté intellectuelle.

Il est nécessaire que ce livre soit diffusé. Parmi les uns, parmi les autres. Je vous demande d'y aider. »

Et voilà que, quelques mois après sa mort, il est confirmé, encore une fois, dans son anxiété, dans sa révolte, dans sa désillusion et dans ses qualités de Cassandre. N'a-t-il pas proclamé, en mai 1953, ce que Pappalettera se résigne à constater aujourd'hui :

« Il faut donc que, sans ménagement et sans discontinuité, le danger soit évoqué que présente, pour l'humanité tout entière, un peuple sans humanité ! Un peuple qui ne sut ni ne voulut se libérer de ses tyrans successifs, qui les acclama, qui les subit avec délice, qui se vautre à leurs pieds avec des cris hystériques, qui ne connut ni un sursaut de dégoût, ni une tentative de

révolte, qui abandonna chaque fois à la police étrangère la recherche et le châtement des coupables et qui, maté pour un temps, recommencera demain... »

Et me voilà invité derechef à faire un sort au livre plein d'âpretés, de violences rhétoriques, de sincérité, de grandeur d'âme, malgré la virulence du ton, et d'espoir, qui n'a pas eu l'heur de l'histoire d'être vieilli par les événements de trois lustres. Et me voilà forcé, bien malgré moi, de m'adresser aux amis résistants, qu'ils soient groupés dans l'UPAFIL ou qu'ils se plaisent à graviter autour de cet infatigable mouvement, pour faire appel à leur vigilance. Car cet acte politique, pour interne qu'il puisse paraître aux Allemands, nous concerne déjà ; il nous concernera davantage, si nous décidions, par lâcheté ou par indifférence, à en ignorer les conséquences.

Ceux qui se sont acharnés à faire croire à la désuétude de nos organisations amicales, doivent subitement se rendre à l'évidence et se faire à l'idée, notre idée majeure, que la mission directe et incontestable des UPAFIL reste entière dans un domaine, où l'étourderie facile des insouciantes ou des indolents doit le céder à une surveillance très attentive, visant sans relâche l'intégrité, présente et future, de notre indépendance, bien fondée sur nos libertés nationales.

FORCE ET DROIT

J'imagine facilement les protestations qui, de l'armée désarmée des victimes du nazisme, doivent se faire entendre à la lecture du passage suivant, tiré du livre : « Trois hommes » d'André Suarès :

« L'identité de la force et du droit est évidente pour la raison. Il n'y a point de victimes dans le monde ; il n'y a que des infirmes et des anémiques. »

N'est-ce pas là confirmer, in aeternum, la doctrine criminelle qu'ont pratiquée les adeptes d'Hitler, alors que nous nous trouvions sous leurs bottes meurtrières, sans force et, par conséquent, selon la logique des dictateurs, sans droit, quoiqu'assez dispos à invoquer, contre tout André Suarès, les vers autrement plaisants de l'« Antigone » de Rotrou :

« Le droit ordonne en première maxime
Le prix à l'innocence et le supplice au crime ! »

Le droit qu'on nous avait volé par la force, une force qui se voulait omnipotente, avait été remplacé, dans toutes les raisons opprimées comme dans tous les cœurs meurtris, par un sentiment redoutable : celui de l'innocence, de l'innocence bafouée et de l'innocence persécutée. Du jour au lendemain il se fit l'agent secret de l'union reconquise dans les ténèbres de la souffrance commune ; et, au fur et à mesure que les atrocités, commises par l'occupant, augmentaient, il devint l'agent de liaison le plus sûr, opérant entre les parties disjointes de la nation. Marquant, dans chaque individu, la « santé précieuse

de l'âme », il se manifesta, sans retard, comme la source intarissable d'une consolation supérieure, capable de faire oublier la honte dans le jaillissement ininterrompu de la foi en l'être national par excellence, qu'on appelle Patrie ou Indépendance ou Liberté.

Et chaque particule de cet être a été victime, doublement même, si le représentant de la force brutale l'avait réduite à l'état d'invalidé ou d'anémique.

POUR QU'ON NE CONTINUE PAS
D'ASSASSINER NOS MORTS !

Dans le livre norvégien « 3 fra Sachsenhausen » (Trois de Sachsenhausen), écrit par Carl Jakhelln, August Lange et Olav Larssen, publié en 1945 à Oslo et disparu, aujourd'hui, de toutes les librairies, je relis un alinéa, peu important, en apparence, simple par le récit des événements, parce que sans artifices littéraires, mais plein d'un tragique indicible, à peine voilé dans la description d'une scène féroce, dont le déroulement, présent encore à mon esprit avec tous les détails que l'imagination morbide et démoniaque des SS avait su inventer, illustra le sadisme ironisant des tortionnaires en uniformes :

« En kveld da vi kom inn til leiren... »

« Un soir, à notre rentrée dans le camp, nous entendîmes un son insolite derrière les murs : on battait le tambour. Dès que nous eûmes traversé le portail, nous fûmes conduits vers la droite. Là, sur une tribune, se tenait un détenu qui faisait résonner le grand tambour. Autour de la tête il portait une couronne en papier, et au-dessus de lui on avait érigé un arc de triomphe avec des guirlandes et l'inscription : « Zimmermann est revenu vous saluer. » Tous les commandos passèrent devant lui, avant de se disperser pour regagner leurs places. »

Zimmermann, grand fugitif, avait été repris par ses geôliers, paré et bien mis en évidence, afin de subir les cérémonies du retour forcé : fustigation, incarcération et pendaison, — si nécessaire. A Zimmermann, la troisième phase de la fête put être épargnée : il mourut dans le bunker avant la date fatale.

Zimmermann, pour moi, n'est qu'un terme concret, emprunté à la liste des prisonniers et choisi pour représenter, aux yeux du public, les milliers de compagnons d'infortune. Il ne sert qu'à caractériser, d'un nom précis, un acte horrible que, de plus en plus, on se refuse à traiter de crime devant certaines cours de justice, dès qu'il s'agit de définir les agissements des bourreaux que nous aurons toujours la mission d'opposer à leurs victimes : à ces morts qu'un monde trop oublieux est en train de couvrir d'opprobre, en s'efforçant de les effacer de notre mémoire même de témoins oculaires.

J'aurais pu mettre, à sa place, le nom d'un Luxembourgeois, plus proche de mon cœur, un seul désigné au hasard parmi les fusillés du 2 février 1945, par exemple, sans rien changer à l'effet direct de mon entreprise qui veut que le passé, que le temps placé sous le signe de la barbarie raffinée, que le temps meurtrier des mises à l'épreuve, bien traduit, par un présent rehumanisé, en actions civilisatrices, soit converti en rappels : rappels incessants de la camaraderie, rappels d'une grandeur d'âme plus jamais atteinte depuis notre libération, rappels de la charité, rappels des meilleurs principes chrétiens et rappels des idées européennes, par la réalisation desquelles le monument le plus durable et le plus majestueux, élevé à frais communs par les tués et par les survivants, ceux-là payant par leur sacrifice et ceux-ci par leur volonté de maintenir vivante la masse des disparus, glorieusement transformera la face des choses par la splendeur que nous provoquerons sur les visages, gravés dans le marbre de la Reconnaissance Nationale, de ceux que nous sommes fiers de protéger contre le second assassinat, le plus infâme, celui que pourrait commettre un jour l'indifférence générale des rescapés.

Non, on ne les tuera pas définitivement !

DE LA DOULEUR A LA BONTE

Il y a des choses qu'on ne peut pas perdre de vue, si l'on ne veut pas abdiquer de sa dignité d'être humain. Il y a des événements qu'il ne faut pas oublier, si l'on ne veut pas commettre un crime de lèse-mort à l'égard de ceux qui ont été les victimes glorieusement innocentes d'une catastrophe provoquée par des ennemis de la civilisation occidentale.

Si nous nous retrouvons parfois, entre anciens détenus et anciennes détenues, c'est pour lancer un rappel aux générations montantes, le lancer, par personnes interposées, à tout le genre humain, pour que les atrocités d'hier, inoubliables, ne soient plus répétées. Les femmes et les hommes, jouant le rôle de la partie pour le tout, peuvent changer de visage et d'expression, pourvu que le message qu'ils adressent à leurs prochains reste le même : Que l'histoire des années de tristesse 1939 - 1945 ne se répète plus !

Et, puis, il y a une autre leçon à donner, à tous ceux qui n'étaient pas mêlés à la lutte de nos camarades : Qu'il y a eu, malgré tout, des courageux qui, loin de conformer leur vie à la servitude des occupants, au point d'y trouver leurs aises et peut-être l'oubli de leurs chaînes, ne l'ont pas acceptée. En résistant, en s'immolant, ils ont créé les prémisses de la liberté ressuscitée.

Ce que nous ne finirons jamais à sentir à leur sujet, c'est le plaisir des bons cœurs, ce plaisir qu'on appelle gratitude. Nous ne sommes pas faits pour violer les lois de la reconnaissance ;

voilà pourquoi, en nous déclarant dignes des dons qu'ils nous ont faits, en mourant, peut-être, en souffrant certainement, nous voulons être de leur trempe, nous désirons nous hausser à leur niveau de natures élevées, nous essayons de magnifier selon leurs mérites leurs actes, en leur accordant le symbole de notre meilleur souvenir et de notre admiration incessante.

LES COEURS QUI NE CHANGERONT PAS

Il serait tout à fait logique qu'en ce lieu, en ce moment et à cette occasion un rescapé du monde concentrationnaire, sauvé in extremis par les armées alliées, parlât des adhérents d'une idée forte, d'une conception héroïque, lorsque les inévitables commentateurs de l'histoire, les analyseurs imperturbables de la vraie grandeur humaine ont inventé la nouvelle doctrine du résistancialisme.

Mais, pour moi, toute chose sincèrement et intensément vécue, tout acte de volonté qui s'est manifesté dans une action directe, fut-elle clandestine ou d'éclat, est sacré. Sa vénérabilité égalant son inviolabilité, rien ne m'autorise à en ôter le lustre par des descriptions fatigantes qui ne seraient que des approximations, dans lesquelles on pourrait regretter l'absence de ce brillant indicible — et invisible aussi — venant, à parts égales, du cœur et de l'âme, du cœur de ceux qui ont servi la patrie en deuil, de l'âme de ceux qui se sont engagés dans une lutte tragiquement terrible, afin de protéger, par la sauvegarde des droits du prochain à une existence libre, l'humanité, en général, et l'humanisme, en particulier.

Georges Sand, dans son livre : « Les Beaux Messieurs de Bois-Doré », a osé prétendre qu'on changerait de cœur en changeant d'âge. Nous sommes là pour réfuter, par notre comportement moral, tout comme nous sommes aux côtés des anciennes victimes pour détruire, par notre attitude d'hommes reconnaissants, l'assertion d'une femme-écrivain qui a eu des aventures moins dangereuses que les nôtres. Certes, d'elle à

nous beaucoup a changé, car le cœur des hommes bien nés de notre temps est aux dimensions des dangers et des exploits que sait provoquer la barbarie du vingtième siècle, dès que la civilisation technique se met à produire, par l'ensemble des cœurs mal nés, des vertus à rebours que seuls les héros, en se sacrifiant, arrivent à anéantir.

Au moment d'inaugurer un Monument aux morts, la gratitude exige de nous, les survivants, l'expression publique d'un sentiment, fait de souvenir, de raison, de tristesse aussi et de satisfaction, qui nous force de proclamer à la face d'un monde dévoré par la peur que Noblesse, Honneur, Abnégation, Confiance, Fraternité, Justice et Liberté ont été les qualités réalisées, il y a une vingtaine d'années, par une minorité agissante d'hommes courageux, grâce auxquels l'Europe d'aujourd'hui a pu se concevoir, d'abord, et s'accomplir, ensuite.

Les remerciements bien émus qu'ainsi nous ne cessons de prononcer à l'aide d'une pierre commémorative sont d'autant plus profondément sincères et indélébiles, qu'ils se confondent avec un monument à caractère religieux, par lequel toutes les émotions humaines, d'une manière directe, vont implorer la bénédiction divine, afin que les passants voient glorifiés les morts par la sublimation de leurs actes et par l'élévation de nos prières.

EDMOND GOERGEN TEL QUE JE LE VOIS

Je voudrais, en parlant d'Edmond Goergen, présenter d'abord et surtout l'ami qui, durant les années les plus cruellement marquées par le malheur, l'isolement et l'horreur, m'a été le compagnon le plus proche dans toutes les tribulations propres aux camps de concentration. En effet, nous avons dû faire, du même pas presque, les trois étapes les plus dures de notre existence, en parcourant les cachots allemands, le camp du désespoir de Sachsenhausen et le camp d'extermination de Mauthausen, dont les atrocités infernales et les visions dantesques, vers la fin de 1944 et le début de 1945, ont frappé nos sens à un point tel que toute notre vie intérieure s'en est trouvée changée. Edmond Goergen, au cœur d'artiste et à l'âme de rêveur, a été amené à se défaire des images horribles, offertes par une réalité en dehors de tout cadre naturel, en prenant sur le vif — qui était le mort — des croquis d'une acuité humainement insupportable qui, plus tard, ont pu être publiés, soit par l'intermédiaire de mon livre « La Césure de la Décision », soit par le truchement d'une œuvre écrite ad hoc par Chrétien Calmes : « Les geôles sanglantes ».

Ici, cependant, il s'agit beaucoup moins de l'homme, à l'endurance de marbre, malgré sa sensibilité de poète, et au caractère de patriote à toute épreuve, que du peintre artiste mûri, purifié en quelque sorte, grandi et amplifié par l'ensemble des douleurs physiques et morales, supportées d'une façon admirable par un être dont la santé semblait ébranlée à tout jamais. Aujourd'hui, sa vigueur, intellectuelle aussi bien que corporelle, lui permet de travailler à un rythme accéléré —

comme s'il lui fallait rattraper le temps perdu — et de donner à ses œuvres cette touche presque indéfinissable qui est la conséquence heureuse d'une joie de vivre renouvelée et le résultat magnifique d'un sens actif, éveillé par le trop-brûlant des angoisses passées, devant lequel aucun état d'âme ne saurait se fermer.

Dès le retour de son exil forcé, Georgen n'arrivait plus à se mouvoir à l'intérieur du cercle dans lequel se règlent, sans heurt ni difficultés, les rapports entre hommes et hommes, entre hommes et choses, mais il réussit à franchir, résolument, la limite du banal et de l'ordinaire, pour se faire une patrie artistique au-delà des sentiers battus du commun et du goût adulateur. L'expérience qu'il vient de faire me paraît prouver que la Beauté livre le plus grand de ses mystères à quiconque aura vaincu la Laideur la plus répugnante.

Certes, il n'oubliera jamais que, pendant trois années, il a été l'enfant chéri de la Mort, toujours prêt à tomber dans le gouffre du Mal Nazi et toujours sauvé par un miracle de la dernière minute. La plupart de ses tableaux représenteront donc, malgré lui, pour ainsi dire, la saison hivernale avec toutes ses blancheurs et tout son froid et, en même temps, montreront, derrière les neiges et les arbres dégarnis, les signes les plus brillants de la vie, de l'espoir et du bien-être dans la tranquillité retrouvée d'un monde, dont le cœur n'a pas cessé de battre. Parce qu'il connaît à fond le domaine de l'inanimé, du sans-pitié et du sans-nuances, il ne fait que rechercher les vibrations audibles, sensibles et visibles de tout ce qui peut être mouvement, lumière, santé, chaleur et vitalité. Sa « Place Publique » sera, par conséquent, un pêle-mêle d'hommes, de femmes et d'enfants, dont les contours clairs tendront à disparaître, alors que leurs couleurs s'appêteront à tourbillonner dès l'éclat des premiers sons du concert vespéral. Son « Colisée » s'imposera, dans toute la nudité du passé — et du dépassé —, en s'adjoignant le grouillement intense des promeneurs nocturnes. Ses vues froidement révélatrices sur les villages et les paysages finiront, invariablement, par découvrir quelque part la présence de l'humain qui, avec succès, réagira contre l'emprise des surfaces, des choses et des couleurs stagnantes. Pour lui, rien n'est paisible, rien n'est reposant, si ce n'est la

chaleur cordiale et spirituelle de la créature de Dieu qu'il suffit d'évoquer par une simple flaque de rouge, pour que, du coup, la nature (vue à travers un tempérament) se ressente d'un réconfort indéniable.

S'il est assez difficile d'épuiser, en les commentant, les sujets présentés par Goergen — à qui aucun secret des couleurs n'est inconnu ; en restaurant les œuvres des maîtres de tous les temps, il ne cesse de fréquenter les meilleures écoles — , il est bien facile de le comprendre dans toute l'étendue de son art, riche et vaste, en apprenant l'histoire des premières années de sa vie. Alors, mais alors seulement, on saura que ses actes picturaux ne sont que la suite logique, par des transformations continues d'impulsions régulièrement répétées, d'une passion active, faite de douleurs et d'amour, de souvenirs lugubres et de nostalgies salutaires.

DEVANT LA DUPLICITE POLITIQUE

Quand mes méditations périodiques, gravitant autour des faits résistantiels de la deuxième guerre mondiale, s'arrêtent, pour s'approfondir, à la vie d'un homme précis, bien défini par ses actes de grandeur, je n'arrive plus à interdire à l'amertume l'entrée dans mon âme. Devant les gestes d'une personnalité, morte à la suite de son dévouement, je suis amené à la porter au plan le plus élevé, afin de pouvoir donner une extension universaliste, pour ainsi dire, aux considérations qui voudraient la glorifier. En accordant le plus grand dénominateur à la valeur manifestée par le défunt, je déclenche les activités d'un sentiment, qui blesse.

Plus je réfléchis au passé trop écourté de ce camarade, aux risques qu'il a courus, entre 1940 et 1944, et à la générosité qu'il a exprimée, plus je resubis le choc, provenant du conflit qui existe entre l'opinion générale, admirant et rappelant la bonne fin des luttes d'hier, et mes doutes intimes, concernant l'inutilité finale des combats menés avec tant de passion par tant d'hommes de bonne volonté. Devant ce fils glorieux qui s'en va, devant ses activités de bon Luxembourgeois, les questions, posées au plan supérieur et visant les conséquences exactes de nos entreprises, accomplies hier et projetées pour demain, ne cessent de me harceler.

En le disant, afin d'en discuter, nous devons malheureusement nous attendre à voir appliquer dans les réponses le langage à double sens dont certains interlocuteurs voudraient

tirer leur maître-mot politique chaque fois que leur duplicité sera mise en cause.

Car voilà des décennies que nous avons dû assister à l'avilissement progressif de la vérité, dont on persiste à altérer le sens, en dénaturant, par le truchement d'une idéologie, l'état réel des choses et en imposant, par la force, une fausse conscience à des sujets condamnés à subir les effets désastreux d'une mystification impitoyablement répétée.

Cette idéologie — qui se veut absolue et donc prédominante — en maintenant intacte une stratégie politique arrêtée une fois pour toutes dès le départ, prend plaisir à se donner l'apparence d'un dynamisme continuellement en évolution, alors que, par la tactique toujours changeante du camouflage des faits objectifs, elle ne fait qu'interpréter les données d'une manière partielle et, de cette façon, tendre des pièges sans cesse renouvelables aux honnêtes gens qui, toujours, seront des hommes de bonne volonté.

Les mots étant de plus en plus vidés de sens, il me semble naturel que l'opinion publique n'ait que peu de foi à l'égard de ceux qui les emploient, le public découvrant assez vite que les actes, appelés à être couverts dans leur intégralité par les mots, sont exactement à l'opposé de ce que ces mots s'efforçaient de définir. Ai-je besoin de les rappeler ici ?

Droits de l'homme ! De quels droits peut-il bien s'agir quand les hommes en vue sont enlevés et déviés de la route de voyage qu'ils avaient choisie et que des passagers, avec leurs pilotes, sous la menace d'une arme, sont contraints à entrer dans le jeu dangereux d'un banditisme sui generis ?

Désarmement ! Quelle est la signification actuelle du terme dans cette région du monde où la partie forte augmente son potentiel de guerre et où, chars, avions et mitrailleuses à l'appui, elle s'emploie à pratiquer le sens primaire du mot, en enlevant aux plus faibles tout moyen de résistance ?

Paix ! Coexistence ! Comment, dans ce contexte, s'expliquent les multiples essais d'intimidation, les grands chantages politico-militaires, les préparations de plus en plus poussées à la guerre — faite de préférence par nations interposées — et les actes

d'agression entrepris, prétend-on, pour se prémunir contre toute éventualité par la création d'un avant-glacis qui, demain, deviendra le champ de mort des peuples subjugués ?

Amitié et solidarité ! Quelle est cette amitié, démunie de spontanéité et de sincérité dans l'attachement ? Que peut bien valoir une solidarité manifestement imposée ? Et qui donc osera encore la comparer à une chaîne à laquelle, nous avertit-on, aucun maillon ne peut être enlevé, alors que des nations bien vivantes encore et non des choses mortes sont visées ? Cette métaphore des peuples forgés à un même lien n'illustre-t-elle pas d'une manière révoltante l'état des nations visées, soudées ensemble dans une prétendue solidarité ?

Dans ce langage à double entente, la notion d'impérialisme a complètement changé de contenu, il est vrai, depuis qu'elle est devenue une sorte d'alibi pour ceux qui ont appris à remplacer le génocide direct par un mode d'asphyxie lente et efficace, permettant des extensions territoriales par l'effacement de la carte de certains petits peuples, en attendant qu'ils disparaissent définitivement de la mémoire des hommes. L'expression, employée dans le sens ethymologique et historique, s'appliquerait uniquement, paraît-il, à ceux qui résisteraient à la tentation de s'enrichir territorialement. Est-ce que, dans ce cas, le néologisme « bolchetsarisme » pourrait être de nature à traduire exactement la réalité des faits dans cette partie du monde où le néo-colonialisme pratiqué sur des nations bien évoluées tend à faire coïncider les limites de ce qu'elle appelle « sa zone d'influence » avec ses frontières politiques nationales ?

Zone d'influence ! Parole passe-partout, conduisant à faire traiter maintes régions du globe à l'égal de protectorats et d'héritage présomptif d'une super-puissance bien définie. Mais nous ne voulons pas être influencés, ni de droite ni de gauche, dès qu'une influence de cette espèce ne signifie autre chose que dépendance, liberté surveillée et solidarité dans les méfaits politiques se manifestant par des coups de canon et par l'érection de gibets.

Je m'interdis de mettre des noms sur ceux que je pourrais être amené à dire coupables — la culpabilité dans cette suite

de faits et de méfaits me paraît être bien partagée — mais je crois de mon devoir de dénoncer toute idéologie génératrice d'outrages à l'humanité ; d'accuser la main qui se fait armer pour mieux anéantir ; d'accuser la main qui arme l'autre afin de participer aux actions guerrières par de tierces personnes ; d'accuser les spéculateurs qui, en misant sur la misère et sur les troubles, font périr des millions de gens ; d'accuser nos propres défaillances dans la grande famille de l'ONU et de mettre en garde ceux qui, bien que membres à part entière, n'en respectent ni les principes ni les décisions ; de stigmatiser ceux qui, en refusant d'en remplir toutes les conditions, risquent de faire éclater l'institution sous le poids du mépris qu'ils feront naître parmi les hommes, prêts déjà à voir dans l'impuissance de l'Organisation des Nations Unies le scandale de la fin du XXème siècle.

C'est dire, devant le mémorial d'un admirable combattant, qui a bien terminé sa bonne lutte, que l'héroïsme exigeant, dont il a su faire preuve, n'est pas mort avec lui : bien au contraire, il est toujours là à nous attendre, afin qu'à l'exemple du disparu nous continuions à préparer, de toutes nos forces, la vraie victoire de la Non-violence, de la Paix, de la Liberté et de la Justice.

LA FOI DES « RESISTANTS »

Oui, j'ai la vision très nette des morts que nous avons dû laisser derrière nous : héros devenus anonymes par la force des années qui ne cessent de les reléguer aux oubliettes du Temps, notre Maître, dont il reste à dire qu'en nous extorquant tous les pardons, il ne pardonne jamais.

Nous sommes quelques-uns à être restés, à être revenus et à former une phalange de femmes et d'hommes qui, s'ils ont eu cette chance, s'ils ont pu survivre au cataclysme, pour être les idées-tenants et les porte-parole de ceux qui sont tombés, en combattant, n'ont à cœur qu'une seule chose : vaincre l'injustice, la barbarie et la haine et se mettre à écrire, par des actes, dans un monde recivilisé, l'histoire des grandes victimes de la guerre.

Cette histoire, nous l'écrivons, un peu chaque jour, en cache parfois, mais solennellement, aux yeux de nos peuples, durant les journées de glorieuse commémoration. C'est avec leur sang que nous le faisons, avec le sang qu'ils ont versé il y a un quart de siècle : voilà leur tragique, le tragique continué de leur existence spiritualisée.

Nous l'écrivons selon leurs vœux présumés ou selon leurs directives jugées vraisemblables : voilà le risque de notre vie prolongée. Car, en le faisant, nous avons encore et toujours contre nous ceux qui, directement ou indirectement, sciemment ou instinctivement, ont été les causes de nos malheurs et qui, malgré les échecs qu'ils ont subis au fil des années, n'ont pas

désarmé en face des forces salutaires de notre civilisation occidentale. A leur intention nous devons professer notre foi, en proclamant ouvertement :

Elle peut paraître simpliste, notre mission, tant qu'elle arrive à s'exprimer en un seul mot : Liberté ! Mais détrompez-vous ! Entre la Liberté, génératrice d'une multitude de libertés qui ne tarderont pas à réduire leur mère à la portion congrue, et la liberté gloutonne qui, en dévorant sa progéniture, nous privera de toutes nos aises, il ne s'agit pas, pour nous, de faire un choix, mais de rétablir un ordre détruit, en exigeant de nous-mêmes des sacrifices, encore des sacrifices, même en dehors du cadre assez vaste de nos obligations civiles.

C'est beaucoup demander ? Peut-être. Mais ceux qui, pendant la guerre, ont risqué leur vie, ne reculeront jamais devant le don supplémentaire de leur personne ; en l'accordant, ils compléteront logiquement leurs actes d'hier, sans douter de leur succès, nonobstant le petit groupe qu'ils représentent. Etant vraiment Européens, tout en restant vraiment Français, Belges ou Luxembourgeois, étant l'un dans le cœur et l'autre dans l'âme, ils n'ont pas l'habitude de désespérer. Bien au contraire : en continuant à remplir le devoir de leurs amis perdus, de leurs amis rapatriés dans leurs souvenirs, faits d'amour et de gratitude, ils agiront sans cesse de manière à précipiter tout le monde dans la confiance.

Et ainsi, une nouvelle fois, ils sauveront leur patrie.

CEUX QUI SONT TOMBES POUR NOUS

La commémoration tacite des faits de guerre, rappelés par une plaque à dévoiler, va, peut-être, se montrer trop anonyme à nos yeux, parce que d'ordre général dans l'inscription qu'on a choisie. La face sombre de l'építaphe, en affrontant chaque jour la face vivante du passant luxembourgeois, glorifiera un corps de spahis venus, les 10 et 11 mai 1940, se sacrifier pour la défense de notre liberté et la conservation sinon le rétablissement intégral de notre indépendance.

Et pourtant; de la masse des lettres inscrites au tableau d'honneur, lettres froides et inertes, évoquant les faits d'armes des soldats et concentrant dans la même gloire une communauté de victimes, quelques lignes sont près de percer, quelques contours de se préciser, quelques visages, transfigurés par une sorte de légende régionale, de se révéler à notre vue intérieure, pour faire chanter, du même coup, des noms qui, prononcés des deux côtés de cette plaine, ne cesseront de sonner dans notre mémoire, au-delà de celui du général Jouffrault : Lieutenant de Cassin ! Sous-lieutenant Chauvin ! Lieutenant Batoul ! Maréchal des logis Rigaux !

A travers ces quelques noms nous tenons tous les autres, nous les retenons et nous saisissons le poids, la lumière et les dimensions de ce que les combattants ont fait pour nous, alors qu'ils étaient convaincus de le faire pour eux. A trente-deux ans de distance, nous arrivons enfin à nourrir, mais à nourrir du sang, qu'ils ont versé, la substance de quatre ou cinq maximes, condamnant la stupidité de l'égoïsme humain tant indivi-

duel que national, en exaltant la finesse de la générosité, la grandeur de l'héroïsme et la profondeur inexhaustible des valeurs nées du courage qu'ils ont montré, eux, et qu'il nous appartient maintenant de définir, à l'intention des nouvelles générations, dans le sens transcendant de leurs actes qui sont et qui devraient rester inoubliables.

Or, le pire de nos méfaits, c'est l'oubli ; c'est cette puissance aveuglante qui, sans relâche, cherche à s'emparer de nos souvenirs pour y effacer tous les points lumineux, laissés au lieu et place des très vastes douleurs du passé. C'est contre lui qu'il faut lutter, beaucoup moins pour maintenir vivantes certaines souvenirs que pour offrir aux jeunes, à préserver de la répétition d'expériences meurtrières, le maximum d'une sagesse peu commune, parce qu'amèrement acquise à l'école impitoyable de l'existence.

Ces jeunes auront-ils le courage de braver, à leur tour, les insultes collectives de la vie ? Sauront-ils faire preuve de vaillance, en donnant au courage normal une dimension complémentaire, afin qu'il devienne l'égal de celui que, au nom des quatre-vingt-quatorze défenseurs immolés, un autre Charles Péguy aurait pu magnifier une seconde fois ? Car le vrai courage, le courage efficient est là, où l'on va résolument à la recherche de la justice, même de celle qu'on croit détestable. Il est là, où l'on s'acharne à extirper les mensonges, sans égards pour les masques qu'ils ont bien voulu mettre. Il est là, où l'on arrive à refuser toute sorte d'applaudissements rémunérant une prouesse quelconque. Il est là, où l'on s'attache à déchirer les cache-faces, quitte à se sentir ébranlé à la vue des horreurs mises à nu. Il est là, où l'on ne cesse de proclamer, hautement, s'il le faut, et de prouver, au jour le jour, la conformité des faits d'hier avec les paroles, les sentiments, les vœux et les mouvements d'aujourd'hui.

Voilà leur façon de voir le cours des événements ; voilà aussi leur manière d'écrire, suivant leurs moyens qui sont invisibles, cette petite histoire qui, demain, après-demain, fera grandir en elle ce qui a été arraché à leur chair. En reprenant contact avec eux et, par eux, avec tous leurs frères d'armes, tombés comme eux dans cette région ou morts, à l'exemple de

leur chef Jouffrault, dans les camps d'extermination, nous cherchons à immortaliser leurs gestes sauveurs pour nous rendre compte, finalement, que, malgré l'ampleur des sacrifices qu'ils ont consentis, leur bravoure s'est manifestée dans la simplicité ; que les signes extérieurs de leur dévouement ont été peu frappants, parce que sans prétention tapageuse ; et que, de loin en loin, en épousant leurs attitudes et en stimulant notre volonté de réaliser, dans d'autres circonstances et dans d'autres secteurs, le sens supérieur de la communauté, nous essayons de nous familiariser avec toute la splendeur de leurs actions qui continuent de faire valoir, à notre préjudice, l'exigibilité d'une dette immense.

Laquelle ?

Tout entreprendre pour que nous puissions nous élever dans leur ombre ; tout oser pour que nous les égalions dans cette modestie, trop ignorée, qui refuse les fastes et qui s'attaque à l'orgueil ! Deux agents serviront la grandeur, à laquelle je viens de faire allusion, pour que, plus facilement, elle puisse s'accomplir dans l'histoire comme en nous, en nous comme dans l'histoire : La Prévoyance et la Perfectibilité. C'est une grandeur qui se cache pour mieux se faire sentir dans les exploits à caractère intime et d'ordre spiritualisant.

Ainsi ceux qui nous ont donné leur vie, nous accordent encore, par leur mort même, le meilleur de nos viatiques. Leur esprit d'abnégation à notre profit étant donc continu, il faut que notre reconnaissance, prolongement naturel de nos souvenirs, ait, pour le moins, les mêmes proportions dans l'espace et dans le temps. La matière à dévoiler, faite de fonte et de mots d'or, mais d'or spirituel, nous aidera dans cette tâche, qui, il faut le dire, dépasse singulièrement le cadre local et régional pour prendre, face à la France, qui s'est donnée, l'envergure d'un devoir national.

Nous venons d'y répondre. Nous y répondrons encore.

LES INSOUMIS

A un ami belge qui, il y a peu de temps, fit allusion à l'occupation nazie des années 1940 à 1945 et au fait historique que les envahisseurs mirent un lustre à digérer le peuple luxembourgeois, je répondis, en interrompant son élan oratoire, que jamais les Hitlériens n'avaient réussi à nous assimiler, mes compatriotes étant « indigérables » par nature. La preuve en a été faite durant plusieurs guerres, d'où que soient venues les tentatives d'intégration, de sorte qu'il est incompréhensible, à des « Insoumis » surtout — et qui de nous donc, par affinité, par goût, par vocation ou par passion, n'a pas fait partie de cette armée secrète, le nombre de ses adhérents résolus dépassant de loin, de très loin le groupe connu des combattants ainsi désignés ? — comment les grands « nostalgiques » du socialisme national, les porte-drapeaux d'un Parti National Allemand et les soutiens-bourse d'un mouvement pangermanique quelconque peuvent s'imaginer commettre derechef l'erreur monumentale de leurs prédécesseurs et persister dans le crime des faussaires invétérés qui s'en prennent à l'histoire, afin d'adapter à leurs doctrines actuelles les événements d'hier.

En examinant les actes et les paroles de ces gens, qu'on dit assagis, par rapport à leurs précurseurs, en analysant leurs réactions devant tous ceux qui leur résistent, nous sommes amenés à dire que ce sont des déséquilibrés, moralement parlant. Pour avoir l'air de se mettre en équilibre, ils font le poids, d'un côté, avec la démesure de leurs exigences nationalistes et, de l'autre, avec la totalité du refus de s'ouvrir aux prochains pour leur accorder le plus simple des droits.

Et c'est ainsi que s'organisent les dialogues de sourds.

Aux bons entendeurs, bien patients, que nous voulons être, s'opposent les impatients, volontairement fermés. Mais l'impatience mène à la guerre haineusement implacable, alors que la patience, acquise par un exercice millénaire et transmise par un héritage incessamment revalorisé, garantit la domination des mauvais mouvements dans une paix, douloureusement, parce qu'unilatéralement maintenue.

Notre attitude ne fait que s'accomplir dans une atmosphère de sérénité, où nous arrivons — valeur inestimable de notre culture vraiment occidentale — à sourire aux jeux autodestructeurs des irascibles et à pardonner par l'acte à ceux qui sont assez naïfs encore pour croire qu'ils arriveraient à nous humilier. Notre force réside dans l'ampleur de ce que nous pouvons supporter ; et leur faiblesse s'exprime dans les crachats qu'ils nous destinent et qui, dans notre visage, se transforment en essence d'humour.

Cet humour nous rend capables de prendre à la lettre un précepte de la Bible, d'offrir à l'adversaire l'autre joue et de dire, joyeusement : « La seconde gifle, s'il vous plaît ! »

A une condition cependant : qu'ils n'exagèrent pas trop et que leurs gouvernants ne leur permettent pas de refaire les chemins des SA et des SS — ne fût-ce que sur les traces de leurs écrits — et de reprendre les anciennes kyrielles qui ont fini par faire conduire à la torture et à la mort des millions d'êtres humains ! Je ne crois pas trop à l'assertion de certains optimistes d'Outre-Rhin, convaincus que la « bonne partie » de la République Fédérale serait à même d'exsuder les fauteurs de troubles, rêvant aux conquêtes à la Goebbels et à la Goering. Il faudrait, pour le moins, que cette partie de Bonn fît nourrir un feu spécial, préparant à un bon bain turc ou aux passages obligatoirement répétés dans une « sauna » d'envergure.

Nos « Insoumis », intellectuellement, moralement, physiquement et spirituellement préparés à de nouvelles missions, s'il le faut, ne désarmeront certainement pas, tant que ces épris du « grand passé germanique » n'auront pas été réduits à leur plus petite expression : celle d'un mauvais souvenir, terminant un indicible cauchemar.

Ces mêmes « Insoumis » cependant, tout le long de leur engagement militaire et paramilitaire, n'ont cessé de faire acte de soumission devant l'incarnation des valeurs patriotiques et des principes nationaux, pour rétablir l'Ordre, que l'étranger avait détruit, la Liberté, que la dictature avait bafouée, et la Justice, que la brutalité avait outragée. En se rappelant les journées tragiques et fascinantes d'hier, ils ne peuvent que se prononcer plus nettement pour la sauvegarde de l'honneur, de la force, de l'union, de la grandeur et de l'autorité de la Nation. Leur titre de gloire éclate le mieux dans la promptitude avec laquelle ils obéissent à leur mot d'ordre, tacitement, secrètement répandu : Servir encore !

Toujours notre réponse sera de la plus simple sincérité :
Merci !

LES MAQUISARDS

La liberté, à laquelle tout le monde veut en appeler en toute circonstance, est un bien beau privilège, à condition que sa pratique soit réglementée et qu'un certain nombre de préceptes, émanant de notre civilisation occidentale, soit respecté par les tenants les plus farouches de la culture et de sa propagande. Certes, la liberté réalisée, d'une manière ou d'une autre, comporte des risques, en tout premier lieu celui de la riposte et de la réaction contre quiconque s'arroge des droits que l'exercice de la liberté bien comprise ne justifie guère.

Eh bien, les défenseurs de cette liberté, forcés hier de prendre le maquis et de combattre en cachette, se voient défiés à nouveau par les éternels pourchasseurs de l'humain. Car, l'absurde, élevé à des proportions inconnues jusqu'à ce jour, est rentré à pleines voiles dans les pratiques politiques. Les petits tyrans qui, à la manière des cloportes, s'étaient terrés quelque part, réapparaissent en public et se remettent à leur travail de tribouil. Avec un acharnement systématisé et une étrange perfidie ils s'appliquent à distiller le venin de la calomnie qu'ils répandent, par divers organes, sur tout ce qui, du point de vue patriotique, est pur et respectable. Le procédé qu'ils emploient est celui de la vermine qui, implacablement, contamine ce qui est chétif et peu résistant. Cela ne demande ni courage, ni esprit, cela n'exige qu'un fonds inépuisable de cynisme. Face aux forts, en revanche, ils préfèrent la méthode de Coué. Il y a, semble-t-il, des gens qui y croient. Et il paraît que ce sont des gens, plus intelligents que les sages des sages, qui succombent à l'ensorcellement des répétitions stupidement

machinalisées. Je leur concède l'intelligence, aux uns comme aux autres ; ils sont intelligents, ils sont plus intelligents que la moyenne des hommes, ils sont peut-être les plus intelligents de la gent intelligente, seulement ils ont une intelligence dérégulée. Ce qui les distingue, se qui caractérise les revenants de la dictature, c'est une ambition effrénée, une cupidité insatiable, un cruel désir de domination, alors que les non-engagés, les indifférents et les insoucians n'ont en vue que leurs aises et leur quiétude bien protégées.

Dès lors, il appartient aux seuls résistants des temps passés de tout discuter, de tout rediscuter, de tout défendre et de tout démontrer, une seconde fois, contre les insupportables déclamateurs, de plus en plus insolents, à qui l'envie tient lieu de vérité, et l'impertinence de vertu civique. A leur rencontre il ne suffit plus de dire, avec Saint-Simon : Ce qu'ils avancent n'est que cascades, paroles de neige et pistolet de paille. L'expérience des années 1940 - 1945 a appris aux patriotes, piliers d'une Europe occidentale libre et pacifiée, de prendre leurs renseignements, de rassembler toutes leurs forces et de les faire valoir en appuyant les premiers sur l'ossature du droit et les secondes sur la charpente de la justice. En se déclarant solidaires dans leurs efforts, allant de la vigilance aux actions organisées, tant nationales qu'internationales, ils exigent d'eux-mêmes un désintéressement qu'ils ne voudraient plus jamais démentir.

Il est donc tout à fait dans la logique des choses que soient soulignés leurs mérites et qu'ils soient mis à l'honneur.

LES PASSEURS

Quel climax de sens et de signification du passeur proprement dit qui, philosophiquement, conduit son bac d'une rive à l'autre et de l'employé des chemins de fer qui, sur les parties de lignes à voie unique, accompagne le conducteur de train, en tenant en main son signal visible de loin, à l'homme solitaire, traqué, généreux, circonspect et courageux qui, il y a une trentaine d'années, a su faire sortir d'une zone particulièrement dangereuse les hommes et les femmes, poursuivis par l'oppresseur, pour les guider, clandestinement, dans leur fuite vers un endroit de sécurité relative !

Modestie et discrétion dans l'héroïsme ! Voilà les traits saillants des caractères qu'ont pu mettre à l'épreuve les plus sincères des patriotes, afin de démontrer à eux-mêmes et à leurs conjurés, qu'ils étaient loin d'être prêts à subir la loi du mensonge triomphant et de l'imbécillité brutale qui, en ces temps d'infortune européenne, se mit à dicter à tous les peuples occidentaux leurs nouvelles règles de vie.

L'imbécillité et le mensonge, la fatuité et la mégalomanie, bien installés dans les anciens palais de la Liberté et convaincus d'avoir endormi les qualités essentielles des pays de l'Ouest, eurent alors la surprise de voir que les cœurs n'avaient pas cessé de battre, mais que, en revanche, la noblesse avait gagné en profondeur, puisque, touchée au fond par la foreuse du malheur, elle ne cessait de jaillir, pour provoquer des milliers d'exploits sans nom.

Et partout, les faibles recommençaient de s'appuyer sur ce qui, anonymement, résistait : ainsi le plus grand ennemi des nations subjuguées, le désespoir, fils du défaitisme, disparaissait lentement, l'élite de l'humanité comprit, tout-à-coup, que ce ne sont pas les explications torturées ni les distinctions nuancées qui sauvent, mais que ce sont plutôt les attitudes fermes, adoptées par les hommes décidés.

Ainsi, ces gens-là ont pu accomplir le miracle de faire passer leurs compatriotes d'un état de découragement total à un état de vigilance et de vaillance caractérisées, avant de les faire entrer, par étapes successives, dans l'armée croissante des maquisards libérateurs.

Passeurs, ils l'ont été dans le double sens que je viens d'indiquer. Que, maintenant, ils passent à la postérité avec toute la gloire qu'ils ont méritée !

LES ANCIENS MILITAIRES

Fêter les soixante-quinze années d'existence d'une association, telle que celle des « Anciens Militaires Luxembourgeois », c'est démontrer publiquement, d'une façon plutôt charmante, que tout peut changer, vieillir, périr, mais que du passé il reste quelque chose de bien vivant, dès que des hommes sensibles, prêts à ne pas se perdre dans une tristesse sans relief, cherchent à éviter la pire des confusions : celle qui tend à comparer les très grandes heures d'hier aux tourments habituels du temps, sans qu'on prenne la peine de regarder mourir ce qui a été force, distinction, valeur et comportement extraordinaire.

Faire d'une date précise le centre de souvenirs communs, mais non uniformes, malgré l'uniforme qu'on a porté, c'est concentrer une parcelle de l'Histoire dans le récipient le plus réduit du Temps et de l'Espace, afin d'y retrouver un relent de l'essence enivrante qui, par une longue suite d'événements, nous a formés, intérieurement et extérieurement. C'est dire que, pour quelques heures, nous mettons à nu notre mémoire, — ce qui est une autre manière de dévoiler notre esprit. Et cet esprit ne vit que de rappels successifs, visant les minutes, extrêmement rares, pendant lesquelles, en hommes, nous avons cru accomplir au maximum notre condition humaine dans des missions d'entraide, de fraternité, d'amitié, de consolation et d'espérance.

Mais quand on a été militaire actif, volontairement épris de discipline et toujours prêt à assumer des charges spéciales dans le respect de l'autorité supérieure, dans la défense de l'ordre

établi et dans la propagation de la justice sociale, le nombre des années de service ne peut se présenter à la faculté ouverte de la ressouvenance que comme une bien riche moisson de satisfactions, à engranger dans le for intérieur ému qui leur réservera l'accueil d'un don complémentaire de la camaraderie, renouvelée sous l'impulsion annuellement répétée de la reconnaissance publique.

Ce qui fait l'immense valeur, émotionnelle et spirituelle, de ces rencontres d'anniversaire, c'est que tous les participants se retrouvent, à la fois, dans le morose Aujourd'hui et le glorieux Hier avec, comme gain inaliénable, un lest de souvenirs qui, s'ils sont l'ombre de beaucoup de deuils, sont aussi l'ombre des plaisirs dus à la paix et à la liberté reconquises.

AUX LUXEMBOURGEOIS DE TAMBOW

Il est évident, mes amis, que quiconque se fait le porte-parole du pays, ne peut que parler en toute franchise, en accordant à sa déclaration les accents de la sincérité dans la vérité et de l'amitié dans la justice, dès que, pour mettre en lumière vos souffrances et vos sacrifices, il s'attaque au despotisme des préjugés, à la dictature du fanatisme, de quelque nature qu'il soit, et à la barbarie du ressentiment, de quelque source qu'il puisse sortir.

J'aurais certainement du plaisir à me perdre, avec vous, dans les profondeurs de la théologie ou dans les jungles de la philosophie pour justifier nos convictions et nos comportements, tant intérieurs qu'extérieurs ; mais je préfère, pour une fois, rester dans la simplicité et vous présenter, à titre de guides, deux faits précis, deux faits extrêmes, desquels se dégagera, tout naturellement, j'espère, une leçon pour tout le monde :

Pendant des mois, vous avez dû vivre en un lieu et sous un régime, bien choisis pour vous démontrer, d'une manière concentrée, qu'il existe deux sortes d'hommes : les maîtres et les esclaves !

Dans son livre « Trente fois le tour du monde », Raoul Follereau parle de « Ségrégation chez le Bon Dieu », en racontant :

« La Maison de Dieu est divisée latéralement par une cloison de fer et de verre... Et comme je pose cette question : « Mais comment peuvent-ils communier ? » mon interlocuteur

de répondre : « Mais voyons, c'est très simple, on leur passe l'hostie par le « judas ».

Par le « judas ».

L'expression se suffit à elle-même dans son absurde horreur. »

Certes, j'aurais pu choisir d'autres exemples, plus frappants, plus empreints d'actualité, mais pour vous c'eût été le même choc au cœur, le même hochement de tête, la même indifférence après et le même oubli plus tard.

Pourquoi ? Mais tout simplement, mes amis, parce que nous n'avons plus de temps à perdre avec ces illustrations d'une culture plus raffinée, quoique raffinée à rebours. C'est que notre chère mégalomanie, ce complexe de supériorité que nous aimons à entretenir, exige, avec tous nos soins, tous nos efforts et tous nos loisirs. Voilà notre excuse, notre seule excuse qui puisse nous permettre de perdre de vue nos responsabilités personnelles dans la Communauté, d'ignorer notre plus grande disposition : l'absence de l'amour actif et de poursuivre notre fuite quotidienne du travail vers le plaisir et du plaisir vers le travail.

Or, la Communauté à laquelle nous appartenons, ne cesse de nous imposer un certain nombre de devoirs. Devoirs de communications (matérielles et spirituelles) et devoirs de communion dans la foi commune qui veut que nous collaborions à la délivrance de ceux qui ne sont pas encore libres tout à fait et à la sauvegarde pleine et entière de la dignité humaine.

Oui, l'humanité étant une et grande, une et misérable, une et secourable, nous sommes indissolublement liés entre nous. Chaque homme sera donc à la recherche de son frère, chaque homme devra s'efforcer de sortir du vase clos de l'individualisme, pour s'ouvrir à l'autre, pour voir l'autre — qui est peut-être désagréable, mais qui lui ressemble, auquel il ressemble — et pour avoir du plaisir à retrouver l'autre, afin de se contempler et de se retrouver en lui.

Il me semble que l'histoire nous a appris que nos échecs, dans la vie politique comme dans la vie culturelle et spirituelle

sont la conséquence de ce que nous nous refusons les uns aux autres. Se donner, c'est garantir le succès par le sacrifice de ses préférences et de toute sa personne, la charité, l'humilité et l'amour de la paix et de la concorde étant forces motrices dans ce geste incessamment répété. Voilà la manifestation idéale de ce que j'appelle humanisme héroïque, dont nous avons grandement besoin.

Mon message se résume en ces quelques mots : humanisme héroïque, dont nous avons besoin ! Il donne une réponse positive, une réponse par l'action, à la question de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère » ?

Oui, mes frères, nous le sommes. Nous devons l'être durant tout le voyage que nous sommes en train d'accomplir, pour subir ensemble la même grande aventure, celle de la croissance morale, intellectuelle et spirituelle de l'homme.

Que ce voyage vous soit agréable ! Que la tension de l'aventure vous unisse ! Et qu'à la fin vous fassiez partie pure de la vraie grandeur de l'homme, sauvé in extremis par la fraternité bien appliquée et totalement réalisée ! Pour vous, elle a commencé à Tambow, terre de douleur et camp de la mort, que vous avez réussi à transformer en un lieu d'espoir et, peut-être, en un sanctuaire de l'humanisme retrouvé.

NOTRE HAUTE ECOLE

Chers amis,

Ce n'est pas pour festoyer et pour prendre du plaisir que nous tenons à nous revoir ; nos intentions sont plus nobles, plus pures, plus dans la lignée du passé, tissé de vertus, de courage, de sacrifices et de gloire. Et voilà prononcé un mot qui me paraît résumer tout ce qu'il faudrait dire, afin d'expliquer aux non-initiés ce qui ne cesse de nous animer : Vertu. Vertu prise dans le sens de Montesquieu, parlant de l'adhésion rationnelle et affective du citoyen à l'ordre établi et de la préférence continuelle de l'intérêt public à l'intérêt privé : pour ce faire, il faut la vertu, c'est-à-dire l'amour de la patrie, le sens de l'égalité et le respect de la loi s'imposant à tous d'un même poids.

Vous me direz donc que je fais allusion au patriotisme. Et je vous répliquerai que je veux davantage, en m'efforçant de revaloriser devant vous et avec vous ce civisme que les temps présents, malheureusement, tendent à remplacer par un incivisme collectif qui, dans l'indifférence croissante des jeunes et des vieux, se fait destructeur des meilleures qualités nationales. Hélas, la conscience civique est trop souvent muette ; les affaires publiques n'ont guère d'attraits pour les nouveaux brasseurs d'affaires ; ce qui prend du volume et de l'envergure, c'est une sorte d'esprit revendicatif et protestataire dressé contre l'Etat ; et de plus en plus des hommes astucieux voudraient faire transférer à des communautés extra-nationales ce qui, en toute propriété, devrait revenir à la patrie seule.

Je vous choquerai peut-être par mon affirmation que tous les patriotes n'ont pas toujours été et ne sont pas toujours de bons civiques, alors que les civiques, par définition, ne peuvent être que des patriotes. Le civisme est un patriotisme tronqué, si vous voulez, puisque le patriotisme déborde les frontières du pays, auquel il voudrait s'appliquer ; il va chercher quelque chose en dehors de l'Etat — la grandeur, la gloire, l'agrandissement du territoire, les colonies, l'hégémonie, la domination, les fortunes, — tandis que le civisme s'éprouve et s'accomplit à l'intérieur. Je comprends parfaitement le Français P. H. Simon, traitant le patriotisme de mystique et le civisme de sagesse. Car, il faut être sage pour répondre affirmativement aux injonctions de la loi et pour obéir aux règles, sur lesquelles se font l'ordre dans la justice et dans la liberté.

Eh bien, nous avons été une école, entre 1940 et 1945, une école que nous nous obstinons à ne pas définir. La seule chose que nous puissions constater c'est que sur le frontispice de cette école certains mots ont été effacés par le temps, alors que deux sont restés lisibles : risques et responsabilités. Aujourd'hui, un quart de siècle après les faits et les actes d'alors, nous constatons que nous n'avons pas changé de profession complètement : dans l'école du civisme, du civisme qui est un redresseur d'erreurs et qui est en même temps le seul changeur de l'esprit public, nous continuons, malgré nous, à enseigner aux autres, à ceux qui en ont besoin, en payant de nos personnes, ce que le peuple est, ce que la nation représente, ce que les morts d'hier signifient encore et ce que nos enfants auront à transmettre comme l'essence même de notre être.

Cette essence s'est appelée résistance hier ; elle s'appelle civisme aujourd'hui et elle s'appellera humanisme communautaire demain.

Chers amis, nous ne sommes donc pas au terme de nos aventures. Nous avons encore beaucoup de chemin à faire. Et nous le ferons ensemble.

LA SOURCE D'UN AVENIR MEILLEUR

Certains philosophes sont d'avis que tous ceux qui ne se souviennent pas du passé, c'est-à-dire ceux qui n'apprennent rien de l'histoire, sont condamnés à le revivre avec tous ses malheurs et avec toutes ses horreurs. Bien que le nombre des citoyens qui se refusent à toute souvenance, soit assez élevé, nous avons le droit, je suppose, de n'être pas trop pessimistes à ce sujet, puisque, depuis presque deux décennies, nous constatons que beaucoup de nos compatriotes sont conscients des valeurs, des vertus et des qualités, à nous léguées par une succession de générations malheureuses, peut-être, mais activement patriotes dans les adversités et dans les calamités. Les hommes qui leur ont succédé, se souviennent ; ils se rappellent les misères provoquées par les guerres d'antan ; ils n'ont pas oublié les forces occultes qui ont bouleversé leur quiétude et le train-train paisible de leur vie quotidienne : ils connaissent encore les faits et gestes de ceux qui ont été leurs aînés, leurs chefs de file, leurs guides, leurs héros et, après maintes catastrophes et beaucoup de drames, le symbole d'une existence nationale, courageusement supportée et glorieusement vécue. De la connaissance de ces éléments à la reconnaissance des survivants, il n'y a qu'un pas. C'est le pas que les meilleurs de nos citoyens ont à cœur de faire résolument.

Les hommes conscients du passé sont les tenants de la sagesse qui s'efforce de construire un monde meilleur. Si nous admettons, sans hésitation, que les grandes personnalités d'hier et d'avant-hier, mortes pour une juste cause ou pour un idéal très haut placé, sont pour quelque chose dans la poussée

incessante vers le haut du progrès, alors il n'est qu'équitable qu'elles soient considérées, par tous ceux qui ont la mémoire ouverte, comme l'âme même de cette nouvelle Europe que nous sommes décidés à construire, *viribus unitis*, sur des bases très stables dont l'élément le moins en vue, mais le plus liant, est le sang des martyrs, des sacrifiés et des persécutés qui, derrière la nuit du désespoir, au milieu de destructions infernales, ont vu poindre l'aurore des nations libres, fortement unies par la communion dans les mêmes douleurs et dans les mêmes espérances.

Non, nous n'oublierons pas, nous voulons réaliser les plus beaux rêves de ceux qui sont tombés, pour que nous puissions nous élever plus haut.

Passé et présent se rejoignent en nous. L'avenir en jaillira, grâce aux impulsions invisibles, dont la plupart de nous ignorent la provenance. Mais nous commençons à comprendre que les morts ne sont pas morts tout à fait : notre cœur, avec notre esprit, leur garantit une survie qui ne cesse de se donner pour le bonheur de la nation.

LE VIATIQUE REÇU DES MORTS

Ai-je réellement, en un lieu pareil et à une occasion de cet éclat, la permission d'exprimer, devant les résistants, les sentiments qui persistent à se loger dans mon esprit, pour y faire valoir un droit d'asile assez surprenant : celui du plus fort ?

Non, il ne s'agit pas d'une force extérieure, se prévalant d'un privilège plus ou moins défini, mais d'un mélange d'émotions mal écloses, s'agitant dans mon for intérieur et provenant de moi-même. Elles n'admettent pas encore que j'appelle de leur explosion et parviennent pourtant à m'attrister aux moments les plus solennels de nos rencontres périodiques.

Pourquoi ?

Certainement parce que l'autre droit, qui est bien le nôtre : celui d'estimer, face au monde, et d'intenter, devant tous les tribunaux de l'opinion publique, des actions en justice contre les dénigreurs des hommes et des femmes qui ont bien mérité de leur patrie, me paraît s'amenuiser à un rythme accéléré, et cela par la seule faute de ceux que, bien timidement, nous appelons nos héritiers.

Un quart de siècle à peine après la libération, au lieu de clamer, à travers une joie mitigée, notre satisfaction de voir la paix revenue, la liberté rétablie et l'indépendance rassurée, nous sommes portés de plus en plus à faire des restrictions mentales, en parlant de nos belles attentes d'hier, et à nourrir de très sérieux doutes au sujet de la stabilité des valeurs reconquises. Ces valeurs ne sont-elles pas remises en question

par les plus jeunes bénéficiaires des risques que nous avons dû prendre ? Qu'en est-il des partisans de la trop fameuse contestation ? Que peuvent-ils attendre de leurs prétendues, de leurs incessantes protestations, suivies de grèves et d'actes de destruction, alors qu'indéniablement ils sont fiers de leurs velléités d'anarchiser le pays ? Contre quoi se dirigent leurs gestes protestataires ? Quelles règles de vie, généralement admises, leur plaît-il de contester ? Désirent-ils sincèrement remplacer l'« establishment », racheté par les souffrances des générations sacrifiées entre 1939 et 1945, par une manière d'être qui serait la suite logique, visible et palpable, d'un état d'esprit, prêt à éclater :

« Qu'on nous délivre de votre liberté ; nous ne savons que faire d'elle ! »

Que ces non-conformistes ultra-modernes prennent bien garde ! Une liberté honnie publiquement et défiée, très rapidement de bonne dame, qu'elle a été, saura se faire furie au service des exploiters les plus éhontés et se mettre à dépiauter les enfants gâtés par une indépendance appliquée à rebours, selon les préceptes de quelques chefs que les retourneurs professionnels du fumier politique se font un honneur de bien rétribuer.

Certes, en m'écoutant parler de cette sorte, ils se récrieront :

« Voilà la manifestation directe de la déformation que votre déportation a fini par provoquer en vous. Vous n'arriverez jamais à vous en défaire dans l'oubli, pour la bonne raison que vous vous y cramponnez de toutes vos forces, la résistance d'un lustre étant pour vous la seule chose bien faite, enfin, disons que c'est la seule chose que vous ayez réussi à ne pas trop gâcher. »

A cela, nous ne pouvons que répondre :

« Vos attitudes successives, adoptées dans l'indifférence bien marquée du je-m'en-foutisme, ne peuvent laisser dormir les Amicales nationales et internationales qui, en portant fièrement leur devise : Plus jamais de guerre !, sont prêtes, encore, à défendre la dignité humaine, faite pour pleinement éclore dans

les profondeurs de la Paix Gardée. Déjà, elles s'adressent à tous ceux qui continuent leur lutte, aux jeunes nations surtout, afin de seconder tous les grands efforts de pacification et de se montrer solidaires de ceux qui souffrent.

Les battus d'hier ne veulent plus qu'on se batte. Ayant été à la merci des inhumains, ils n'ont qu'un vœu, un seul, lancé à la face sans lumière des contestataires :

Qu'à partir de ce moment, l'Humain soit à l'honneur, sincèrement, purement et totalement ! Les butorderies n'y changeront rien. »

LES RESISTANTS ET L'EUROPE

Ce qui me plairait, en ce moment, ce serait le don miraculeux de pouvoir faire appel à cette langue de la Pentecôte dont la compréhensibilité, à elle seule, ferait toute l'atmosphère de mes paroles, venant du cœur et versant un peu de l'âme luxembourgeoise dans le mélange d'âmes nationales que vous êtes parvenus à réaliser ici.

Je pourrais le risquer ; mais alors l'inquiétude dans la recherche de ce qui est introuvable me gênerait ; la gêne me ferait hésiter, et mes hésitations provoqueraient une autre gêne, la vôtre, qui irait paralyser mes élans d'orateur. Je préférerais donc m'en tenir à cette langue française, assez chantante, pour me permettre d'exprimer dans les très agréables notes de la gratitude tout le plaisir d'un ancien citoyen du monde concentrationnaire qui vous trouve et qui retrouve en vous la gloire inextinguible de nos héros communs.

Nos rencontres internationales, bien voulues, sincèrement recherchées, ont sans contredit un but supérieur, puisqu'elles nous forcent de faire trouver des solutions valables aux problèmes du temps, problèmes angoissants, parfois, et communs à tous ceux qui ont la volonté de vivre et d'agir en communauté. Quelles sont ces solutions ? Vouloir répondre à cette question, c'est soulever une autre, plus embarrassante encore, se rapportant à l'essence même de notre existence : La résistance patriotique, qu'est-elle au fond ?

La voie d'accès la plus facile à la réponse exacte m'a toujours paru être celle qu'employait le poète Gérard Diego, pour définir l'art qu'il pratiquait :

« Que dirai-je de la poésie ? Je comprends qu'un poète ne peut rien dire de la poésie. Cela, il l'abandonne aux critiques et aux professeurs. Mais ni toi, ni moi, ni aucun poète ne savons ce qu'est la poésie. »

En transposant cette formule dans le domaine qui est le nôtre, je devrais dire :

« Je commence à comprendre que le patriote résistant ne peut rien dire de ce qui fait la nature de son attitude. Tout cela, il le laisse aux journalistes et aux faux braves, fanfaronnant dans les bistrots. »

Ce serait décevant, si tel était le cas. Heureusement notre poète a ajouté :

« Tout est là, tu n'as qu'à regarder. J'ai le feu dans les mains, je le sens et je travaille avec lui à la perfection ; mais je n'arrive pas à en parler sans faire de la littérature. »

Eh bien, je constate que le résistant patriote a le feu dans les mains, dans le cœur et dans l'âme, qu'il le fait travailler à tout moment, comme en Tchécoslovaquie, par exemple, et que le feu sacré le travaille indéfiniment. En parler, ouvertement et officiellement, c'est, à mon avis, faire de la littérature.

Notre mission étant d'éviter la littérature pour faire de notre patriotisme un élan créateur et de notre état d'esprit une suite d'actions, nous devons savoir où nous allons, il nous faut savoir calculer où nous irons nous arrêter, si, toutefois, il y a une limite à notre marche vers des destins que nous espérons meilleurs. Et voilà une troisième question qui nous hante et qui ne cessera de le faire : Avons-nous choisi la bonne direction ? Où notre grand arrêt se fera-t-il ?

Dans les œuvres du poète espagnol, Federico Garcia Lorca, fusillé à Grenade, en 1936, il y a un poème admirable que j'aime entre tous et que j'ai traduit ainsi :

« La rose
ne cherchait point l'aurore :
éternelle presque sur sa tige
elle cherchait autre chose.

La rose
ne cherchait ni science ni ombre :
limite de chair et de songe
elle cherchait autre chose.

La rose
ne cherchait point la rose :
immobile dans le ciel
elle cherchait autre chose. »

Autre chose !

Pour Garcia Lorca cette rose figurait l'homme, l'homme parfaitement humain, l'homme responsable, l'homme ouvert à tous les vents, à tous les temps, à tous les éléments de l'existence, à tous les espaces, l'homme épris de sa terre et de son peuple, si vous voulez, l'homme qui, en se donnant à tous sans distinction, ne recherche ni les petites satisfactions personnelles, ni la gloire, ni les succès, cajolant sa vanité, ni ses intérêts inavouables ; non, il veut autre chose, quelque chose de mal défini et — pourquoi pas ? — quelque chose d'infini.

Qu'est-ce à dire ?

La puissance patriotique, en s'exprimant dans les activités humaines, ne saura éviter les manifestations de la nature déchue de l'homme dans toutes les applications, cherchant à faire le bien. Toujours le démon interviendra pour faire valoir, à l'égard du fils de la lumière, son action de séducteur. Ce faisant, il s'appuie sur le principe que nous révérons par-dessus tout : celui de la liberté. En en profitant et en en abusant, afin de nous perdre, il veut se faire admettre comme prince du monde sous les noms d'emprunt les moins sonnants. Notre interminable mission sera donc celle que nous avons assumée, celle qui, à tout moment, nous forcera de maintenir efficace dans l'ensemble des citoyens le sens de l'ordre sur tous les plans : ordre social, ordre moral et ordre spirituel.

Chaque fois que des groupements de résistance, homogénéisés par les dangers individuellement pendant les guerres mondiales, trouvent encore grâce devant des autorités assez aimables pour fixer l'attention du public sur ce que, déjà, on considère comme un reliquat politique de la dernière tour-

mente, leurs dirigeants se voient forcés d'envelopper leurs remerciements, bien cordialement dispensés pourtant, dans un mélange oratoire de prudences verbales, de réserves mentales, de mises en garde voilées et d'allusions amèrement faites aux attitudes défensives qu'on voudrait qu'ils prissent dorénavant. Ne dit-on pas qu'ils vivent de souvenirs assez impénétrables et qu'ils se rassasient des douleurs qu'ils ont dû ressentir, il y a un quart de siècle ? Ne se sert-on pas du « résistancialisme », expression mal tournée et mal comprise de propos délibéré, pour en forger une arme contre la Résistance qu'on accuse d'exploiter à fond les actes héroïques que certains d'entre eux auraient faits, il y a vingt-cinq ans ? Ne se permet-on pas d'aller opposer à cette authentique résistance son propre résistancialisme de parade qui, d'une attitude hostile à tout engagement dans les rangs des militants européens, parvient à faire une philosophie bien chère aux antieuropéens de tout acabit ?

Ah, qu'on connaît mal ces femmes et ces hommes dont les vues, quittant régulièrement le passé, inoubliablement fixé pourtant dans leurs souvenirs, sont dirigées vers cet avenir, qui devra réserver aux enfants et aux petits-enfants moins infortunés une Europe renaissante dans une nouvelle gloire et dans une grandeur mieux fondée ! En œuvrant en marge de toutes les communautés timidement formées et en préparant la constitution définitive de l'Europe, au-delà de l'inextricable masse des discussions qu'on dit supranationales, ces résistants ont choisi la tâche la plus ingrate et la moins en vue : celle de faire, dans l'anonymat — qui, lui, est bien de leur passé — l'ouvrage essentiel des réalisations envisagées, dont les amorces trahissent déjà de très solides assises, dues aux organisations amicalement internationales ou internationalement amicales, précisément, toujours prêtes à sauver l'âme de l'Europe par des mouvements spontanés de défense vitale. Bien qu'ils restent, quoiqu'il arrive, les défenseurs attirés du patrimoine national le plus précieux, celui qu'on appelle partout l'honneur de la patrie, dont chacun d'eux détient une part, indélébilement attachée à son nom de patriote éprouvé, ils seront, par la seule logique de leur attachement à un territoire libre et indépendant, les champions de l'Occident, c'est-à-dire de leur patrie spirituelle, qui en tout et partout juxte leur patrie charnelle.

En associant la conscience ranimée de la patrie à leurs activités de groupements, d'amicales et de fraternités à caractère international, ils contribuent au relèvement moral, social et civique des citoyens. Ce qui donnera toujours une autorité à leurs paroles, c'est que celles-ci ont eu et qu'elles ont encore l'approbation des faits et des exploits d'hier. Ayant agi, avant de parler, ils ont bien le droit, aujourd'hui, de parler, avant d'agir encore. Eux seuls savent trouver les accents de sincérité qui vont droit aux cœurs, mais droit à tous les cœurs qu'à l'égard des grandes communautés il faut rouvrir à la bonne foi et aux bonnes intentions.

Non, ils n'ignorent pas qu'il y a des traîtres à l'Europe, tout comme il y eu des traîtres à la France, à la Belgique, au Luxembourg, à la Pologne, à la Grande-Bretagne, à l'Italie, aux Pays-Bas. Car, il y a les pessimistes, les paresseux, les agités, les spéculateurs, les geignards qui se dérobent à tout travail constructif, grâce à leur trop fameux slogan du « Trop tard ! ». Si ceux-là sont tenus en échec, c'est aux engagés d'hier qu'on le doit, parce qu'en temps utile, par de très humbles, mais de très nécessaires actions, ils parviennent à suppléer aux carences mortelles des Anti-Européens.

Les résistants ne peuvent donc pas accepter, de la part des neutres, des indifférents et des abstentionnistes, que les valeurs nationales et européennes soient diminuées, alors même qu'ils ne refuseraient pas la dévalorisation progressive, due aux influences du temps, de leurs mérites personnels. Ils ne demandent ni la gratitude de Monsieur Tout-le-Monde, ni l'admiration de Madame l'Opinion Publique. La seule chose qu'ils soient prompts à exiger, c'est l'effort à faire par tous les fanfarons de la vie publique pour connaître les faits réels de la résistance, afin que son union ne soit plus traitée de forme archaïque ou de rassemblement inutile.

Inutile, il ne l'est pas. Car, contre l'égoïsme des escamoteurs, il fait valoir l'altruisme sauveur de ceux qui ont compris, pour l'avoir réalisé, le sens exact du mot : le prochain. Toujours ils se sentent attachés à ceux de leurs contemporains les plus proches qui sont en danger ou que les difficultés assaillent. Dans la vie, apparemment pacifique, de tous les jours ils continuent à faire couler les jets de bravoure qui ont préparé bien

des renaissances. En pratiquant leur devise, non écrite : Noblesse, Justice et Générosité ! ils s'efforcent de réduire les flammes des passions déchaînées à une intensité de feu intérieur qui n'est que le feu sacré de la bonne volonté dans l'amour actif de la liberté, s'opposant à tout ce qui voudrait venir troubler la limpidité de leur sagesse, très chèrement acquise pendant la guerre.

Il y a un grand souci, cependant, qui risque de rester le leur : leur interminable tâche de chercher à répandre dans leurs propres rangs la certitude qu'ils ne représentent pas toutes les forces vives de leurs peuples, mais qu'il y a, en dehors de leurs unions, de leurs associations ou de leurs ligues amicales, des milliers de gens, humbles, braves et inconnus, qui, sans se faire connaître, sans montrer leur intérêt direct aux mouvements de défense, sans faire apparaître leurs intérêts d'hommes responsables et coresponsables, ajouteraient immensément à la gloire des différents groupements, s'ils voulaient y adhérer.

Mais, que ces absents le veuillent ou non, qu'ils soient enclins à se joindre à eux ou non, ils sont des leurs, ils sont peut-être la meilleure partie de leurs associations, dans la très large tranche invisible des activités quotidiennes qui, par relais opérés dans toutes les souches saines des nations, travaillent, comme eux, dans le seul but de justifier magnifiquement devant le tribunal de l'Histoire des fiertés nationales dans la fierté européenne.

Voilà l'« autre chose », vers laquelle nous ne cessons de diriger et nos regards et nos efforts, surtout quand elle nous oblige à transcender pour l'atteindre. C'est à cette « autre chose » que je pense, alors que j'ai à dire ma reconnaissance à ceux que nous avons dû laisser derrière nous dans les pénombres de la gloire, provenant de leur héroïsme, et du souvenir, éclairant nos cœurs ;

à ceux qui ont été, qui sont encore les plus dignes camarades et compagnons des disparus ;

à ceux qui, de dépassements en dépassements, arrivent à réaliser dans leurs amicales une sorte de beauté dans l'ordre ;

à tous les pays qui continuent à produire beaucoup de chercheurs de cette « autre chose », menant vers la grandeur,

et à l'Europe, pour qu'elle se fasse fortement unie dans une seule communauté de paix, de justice et de bonheur !

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos	5
I. Invocations méridiennes	13
II. Résistance à l'Anti-Europe et Création de l'Europe	111
1. Avertissements	113
2. Salut à la France	117
3. Rencontre des résistants français et luxembourgeois	119
4. Lettre ouverte au Colonel Rémy	121
5. Salut à un mort	123
6. La rééducation de l'Allemagne	125
7. Argument probant	129
8. « Contre Eux »	131
9. Notre Internationale	135
10. Zone du Souvenir	137
11. Nous restons prisonniers	139
12. Contre le gaspillage de la liberté	141
13. L'Histoire à savoir	143
14. Pour que l'Histoire prononce son verdict !	147
15. L'oubli n'arrangera pas les choses	151
16. Refus et résistance	157
17. Liberté, principe du courage	163
18. Tout ne peut pas être défini	167
19. Libération d'une ville	171
20. Le brillant de la grandeur	173
21. Ad Manes !	175

22. Soyons vigilants !	177
23. Force et droit	181
24. Pour qu'on ne continue pas d'assassiner nos morts !	183
25. De la douleur à la bonté	185
26. Les cœurs qui ne changeront pas	187
27. Edmond Goergen tel que je le vois	189
28. Devant la duplicité politique	193
29. La foi des «résistants»	197
30. Ceux qui sont tombés pour nous	199
31. Les Insoumis	203
32. Les Maquisards	207
33. Les Passeurs	209
34. Les anciens militaires	211
35. Aux Luxembourgeois de Tambow	213
36. Notre Haute Ecole	217
37. La source d'un meilleur avenir	219
38. Le viatique reçu des morts	221
39. Les résistants et l'Europe	225